

GISÈLE EXILÉE

PAR ANNE MOUANS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Roisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore* — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Étrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Denise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence D'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Déguisement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pettote*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlotte, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette*.
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C82757

Anne MOUANS

GISÈLE EXILÉE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

1
MOCANS

GISELLE

EXILÉE



CHATELAIN

Édition de 1912, 100 exemplaires
1. 100 exemplaires

GISÈLE

EXILÉE

I

— Est-il vrai, chère mignonne, que vous nous abandonnez avant les dernières fêtes de la saison?

Gisèle Châtel, les sourcils froncés, regarda M^{me} Orlandi. Petite, replète, celle-ci dardait sur elle un de ces regards qui vont jusqu'à l'indiscrétion.

— Qui vous a dit cela? demanda la jeune fille d'un air mécontent.

— Qui?... Voyons, je ne sais plus! Ah! oui : c'est Brigitte Lormet que j'ai rencontrée hier, sa serviette d'écolière sous le bras, car, vous savez, cette petite mène une double vie : au théâtre ou au bal le soir, le matin à la conquête de tous les diplômes imaginables. On prétend qu'ils ne sont pas riches, les Lormet, que la situation du père fait les frais de leur luxe inouï, que, lui disparu, si Brigitte n'a pas trouvé un mari, elle sera forcée de travailler. Ses parents sont d'une imprévoyance! Qu'en dites-vous?

— Rien : je n'aime pas à juger les autres, surtout aux apparences; mais je me demande de quoi Brigitte se mêle en colportant ce qui ne concerne que moi?

— C'est donc vrai? demanda M^{me} Orlandi, les yeux toujours brillants de curiosité.

Les lèvres fines de Gisèle eurent un pli amer.

— Mon Dieu, puisque vous savez déjà un petit bout de cette histoire, je peux vous dire ce que j'en sais moi-même, car, c'est ridicule, chère Madame : je n'y comprends rien ! Grand'mère, qui m'adore, qui ne peut se passer de moi, a tout à coup exprimé le désir de m'envoyer pour quelque temps... (deux mois au moins) chez les parents de mon père. J'ai protesté : elle s'est faite plus pressante, et maintenant cela devient chez elle une idée fixe ! Je vais céder, pour avoir la paix. M'exiler au fond de la campagne, dans un milieu qui m'est absolument étranger !

— Cependant, vous devez connaître vos grands-parents Châtel?

— Oh ! si peu ! Quand j'étais petite, ma grand-mère de Salbert m'emmenait chaque année passer deux semaines chez eux, à Saint-Christophe, un petit trou où elle s'ennuyait à mourir. Eux me gâtaient à leur manière et, comme tous les enfants, cela me suffisait. Plus tard, quand j'ai commencé mes études, grand'mère a su trouver des raisons pour éloigner ces visites ; par exemple : le docteur, me trouvant fatiguée, conseillait le bord de la mer ou la montagne... Et grand-père Châtel, qui craint de me voir délicate comme l'était ma mère, laissait ma chère grand'maman m'emmener où bon lui semblait ; les relations se sont ainsi relâchées.

— Vous ne désirez pas les renouer ; je comprends cela. A-t-on l'idée d'enterrer une femme du monde dans un trou de campagne ! Mais vous assisterez encore au bal que donnent les Vieuville pour clôturer leurs réceptions. Une fête qui s'annonce superbe !

— Nous avons reçu une invitation : c'est pour jeudi,... justement le jour de mon départ !

— Mais c'est impossible,... impossible ! Vous ne pouvez manquer une si belle fête ! Vos danseurs seront désolés !

— Faites-le donc comprendre à grand'mère... Oui, tenez, je crois que, si vous causiez sérieusement avec elle, vous obtiendriez un délai. Vous êtes la seule personne capable de l'ébranler.

— Et je serais ravie de réussir; je suis toute à votre service, chère enfant!

— Aujourd'hui, nous ne sortirons pas avant cinq heures et demie.

— Eh bien! c'est convenu; comptez sur ma visite, A tantôt, chère mignonne.

Une chaude poignée de mains fut échangée, puis la jeune fille, le cœur plus léger, s'éloigna dans la direction du boulevard Saint-Germain.

Gisèle Châtel venait d'atteindre ses dix-huit ans. Un sévère admirateur de la beauté classique eût pensé que ses traits charmants n'étaient pas parfaitement réguliers. En revanche, il eût loué sans réserve son teint éblouissant, ses magnifiques yeux gris et sa bouche au dessin très pur. Le casque de feutre que la mode impose aux femmes cachait une riche chevelure aux larges ondes, de cette nuance particulière que les Anglais nomment *auburn*, qui tient le milieu entre le châtain et le roux et a, sous les caresses de la lumière, des reflets dorés. D'un pas souple, elle atteignit Saint-Germain-des-Prés, pendant que la petite M^{me} Orlandi trottinait vers le boulevard Malesherbes et arrivait chez elle une demi-heure avant le déjeuner, pour y trouver tout en désarroi : Albine et Lola, ses filles, absorbées dans la confection des toilettes qu'elles voulaient porter au bal Vieuville, n'avaient pas surveillé les domestiques. La cuisinière rentrait seulement, chargée des provisions; la femme de chambre, armée d'un petit plumeau, changeait la poussière de place sur les meubles du salon, à peine mis en ordre. Quant à M. Orlandi, rentré après la leçon qu'il donnait chaque semaine dans un cours en vogue, il avait étalé sur la table de la salle à manger des plans et des vieux livres qu'il compulsait minutieusement.

Agitée, trépidante, la maîtresse de maison eut

vite fait de le renvoyer, avec tout son bagage, dans le petit bureau qui lui était concédé. Lui, placide, l'air distrait, comme s'il n'eût entendu que vaguement les violentes injonctions de sa femme, opéra sa retraite en silence. Evidemment, il avait essuyé maintes fois de semblables bourrasques.

II

Lorsque, vers trois heures, M^{me} Orlandi prit un taxi pour se rendre boulevard Saint-Germain, elle fit en route, pour la dixième fois, la répétition mentale de ce qui allait être dit entre elle et M^{me} de Salbert, la grand'mère de Gisèle, répétition accompagnée des motifs personnels qui la poussaient à se faire l'auxiliaire de la jeune fille.

Dans la pièce favorite de M^{me} de Salbert — un studio meublé avec recherche — l'entretien débuta, cordial, affectueux, entre les deux amies que leurs goûts et leur esprit superficiel rapprochaient. Ce ne fut qu'après avoir égrené tous les menus cancans qui couraient dans le cercle de leurs connaissances que M^{me} Orlandi parla du bal des Vieuville; Italienne jusqu'au bout des ongles, elle n'allait jamais droit au but.

— Gisèle a-t-elle choisi sa toilette pour le bal de jeudi? demanda-t-elle d'un air dégagé. Elle était adorable dans sa robe lilas, au bal des Lormot; mais elle ne voudra pas la porter deux fois de suite. Peut-on savoir ses projets?

— Mon Dieu, ce n'est plus un secret, dit M^{me} de Salbert, que la question prenait au dépourvu... Nous ne pouvons répondre à l'invitation des Vieuville. Je vais écrire aujourd'hui même pour m'excuser, car...

Gisèle est sur le point de s'absenter : elle va passer deux mois dans la famille de son père.

— Deux mois ! Naturellement, vous l'accompagnerez, ou vous irez la rejoindre ?

— Je reste à Paris.

M^{me} Orlandi eut un geste théâtral de protestation.

— Deux mois loin de votre enfant adorée ! C'est impossible, ... impossible ! Je ne suis pas prophète, pourtant je vous prédis qu'avant deux semaines vous la rappellerez près de vous.

— Vous vous trompez ; je suis remplie de courage pour supporter cette douloureuse séparation. La dernière lettre de son grand-père était si impérieuse que je ne pouvais répondre par un refus. Il est le tuteur de Gisèle, M^{me} Châtel est sa marraine ; elle appartient aussi bien à eux qu'à moi : la fille de leur fils comme la fille de ma fille, et ils ne l'ont pas vue depuis longtemps, ... j'ose dire : *heureusement* ! Qu'auraient-ils fait, grand Dieu ! de cette enfant si distinguée, si fine, éloignée de tout ce qui sent la vulgarité, vraiment faite pour briller dans la sphère qui est la mienne !

M^{mo} de Salbert relevait fièrement la tête ; elle ajouta :

— Moi, j'ai su la cultiver, lui donner mes goûts, peut-être aussi mes préjugés ; ils sont permis dans notre situation et avec la fortune qui l'attend. Avant un an, Gisèle sera une fille accomplie.

— Dites plutôt qu'elle l'est déjà ! s'écria M^{me} Orlandi, enthousiasmée. Chez M^{me} Lormot, elle était la reine du bal. Mon fils m'en voudrait sans doute si je répétais les paroles dont il s'est servi pour louer, ce soir-là, le charme de Gisèle. Ah ! cette absence, ... un pareil sacrifice de votre part ! Cela me confond !

L'aïeule de Gisèle eut un sourire ironique.

— Attendez donc avant de me prendre pour une victime résignée. Ce n'est pas moi qui rappellerai mon enfant : c'est elle qui reviendra de son propre mouvement. Je connais la fierté de M. Châtel : si elle veut partir, il ne la retiendra pas.

Tout entière à une secrète préoccupation qu'elle cachait à peine, M^{me} Orlandi objecta :

— Mais si les bonnes gens de là-bas imaginaient de lui trouver un mari?

Les lèvres de M^{me} de Salbert s'allongèrent, dédaigneuses :

— Un mari choisi par eux? Est-ce qu'une fille élevée comme Gisèle pourrait le prendre au sérieux? Non, non. D'ailleurs, elle ne rencontrera chez eux que des gens de leur sorte.

— Pourtant,... s'il s'en trouvait un...

— Les Châtel recevant un homme élégant, séduisant, capable, en un mot, de plaire à ma petite-fille? Allons donc! Quelle supposition grotesque! Vous ne connaissez pas ce milieu. Un long séjour à Paris, le frottement de la bonne société avaient dégrossi mon gendre, il était très présentable; mais je n'aurais pas consenti à lui donner ma fille si sa famille avait habité à moins de soixante lieues.

— Soit! fit M^{me} Orlandi, résignée. Quand ce malencontreux grand-père vient-il chercher votre trésor?

— La chercher? A quoi bon? Elle voyagera seule jusqu'à Rouen; le reste du trajet se fera en auto.

— Qui parle encore de Rouen? Ce nom revient à chaque instant, comme un insupportable refrain. Grand'mère, vous n'avez donc plus d'autre pensée que mon exil? Vous m'aviez promis de n'en plus souffler mot jusqu'au jour fatal. Mais je ne suis pas fâchée que votre amie entende et juge entre nous. Voyons, chère Madame, n'est-ce pas être deux fois cruelle de m'expédier juste le jour où je comptais m'amuser à ce bal des Vieuville?

Gisèle avait soulevé la portière donnant dans le grand salon et se tenait debout devant les deux dames. Avait-elle entendu les propos désobligeants de M^{me} de Salbert pour ses grands-parents?... Non, car elle poursuivait gaiement :

— J'avais choisi une robe d'une teinte tout à fait nouvelle : rose éteint, tirant sur le mauve ou sur le bleu,... je ne sais; enfin c'était charmant, et la mode

en sera passée avant mon retour. Pensez-vous que mon grand-père serait très fâché si, comme une condamnée, j'obtenais un sursis?

— Un sursis! jeune folle : ce mot seul l'offenserait! exclama M^{me} de Salbert.

— Retirons le mot et adoptons la chose. Voyons, Madame, vous ne dites rien, fit Gisèle, que le mutisme de son *alliée* impatientait.

Ne rien dire, quand elle était venue pour plaider une cause qui lui tenait si fort au cœur! M^{me} Orlandi, avec sa fougue habituelle, se lança dans une série de raisonnements qui ne laissaient pas à son amie le temps d'une réplique; tous aboutissaient à la même conclusion : M^{me} de Salbert ne pouvait, sous aucun prétexte, se dispenser d'assister avec sa petite-fille à ce bal, une fête unique, le clou de la saison qui allait finir; des invités nombreux, mais choisis, ... *triés*, pour ainsi dire; ... un concert, avec des artistes de premier ordre, pour intermède; ... et cette robe rose éteint, tirant sur..., enfin une merveille qui allait faire de Gisèle une autre merveille... Elle aurait un succès fou.

— Ah! certes, mes filles ne seront point jalouses; elles vous aiment tant, ma mignonne! Et mon fils, un de vos bons danseurs, n'est-ce pas? Nous serons tous à cette belle soirée, *tous*, sauf, bien entendu, mon mari; il préfère rêver sur ses bouquins.

— Chère Madame, vous êtes digne d'avoir donné le jour à un avocat! dit en riant Gisèle, que ce flot de paroles avait d'abord étourdie. Cruelle grand-mère! mes prières vous ont trouvée insensible, mais je vous défie de résister à tant d'éloquence. Voyons: *un seul jour* de retard; vendredi matin, quand vous ouvrirez les yeux, je serai déjà prête, mon sac dans une main, mon parapluie dans l'autre, ... si le temps est menaçant... C'est convenu, n'est-ce pas, petite grand-mère?

Combattue entre le désir de satisfaire l'enfant gâtée et la crainte d'ennuis qu'elle seule connaissait, M^{me} de Salbert parut sérieusement contrariée, mais ses lèvres ne prononcèrent pas le refus redouté,

Caressante, Gisèle l'embrassa à deux reprises, offrit sa joue en fleur à M^{me} Orlandi et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu? demanda son aïeule.

— Monter un tricot qui charmera mes loisirs à Saint-Christophe et édifiera tout le monde sur mes goûts sérieux.

Dès qu'elle eut disparu, M^{me} Orlandi agita ses petites mains qui ponctuaient toujours ses exclamations :

— Étonnante! irrésistible! Chère amie, vous n'avez pas pu dire non; je vous en félicite. Ah! pourquoi ne pas revenir tout bonnement sur la décision qui va vous priver de sa présence? Allons, un bon mouvement!

— Je ne peux pas..., commença la grand'mère d'une voix plaintive.

Puis, se ressaisissant :

— Vous savez, j'ai promis; je n'ai qu'une parole.

M^{me} Orlandi reprit le chemin de sa demeure, roulant sa grosse petite personne, se faufilant à travers la foule des piétons, entraînée, pour ainsi dire, par la vivacité de ses sentiments.

« Vraiment, pensait-elle, Edgar serait un maladroît de laisser échapper un si beau parti. Ces Châtel, gros propriétaires et imbus de l'esprit paysan, seront éblouis de donner leur petite-fille à un avocat de Paris, destiné à la célébrité. En les chauffant un peu, je gagerais qu'ils doubleront la dot, ce qui doit leur être facile, car à quoi ces gens-là peuvent-ils dépenser leur argent? Chez eux, les revenus doivent s'amasser d'année en année. Quant à M^{me} de Salbert, veuve d'un général, femme du monde jusqu'aux moelles, son train de maison en dit long sur sa fortune. Mon fils est un homme avisé. Je crois que Gisèle lui plaît. Néanmoins, il faut que je lui parle sérieusement. La petite Châtel ne doit pas s'éloigner sans savoir qu'il l'adore,... que son départ le désole. Cela peut l'empêcher d'accepter là-bas quelque hobereau comme prétendant; car je ne suis pas optimiste comme sa grand'mère, moi; je suis

plus fine ! Dieu ! que de mal pour établir ses enfants ! Et mon mari, ce pauvre Titus, m'aide autant que la première borne du chemin ! »

Arrivée au terme de sa course, l'aimable Italienne, toute fière de son esprit perspicace, passa devant la loge du concierge sans s'informer s'il y avait des lettres pour le premier étage. Arrivée à la porte de son appartement, elle fit résonner le timbre comme un chant de triomphe. Ah ! si sa finesse avait été accompagnée du don de double vue, si elle avait pu lire les lignes que traçait en ce moment son amie !...

Après avoir longuement réfléchi devant la feuille de papier blanc, la grand'mère de Gisèle laissait courir sa plume.

Monsieur, écrivait-elle, notre éducation, nos habitudes, nos goûts, causes irréductibles des malentendus qui nous ont toujours divisés, rendent superflu ce que je pourrais répondre à vos reproches sur ce que vous appelez mon imprévoyante légèreté. Lorsque, à peu près contre votre gré, votre fils a épousé ma chère fille, vous avez refusé la dot que vous eussiez volontiers donnée s'il avait fait un mariage à votre goût. Vous n'ignorez pas qu'un jeune médecin à Paris, même avec une belle clientèle, peut entretenir honorablement sa famille, non faire fortune, puisque, de bonne grâce, vous serviez la rente de la dot refusée. Quand nos deux enfants ont été enlevés presque en même temps par la même impitoyable maladie, je reconnais que vous vous êtes montré généreux en me confiant Gisèle, suivant le vœu de ma pauvre fille. Les trente mille francs que vous m'envoyez annuellement pouvaient suffire tant qu'il s'agissait de l'entretien et de l'éducation d'une enfant. Mais Gisèle a grandi, je ne pouvais lui refuser la vie plus large, et même luxueuse, que réclament à la fois ses goûts délicats et la société au milieu de laquelle nous vivons. Est-il donc étonnant que mon mince capital soit englouti ? Il ne me reste que ma pension de veuve d'un officier supérieur, insuffisante pour éteindre les dettes dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Il est trop tard pour récriminer, cher Monsieur ; acceptons la situation telle qu'elle est aujourd'hui, envoyez les cinquante mille francs que je réclame de

votre obligeance ; je me résigne à la condition si dure que vous me posez ; je cède devant la nécessité, je m'engage à ce que Gisèle se rende près de vous, espérant que si elle souffre trop de son exil vous ne serez pas inexorable et la rendrez à la seule existence qui lui convienne. Elle est, comme moi, toute Parisienne, toute femme du monde ; elle n'a ni la mentalité, ni les penchants bourgeois des Châtel ; peut-on lui en faire un grief ?

Un contretemps l'empêche de se mettre en route avant vendredi ; j'aime à croire que ce léger retard ne vous fera pas différer l'envoi que j'attends avec impatience. Veuillez recevoir, Monsieur, pour vous et pour M^{me} Châtel, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Liane DE SALBERT.

La grand'mère de Gisèle sonna ; ce fut Zoé, la cuisinière, qui parut.

— Prévenez Mademoiselle que nous allons sortir pour faire quelques emplettes. Où donc est Esther ?

— La femme de chambre repasse... Mais je suis venue rappeler à Madame que je l'ai priée de commander des provisions ; voici la liste de ce qui manque, dit le cordon bleu d'un ton rogue.

— Voyons : sucre, thé, café, vermicelle, tapioca, chocolat, gaufrettes fourrées, vanille..., quoi encore ? exclama la maîtresse de maison ; juste quand je vous ai recommandé de faire des économies !

— Si Madame veut une table soignée, elle sait que je ne peux rien faire avec rien, riposta lestement Zoé qui, peut-être, devinait l'embarras de sa maîtresse.

— C'est bien ; je vais faire la commande. Allez prévenir Mademoiselle.

— Faire des économies dans cette maison-là, marmotta Zoé en s'éloignant, on connaît ça !

— Vite, mignonne, dit M^{me} de Salbert, dès que la jeune fille parut, profitons du beau temps. Je suis sûre que tu désires faire mille petits achats, avant de quitter Paris.

III

Le lendemain matin, la petite M^{me} Orlandi se leva plus tôt que d'habitude. Elle trottnait dans le salon, semblait s'affairer, un joli plumeau à la main, et glissait à chaque minute un regard dans le vestibule, par la porte entr'ouverte. Au bout d'une demi-heure de ce manège, elle se précipita vers son fils qui quittait sa chambre et se préparait à sortir :

— C'est toi, Edgar ; tu ne déjeunes donc pas avec nous ?

— Non, mère ; je suis pressé : je plaide à la première audience.

— Entre ici au moins un instant ; je ne t'ai pas vu hier, tu es rentré si tard !

Le jeune homme consulta sa montre.

— Cinq minutes, pas davantage ; je veux faire deux courses et examiner un dossier, tout en déjeunant n'importe où, avant de me rendre au Palais. Vous voyez...

— Je vois, dit-elle en le faisant asseoir près d'elle, que tu serais parti sans embrasser ta mère. Tu deviens d'une indifférence...

Il haussa les épaules en souriant.

— Ah ! que voulez-vous ? les affaires et le sentiment, cela ne marche pas de pair. Je vous aime bien tout de même, à la façon d'un homme occupé. Mes sœurs sont-elles levées ?

— Je le crois bien ! Elles achèvent de préparer leurs toilettes pour demain soir.

— Ah ! vous avez une invitation ?

— Chez les Vieuville ; un grand bal, tu sais bien.

— Non, je ne me souviens pas.

— Mais tu nous accompagnes, mon ami ; tu es invité.

— Oh ! si vous ne tenez pas à ma présence, je préférerais me reposer.

M^{me} Orlandi fit un geste d'indignation.

— Vas-tu me jouer le tour d'imiter ton père qui vit comme un ours ? A ton aise ! Laisse Gisèle partir sans la revoir.

— M^{lle} Châtel quitte Paris ? Pas pour longtemps, je suppose ? demanda le jeune homme, subitement intéressé.

— Il s'agit d'une visite chez ses grands-parents paternels, et, malgré les illusions de M^{me} de Salbert, je soupçonne que ces gens-là lui réservent un mari de leur choix. Gisèle se laissera-t-elle prendre dans le filet qu'on prépare ? Peut-être que non, si un garçon de ma connaissance est assez avisé pour profiter de ce dernier bal.

De nouveau, Edgar regarda l'heure.

— Allons, je ferai mes courses demain ; puisque vous me mettez au pied du mur, expliquons-nous une bonne fois.

— C'est cela ; tu ne vas pas me dire que Gisèle a cessé d'être à tes yeux une enfant délicieuse ?

— Pas du tout : je la trouve charmante, attirante au dernier point. Celui qui l'épousera sera un homme heureux !

— Alors, pourquoi ne chercherais-tu pas à être cet homme ?

Edgar réfléchit un instant.

— Pour être franc, je dois avouer que je me suis posé cette question à plusieurs reprises, les jours où je trouvais M^{lle} Gisèle plus jolie encore que de coutume.

— A la bonne heure !

— Et je me suis répondu, acheva Edgar, qui semblait déchiffrer un à un les mots qu'il prononçait, que, si ma pensée s'arrêtait trop longtemps sur la perspective d'avoir une femme aussi charmante, cela pourrait me faire commettre une de ces folies qui entravent le plus bel avenir. Je ne rêve pas un bonheur romanesque, moi ; je suis un homme moderne, qui vit dans la réalité. De votre temps, il

pouvait encore y avoir des idylles, des fiancés qui taillaient leur plan de vie dans le bleu; aujourd'hui, c'est impossible, et, avant de m'abandonner à un penchant très vif, je le reconnais, je pense à l'association d'intérêts qu'est devenu le mariage, et qui doit assurer le bonheur des époux, car, voyez-vous, plus cette association apporte aux conjoints de jouissances et de plaisirs, plus ils sont disposés à s'aimer. Bref, je vous dirai que je désire épouser M^{lle} Gisèle, le jour où je saurai si sa dot et ses espérances pour l'avenir font d'elle une jeune fille accomplie.

M^{me} Orlandi, qui avait écouté son fils en silence, leva les bras au ciel et laissa éclater son admiration :

— Quel homme ! quelle raison ! Et dire que tu es mon fils ! Je suis absolument de ton avis : pour faire son chemin, un jeune homme ne doit pas aimer une jeune fille de fortune médiocre. Aussi voilà bientôt deux mois que mon unique souci est de m'éclairer sur ce point capital. Que de questions adroites j'ai posées à M^{me} de Salbert !... J'ai aussi évalué les dépenses de cette femme, assez riche pour ne jamais refuser à elle et à Gisèle un objet de luxe, même très cher. Et, avec cela, les Châtel : gros propriétaires. Ils avaient déjà une belle fortune à la mort de leur fils ; songe à ce qu'ils ont dû accumuler de revenus depuis,... pour Gisèle, uniquement pour Gisèle, leur seule héritière !

Le jeune avocat hocha la tête.

— Vous êtes sans doute dans le vrai, maman, et je ne demande qu'à vous croire ; mais je préfère des précisions à de simples conjectures. Voyez Louis de Noval : son beau-père devait servir à sa fille une rente superbe ; dès la deuxième année, il n'a rien versé. Louis est venu me consulter...

— Il est millionnaire, ton Noval.

— Ce n'est pas une raison ; moi aussi, je gagne de l'argent, et je n'entends pas que mon mariage soit une affaire médiocre.

— La fortune de M^{me} de Salbert et celle des bons

Normands font *certainement* de Gisèle un parti superbe. Tu peux t'avancer sans crainte; avant peu, bien des jeunes gens avisés se mettront sur les rangs.

Pris entre son penchant pour Gisèle et son amour de l'argent, le fils de M^{me} Orlandi ne demandait qu'à se laisser persuader; d'ailleurs il avait confiance dans la finesse de sa mère.

— Mettons que vous êtes parfaitement renseignée, dit-il; mais, puisque M^{lle} Gisèle part si promptement, je ne puis guère qu'attendre son retour.

— Oui : attendre placidement qu'elle revienne fiancée, si elle revient, car, quoi qu'en pense M^{me} de Salbert, les Châtel complotent quelque chose pour la lui enlever. Vas-tu devenir comme ton père : incapable de saisir une bonne occasion? Elle se présente, cette occasion, grâce à moi qui ai obtenu que Gisèle ne parte pas avant ce bal. Tâche donc de la mettre à profit; trouve la note émue pour exprimer tes regrets. Vois-tu, dans certains cas, d'habiles réticences ont un très bon effet. Là-bas, Gisèle ne t'oubliera pas, si tu as éveillé son imagination de jeune coquette (car elle est coquette), en attendant d'arriver jusqu'à son cœur. Quand elle s'ennuiera, elle brodera sur ce que tu n'as pas osé dire et qui flatte sa vanité. Je défie alors un prétendant, même adroit, d'effacer ton souvenir, lié à tout ce qu'elle laisse d'agréable ici. De mon côté, je me charge de faire entendre à M^{me} de Salbert que, si tu épouses sa petite-fille, c'est le sûr moyen de la garder près d'elle.

Les traits d'Edgar s'éclairaient d'un sourire :

— Ma chère maman, vous eussiez fourni une belle carrière dans la diplomatie.

— Je suis Italienne; chez nous, la finesse est dans le sang.

— Allons, c'est convenu, dit le jeune homme : demain, je reviendrai à temps pour dîner et faire ensuite ma toilette.

M^{me} Orlandi le suivit d'un long regard admiratif.

Edgar avait vingt-huit ans; de taille moyenne, svelte encore, bien que menacé de l'embonpoint qui dépassait sa mère. Ses traits étaient réguliers; deux yeux bleus éclairaient de façon assez étrange son brun visage. Grâce à ce physique et à un esprit assez brillant, il se taillait dans le monde d'assez jolis succès.

Une demi-heure après son départ, la famille était réunie pour le déjeuner. Le père, Titus Orlandi, grand et très maigre, ne manquait pas de distinction. Sans cesse plongé dans des études scientifiques, le brave homme planait au-dessus de tous les détails de la vie, laissant à sa femme le gouvernement de la famille. Lorsqu'elle avait discoursé sur telle ou telle décision et célébré dans un flot de paroles son admirable sagesse, il se contentait d'approuver par un : « Sans doute, chère amie », dont elle s'armait ensuite pour persuader ses relations qu'elle agissait suivant *les ordres* de son mari. Heureusement pour Titus et pour ses enfants, la fine Italienne savait, avec de modestes ressources, satisfaire à toutes les exigences de leur situation. Grâce à ses soins intelligents, leur petite fortune, fruit des travaux de Titus, s'était arrondie et leur permettait de figurer honorablement dans le monde où elle espérait établir ses enfants le mieux possible. Durant le déjeuner, les deux jeunes filles, Albine et Lola, bavardèrent avec la légèreté désinvolte de personnes très modernes, quant à l'amour du plaisir. Ni jolies, ni très laides, elles s'infligeaient, sous prétexte d'être « à la page », les modes les moins seyantes.

« Ce sera difficile de les caser », se disait souvent leur mère; mais, ce jour-là, son entretien avec Edgar l'avait mise de trop belle humeur pour que cette inquiétude l'assombrit. Son fils, brillamment marié, trouverait de bonnes occasions pour établir ses sœurs.

« Occupons-nous d'abord de lui et de Gisèle », pensa-t-elle.

Le regard vague, creusant quelque problème abstrait, M. Orlandi mangeait en silence; sa femme l'interpella :

— Voyons, Titus, tu n'entends donc pas tes filles? On dirait que tu es indifférent à ce qui les intéresse!

— Mais non, mais non; je suis heureux de savoir...

— ... Qu'elles vont s'amuser...

— C'est cela même, ma chère amie.

— ... Au bal que donnent M. et M^{me} de Vieuville.

— J'allais le dire.

Pendant que M^{me} Orlandi se lançait dans des considérations enthousiastes sur le bonheur d'avoir su nouer des relations avec les Vieuville, les Lormot, les Aquila, etc., l'esprit du bon savant s'évadait... Rejoignant doucement d'autres régions, il songeait à l'analyse à peine terminée qu'il allait publier sur un ouvrage intéressant. Néanmoins, la dernière phrase de sa femme le fit sursauter :

— Te décides-tu à nous accompagner?

— Moi? Y penses-tu vraiment?

— Je vois : tu vas encore refuser. Heureusement pour nos filles, je suis là! Reste avec tes paperasses; j'ai prié Edgar de nous accompagner.

— Alors, tout est pour le mieux. Merci, Héloïse! Je suis heureux à la pensée du plaisir qui vous attend.

IV.

Dans l'auto où Edgar avait pris place avec ses sœurs et sa mère, il réfléchissait sur le rôle délicat que celle-ci prétendait lui faire jouer. Il s'était toujours montré près de Gisèle, comme près de toute femme dont la grâce le charmait, sous son jour le plus favorable : aimable, spirituel; mais, résolu à faire un très beau mariage, sa prudence le gardait de dépasser la limite qui eût trahi le penchant au-

quel il ne voulait céder qu'à bon escient; et voilà que ce brusque départ le mettait soudain au pied du mur. Durant les heures fuyantes d'une soirée, au milieu du tourbillon qu'est un bal, il faudrait faire entendre à cette délicieuse Gisèle que son absence allait le faire souffrir!

« Si maman croit que c'est facile! pensait-il; je voudrais bien la voir à ma place! M^{lle} Châtel est trop de notre temps pour que des phrases sentimentales aient sur elle d'autre effet que le fou rire, et moi non plus, je n'ai pas la tournure d'esprit d'un amoureux transi. Elle est jolie, jolie... avec sa grosse dot; mais, si j'apprenais que la somme est au-dessous du chiffre que je me suis fixé, je serais désappointé, pas inconsolable. Il y a d'autres jolies filles, très riches. »

Quand il entra dans le premier salon, où M. et M^{me} de Vieuville accueillaient leurs invités, le jeune homme était à la fois effrayé et amusé des risques qu'il allait courir.

— Quel ennui! murmura M^{me} Orlandi : j'aperçois Gisèle et sa grand'mère au fond du second salon, déjà entourées; pas une place près d'elles.

— Vous trouverez bien le moyen de vous rapprocher d'elles, répondit son fils en la conduisant près d'autres amis. Moi, j'attendrai que la fête soit plus animée.

En compagnie du jeune Vieuville, il allait de groupe en groupe, manœuvrant pour attirer l'attention de Gisèle et pour se rapprocher d'elle.

— Orlandi! Te voilà donc, homme impossible à saisir! Depuis deux jours, je suis allé à vingt endroits différents, puis au Palais, courant vainement après toi. Enfin, je te tiens!

Une main vigoureuse s'était abattue sur le bras de l'avocat : celle d'un gros jeune homme sanglé dans son habit de cérémonie, rouge comme si son faux col l'étouffait.

— Tu me tiens, et après? demanda Edgar, les sourcils froncés, car il connaissait l'importunité de son interlocuteur qui se nommait Dupont.

— Après? Je veux te consulter à propos d'un procès dont je suis menacé; il s'agit d'une propriété que je possède dans le département de l'Eure.

« En voilà pour une heure, si je ne coupe court », se dit Edgar, plein d'effroi.

Puis, avec son plus aimable sourire :

— Une consultation ici! des termes juridiques au milieu de cette fête! C'est impossible, déplacé. Que dirait M^{me} de Vieuville des danseurs qu'elle a invités?

— Au diable la danse et l'orchestre! riposta l'indiscret personnage; et, pour échapper au courroux de la maîtresse de maison, viens avec moi.

Entraîné par son bourreau, Edgar se trouva seul avec lui dans un petit fumoir désert.

— Là, fit Dupont en se frottant les mains, on peut causer tranquillement. Ecoute-moi.

Et l'histoire du procès fut racontée par le menu... Quand l'avocat réussit à s'échapper, une heure s'était écoulée, la fête battait son plein; sa mère l'avait en vain cherché.

— Où donc te caches-tu? dit-elle, consternée. Gisèle est entourée, danse, s'amuse.

— Ne m'en parlez pas! Cet horrible Dupont me tient dans ses griffes, à propos d'un procès, depuis que nous sommes arrivés. Je vais me rattraper. Il y a un siège libre près de M^{me} de Salbert; venez donc l'occuper.

Gisèle, ramenée par un danseur près de sa grand-mère, s'éventait. Elle accueillit avec une nuance de dépit le jeune homme qui, s'inclinant devant elle, formulait une invitation.

— Vous êtes très en retard, Monsieur; voyez mon carnet : invitations jusqu'au moment du concert. Après, il y a quelques vides; je comptais me reposer. Choisissez... Trois danses? Enfin, puisque j'ai dit choisissez!

Orlandi s'éloigna et s'en fut à la recherche d'autres danseuses, satisfait du demi-reproche qu'il venait de cueillir. « Vous êtes très en retard » : donc, on l'avait attendu. Aussi, quand l'heure de l'audition

musicale sonna, Gisèle le vit devant elle, lui offrant le bras et souriant avec l'aisance de l'homme qui se sent parfaitement dans son rôle. Elle accepta, de l'air d'une petite reine à laquelle toutes les prévenances sont dues, et se laissa conduire, à travers la grande serre aménagée pour l'audition, vers deux sièges qu'Edgar visa de loin. Un gros palmier les séparait de la rangée qu'ils terminaient. Grâce au bourdonnement des groupes qui s'installaient, on pouvait échanger quelques phrases sans être entendu du plus proche voisin.

Edgar se tourna vers la jeune fille, droite et silencieuse, le regard attaché à l'estrade où les artistes accordaient leurs instruments; son sourire habituel était remplacé par une jolie moue. Pour ramener son attention, il demanda drôlement :

— Mademoiselle Gisèle, y a-t-il quelque chose dont je doive vous demander pardon?

— A moi ! Pourquoi ? Quelle idée !

— Plutôt une supposition, la seule qui puisse m'expliquer votre attitude, puisque vous me mettez en pénitence. Vous ne parlez pas, vous ne souriez pas, vous gâtez pour moi cette charmante soirée !

Son air contrit dérida Gisèle.

— Etes-vous venu uniquement pour me voir sourire et m'entendre parler ?

— Si cela était ?

— Vous seriez à plaindre, car je n'ai guère envie de bavarder ; je suis...

— ... De méchante humeur ; je l'avais deviné au petit ton aigre que vous avez pris pour m'accueillir. Voyons, il y a peut-être un remède : dites-moi quelque chose de désagréable, j'écouterai humblement ; cela vous soulagera.

— Vous êtes d'une bonté angélique, mais votre remède serait sans effet. Je me sens furieuse et en même temps triste à mourir. N'est-ce pas affreux de m'arracher à la jolie existence que je mène près de ma grand'mère, à mes amies, à mes plaisirs, pour m'enterrer dans un village, au milieu d'inconnus ?

Le jeune homme joua la surprise :

— Vous partez ! Qui donc vous y oblige ? Que signifie cet exil ?

— M^{me} Orlandi est au courant de cette histoire, elle s'est montrée très sympathique ; je pensais que mes ennuis l'intéressaient, dit Gisèle, désappointée, qu'elle vous avait appris...

— Oh ! elle est désolée, j'en suis certain, mais elle aura craint de m'apprendre cette nouvelle.

Un rapide éclair des grands yeux gris demanda l'explication des derniers mots que le jeune avocat avait prononcés comme à regret ; le regard qu'ils rencontrèrent les soulignait éloquentement. Mais, petite fille très moderne, M^{lle} Châtel, loin de se troubler, riposta en riant :

— A-t-elle peur que vous ne preniez le deuil ?

Sérieux, il dit, sans cesser de la regarder :

— Pourquoi railler ? Ma mère est très bonne, très clairvoyante ; elle a deviné que...

Gisèle devint toute rose ; les musiciens attaquaient les premières mesures d'un quatuor ; un léger haussement d'épaules et un sourire ambigu furent sa seule réponse. Cependant Edgar était satisfait : sur ce jeune visage dont la physionomie très franche n'avait pas encore acquis l'indifférence voulue de la mondaine, il lut quelque chose de nouveau : étonnement, joie aussi.

Durant le concert, ils n'échangèrent plus que de banales remarques sur le talent des artistes ; mais, le bal terminé, lorsqu'il ramena pour la dernière fois la jeune fille près de M^{me} de Salbert, il dit, d'un ton qui la fit tressaillir :

— Ne devenez pas trop Normande et revenez vite près de vos amis.

— Dans deux mois, ils m'auront presque oubliée, soupira-t-elle.

— Pas tous, je vous le jure ; j'en connais un qui va compter les jours de votre exil.

Quand Gisèle s'assit dans l'auto, près de sa grand'mère, et s'éloigna de l'hôtel des Vieuvilles, une étrange impression de bonheur se mêlait à son chagrin.

V

Le train s'avance rapidement; dorées par un soleil éclatant, Gisèle a vu passer les jolies villas des environs de Paris, avec leurs volets clos, car on est aux premiers jours d'avril. La splendide cité qu'elle regarde comme sa vraie patrie est déjà loin. Sous ses yeux se déroulent des prairies bordées de saules, plantées de pommiers en fleurs, de petites maisonnettes rustiques, et, dès que le convoi se trouve sur le sol normand, les mesures des grandes fermes, encerclées dans leurs fossés herbeux. Tout cela est frais, chante l'approche du printemps; mais qu'importe à Gisèle? Le printemps, pour elle, ce sont les grands squares parisiens artistement décorés, les premières violettes que l'on vend dans les rues, et surtout, oh! surtout les brillants étalages devant lesquels toute femme élégante étudie curieusement les modes de la saison nouvelle. Elle regarde son joli sac de voyage, placé en face d'elle, sur l'autre banquette, et soupire. Elle l'a acheté l'année passée, pour aller à Royan. Elle regrette tout ce qu'elle a quitté, tout, jusqu'au moindre bibelot de son nid de jeune fille, jusqu'à la plus mince distraction que naguère elle eût peut-être dédaignée. La minute du départ se ravive avec M^{me} de Salbert en larmes, et son cœur se serre douloureusement. La vieille dame, au naturel léger, n'est pas prodigue de démonstrations pathétiques; jamais Gisèle ne l'avait vue pleurer. Pourquoi donc persiste-t-elle à éloigner l'enfant chérie? Une raison mystérieuse se cache sous cet apparent caprice. Est-ce que le père Châtel, qu'on a souvent dépeint à sa petite-fille sous les traits d'un homme autoritaire, aurait fait valoir ses droits de tuteur? Alors, elle a été contrainte de

céder, la pauvre grand'mère que Gisèle a laissée tout éplorée dans les bras affectueux de M^{me} Orlandi. La bonne amie, celle-là ! Quel feu dans l'expression de ses regrets, que de délicatesse pour faire entendre *qu'un autre* les partage ! Cette pensée une fois entrée dans l'esprit de la voyageuse l'absorbe, jusqu'au moment où le train entre en gare de Rouen. Alors, revenue à la triste réalité, elle quitte le wagon et, son petit sac à la main, s'apprête à suivre les autres voyageurs.

— Pardon, n'êtes-vous pas M^{lle} Châtel ?

Gisèle relève la tête pour regarder l'homme qui lui parle.

— Ah ! ma chère enfant, s'écrie-t-il, je n'avais que faire du signalement que M^{me} de Salbert m'a envoyé ! Je t'aurais reconnue entre mille : tu as les yeux de ton père.

Une chaude étreinte, deux bons baisers ponctuant les intonations de cette grosse voix firent oublier à la jeune fille sa résolution de se montrer très froide.

— Grand-père, balbutia-t-elle, je suis heureuse de... vous voir.

— Et moi, ma fille, je suis touché de cette bonne parole qui vient certainement du cœur. Ah ! s'il est aussi chaud que celui de notre Jean, nous ne serons pas longtemps des étrangers pour toi.

— Ma mère aussi était bonne, dit vivement Gisèle.

— Tu as raison, c'était une douce créature. Maintenant, sortons vite et occupons-nous de tes bagages ; ensuite nous prendrons une petite collation.

Une belle limousine les attendait.

— Elle n'est pas à moi, expliqua M. Châtel : je l'ai empruntée à un ami, parce que j'ai craint pour toi le froid, dans une voiture découverte ; il est encore vif.

Lorsqu'ils furent installés devant un thé confortable, Gisèle put examiner son grand-père. Robuste, le teint frais, ses cheveux blancs coupés en brosse, il portait allégrement ses soixante-cinq ans. Sa voix un peu rude, la brusquerie de ses manières lui donnaient l'aspect d'un ancien officier ; mais que de

douceur dans ses yeux et dans le dessin de sa bouche, quand il souriait ! De la vulgarité que M^{me} de Salbert lui octroyait généreusement, il n'y avait pas trace. Si sa tournure n'était pas celle d'un mondain, elle avait une allure fière et dégagée, rien du lourd paysan que Gisèle s'était imaginé. La glace était rompue ; l'aïeul parlait librement, sa petite-fille répondait de bonne grâce, heureuse de voir s'écouler sans ennui ce tête-à-tête tant redouté.

Une fois en route, quand l'entretien se ralentissait, elle regardait silencieusement les prairies, les bois, les champs qui bordaient la route, les villages que l'auto traversait, et alors une impression de désolant isolement pesait sur son cœur.

M. Châtel dit tout à coup :

— Voici la Châtellenie, là-bas, sur le plateau : notre maison de famille.

— Cette grande construction ?

— Oui, ma fille ; les bâtiments de l'ancienne ferme ont brûlé, il y a soixante ans ; mon père a fait construire la nouvelle Châtellenie sur le bord de la route. Les cours de ferme, le jardin et le petit bois sont derrière. J'espère que tu te plaisas *chez nous*.

Gisèle ne répondit pas ; secouée par un petit frisson, elle se représenta les grandes pièces pavées, exemptes du plus élémentaire confort. Quand l'auto s'arrêta, elle mit pied à terre en silence et gravit les degrés du petit perron. Aussitôt la porte s'ouvrit sous une pression vigoureuse et M^{me} Châtel lui tendit les bras, prononçant simplement trois mots :

— Bonjour, Gisèle chérie !

Début bien tendre pour l'enfant qui apportait sous ce toit le dessein d'y demeurer une étrangère. Désorientée, elle subit, comme aux premières paroles de son grand-père, l'ascendant de la chaude affection qui s'offrait à elle. Ses lèvres vinrent se poser sur les joues de M^{me} Châtel, puis elles articulèrent une phrase que Gisèle ne s'attendait pas à prononcer :

— Bonjour, grand'maman ; que vous êtes bonne de m'accueillir ainsi !

— Puis-je te recevoir autrement, petite ? N'es-tu

pas la fille bien-aimée de mon Jean? Viens que je te voie au grand jour, car je n'ai pas mes lunettes.

D'un geste maternel, l'aïeule enleva le casque élégant que portait la voyageuse et la considéra en silence.

— Tu es une belle petite, dit-elle enfin, frêle comme ta pauvre mère, mais les yeux sont les beaux yeux gris de mon Jean! Tiens, il me semble qu'il est revenu un instant pour me regarder!

De moins en moins Gisèle se sentait en possession des résolutions prises à l'avance; elle était si mal préparée à une semblable réception! D'ailleurs, que dire de son père dont M^{me} de Salbert ne prononçait jamais le nom?

— Viens te chauffer, dit la bonne dame; avril est un mois traître : chaud à midi, glacial le soir.

La tenant par la main, comme une enfant, elle l'introduisit dans une vaste salle aux lambris de chêne sculpté; la jeune fille poussa une exclamation :

— Ah! du feu; que c'est joli!

Dans la haute cheminée pareille aux lambris, les flammes dansaient, se mêlaient, s'élançaient, faisaient courir sur les beaux meubles massifs de joyeuses clartés.

— Ah! ah! jeune Parisienne, dit gaiement le père Châtel, on ne connaît plus donc que les calorifères et les radiateurs, dans ta grande ville? Il y a déjà de ces machines-là dans certaines maisons du pays; mais, chez nous, on est arriéré. C'est le joyeux foyer qui invite à la rêverie.

— Vous rêvez donc quelquefois? dit Gisèle, étonnée, en regardant cet homme vigoureux, fait, semblait-il, uniquement pour l'action.

— Pourquoi pas, ma petite fille? Ici, on trouve du temps pour tout : après le travail, le plaisir; c'en est un de laisser son esprit se détendre et vagabonder un peu. Que de fois le mien est allé te chercher au milieu de la vie des gens du monde qui fait des femmes de jolies essoufflées! Je serais curieux de savoir si vous avez autant que nous autres le

temps de penser? Tu ne réponds pas; comme te voilà sage, dans ce grand fauteuil! Es-tu très fatiguée?

— Pas du tout; seulement envahie par une grande impression de bien-être.

— Ma mignonne! murmura M^{me} Châtel, ravie.

— J'ai fait porter les bagages en haut; si tu veux me croire, ma femme, tu vas montrer sa chambre à l'enfant, avant que les autres arrivent pour souper.

Par le grand escalier, on accédait au premier étage à une antichambre aussi vaste que le vestibule du rez-de-chaussée. M^{me} Châtel, précédant Gisèle, l'introduisit dans l'appartement préparé pour elle. Ah! quelle différence entre le nid si coquet que M^{me} de Salbert avait su lui arranger et la simplicité de cette chambre! Sur le parquet, au lieu d'un moelleux tapis, une grande natte blanche; aux fenêtres, des rideaux de mousseline, amples et vaporeux, et des meubles d'acajou, brillants comme un miroir. Dans la cheminée, qu'ornait une jolie statue de la Vierge, rougeoyait un bon feu. Pas un bibelot, pas un objet sentant la fantaisie! Le jour baissait rapidement; M^{me} Châtel s'approcha de la table et dit, tout en allumant la lampe posée dessus :

— Voilà de légers ennuis que nous ne pouvons pas t'éviter : ici, l'électricité fait encore défaut; cela viendra, assure-t-on; en attendant, nous nous contentons de nos bonnes lampes.

— Peu importe, bonne-maman, répondit Gisèle, jetant un regard sur ce qui l'entourait et cherchant un compliment; tout, ici, est très bien,... simple,... très... hygiénique!

— Allons, tant mieux. Prépare-toi vite, ma fille; on dînera dans une demi-heure, et tu feras connaissance avec nos parents Ferrey.

Demeurée seule, la petite-fille de M^{me} de Salbert embrassa encore d'un coup d'œil l'ensemble de sa nouvelle chambre qui eût paru parfaite à une jeune religieuse. Rien qui lui rappelât le luxe aux déli-

cats raffinements, qu'elle croyait indispensable au bonheur !

Elle ouvrit une malle, en tira une robe très simple, fit sa toilette et, pensive, vint se mirer dans la grande glace qui surmontait la cheminée. La rouge clarté du foyer l'enveloppa toute, donnant quelque chose d'irréel à sa jeune beauté. Elle sourit et soupira. Personne ici pour l'admirer, pour lui murmurer un compliment !

Lorsqu'elle parut dans le bureau du père Châtel, qui servait de salon, elle y trouva les cousins Ferrey, dont elle venait en même temps d'apprendre l'existence et le nom. Ils étaient quatre : le père, Octave Ferrey, un grand cultivateur, brave homme jovial et fin ; sa femme, douce et sans prétentions ; leurs deux enfants : Charles, qui, sorti de Grignon, prenait peu à peu leur exploitation en main, et Marie-Louise, une fille de vingt ans, le type des blondes et fraîches Normandes.

— La voici ! amonça la voix joyeuse du père Châtel.

Et tous se levèrent avec un ensemble que Gisèle jugea de mauvais goût.

— Quelle jolie robe ! Peste, ma petite, tu n'as pas laissé ta coquetterie à Paris ! exclama son grand-père.

— Pourquoi l'aurait-elle laissée ? Cela va bien aux jeunes filles, quand elles n'exagèrent pas, objecta doucement M^{me} Ferrey.

Malgré cette quasi-approbation, Gisèle avait froncé les sourcils et dédaigné de répondre ; allait-on la traiter comme une fillette et contrôler toutes ses actions ?

Elle serra d'un petit air hautain les mains qui s'offraient à elle. Tous demeuraient sous une impression de gêne, quand Marie-Louise, prenant bravement son parti, demanda :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, ma cousine ? C'est le premier témoignage de l'amitié que je vous offre du fond du cœur.

Sans mot dire, Gisèle se pencha vers elle, leurs

regards se croisèrent, et, soudain conquise, elle sourit en rendant le baiser de la charmante fille.

Le repas commença gaiement; par malheur, M^{me} Ferrey, désirant témoigner de l'intérêt à sa jeune parente, lui posa des questions sur la vie qu'elle menait à Paris, ses habitudes, etc. La jeune fille crut y démêler une vulgaire curiosité, elle répondit par monosyllabes. Le père Châtel intervint :

— Elle est fatiguée; laisse-la tranquille, Annette; vous aurez tout le temps de causer un autre jour!

La conversation se mit à rouler sur le prochain concours agricole, sur les nouveaux procédés de culture. Les noms d'inconnus chantaient aux oreilles de Gisèle que l'ennui commençait à gagner; l'un d'eux, cependant, revenait si souvent qu'elle le remarqua: « Lorsque Rémy est parti pour Bordeaux... Rémy me l'assurait dernièrement... C'est l'opinion de Rémy... »

« Voilà un personnage important, pensa-t-elle; c'est au moins le cousin du député ou le fils du maire. »

Le lendemain, elle devait apprendre que le maire se nommait tout bonnement Octave Ferrey, et que l'auto qui l'avait amenée à Saint-Christophe lui appartenait! Pour se distraire, elle examina la grande salle lambrissée et les meubles sculptés. Venus peut-être de quelque ancien manoir, ils eussent excité l'enthousiasme d'un connaisseur. La nappe blanche, de fine toile, la porcelaine et les cristaux de forme très pure, bien que démodée, la lourde argenterie, disaient assez que les Châtel possédaient une fortune solide... La petite-fille de M^{me} de Salbert, déroutée, mesurait la différence entre les signes discrets de cette richesse et le luxe, quelque peu tapageur, qui l'avait jusqu'alors entourée.

On se couche tôt, à la campagne; quand les Ferrey prirent congé, il était neuf heures et demie; elle critiqua la sotte habitude qui envoie chacun au lit quand les poules sont à peine juchées. Dans sa chambre, Léontine, la domestique, avait entretenu

le feu. L'éclat des flammes, joint à la lumière de la lampe que tamisait un abat-jour vert pâle, répandait une atmosphère de joie tranquille; Gisèle en subit d'abord l'impression. Elle s'assit près de la cheminée, promenant les yeux autour d'elle, les arrêtant à chaque meuble, depuis le lit tout blanc jusqu'à l'antique secrétaire et l'armoire à glace de style vicillot.

Elle les regardait, comme elle l'eût fait pour entrer en connaissance avec des êtres vivants.

Pendant l'été, quand elle voyageait, la chambre d'hôtel était le logis banal où l'on s'installe tant bien que mal, pour les plaisirs de la plage ou de la montagne; abri passager, on ne lui demande que le strict confort matériel. Mais à la Châtellenie, dans la maison familiale, dans cette chambre qui devenait la sienne, où la volonté de son grand-père pouvait la retenir longtemps,... très longtemps, Gisèle se sentait absolument dépaysée! Rien ne lui parlait de son court et heureux passé, rien ne lui murmurait le doux : « Te souviens-tu?... »

Elle rêva de bois, de prés, de vallons verdoyants. Une auto l'entraînait à toute vitesse et entra tout à coup dans une serre immense. Là, sous un palmier géant, un jeune homme qu'elle reconnut la suppliait de ne plus quitter ce séjour enchanté!

Ce fut agitée par ces songes fantastiques que la fille de Jean Châtel dormit sa première nuit sous le toit qui avait vu naître et grandir son père.

VI

— Gisèle, voulez-vous m'accompagner? Je vais à Tous-Vents; un joli coin, je vous assure.

Trois jours après son arrivée, Gisèle, assise près

de la fenêtre de sa chambre, parcourait une revue arrivée de Paris; avec le geste nonchalant de ceux qui s'ennuient, elle se pencha pour répondre à Marie-Louise dont elle avait reconnu la voix; celle-ci, relevant les bords d'un grand chapeau de soleil, montrait un visage souriant.

— Pouvez-vous attendre que je m'habille?

— J'attendrai; mais je me demande ce que vous allez mettre pour être plus gentille? Tenez-vous à faire grande toilette?

— Non; au fait, ce pays est un désert, on ne rencontre personne. Je viens tout de suite.

La jeune fille prit le temps de coiffer un chapeau à larges ailes, très seyant, descendit en courant et fut d'un bond dans la petite auto à deux places où M^{lle} Ferrey avait repris son poste de « chauffeur ».

— Elle est gentille, votre voiture, dit Gisèle, égayée par le rapide roulement.

— C'est le cadeau de mon père au jour de l'an; dites un mot, et l'oncle Châtel sera enchanté de vous offrir la pareille, sinon une plus jolie.

Les yeux de Gisèle brillèrent.

— Vous croyez?... A quoi bon? Je ne suis pas ici pour y rester. A peine saurai-je conduire que je partirai.

Marie-Louise ne répondit pas, et il y eut un long silence entre les deux promeneuses.

La route longeait une petite rivière; à droite, entre ses eaux scintillantes et la colline boisée qui fermait l'horizon, de vastes prairies étendaient leur tapis d'émeraude. Dans le lointain, à gauche, on devinait d'autres hauteurs que voilait la brume matinale; le soleil qui la dorait glissait déjà un rayon de gloire sur le rouge velouté du trèfle incarnat.

Comme l'auto tournait dans un chemin plus large, Marie-Louise, sûre de sa direction, ralentit l'allure et jeta un rapide coup d'œil sur le visage de sa compagne; celle-ci goûtait certainement le charme de cette splendide matinée.

— Qu'en pensez-vous? demanda M^{lle} Ferrey en désignant champs et prairies.

— Je pense que ceux qui ont décrit et célébré la campagne normande sont en dessous de la réalité.

— Alors, vous vous plaisez ici?

— Oh! pas du tout!... Pardonnez-moi ma franchise,... mais je vois à votre sourire que vous attendiez cette réponse. Le bon sens ne dit-il pas qu'une Parisienne, dont les journées sont pleines, archi-pleines d'occupations intéressantes, trouve insipide la vie monotone qu'on mène ici?

Au lieu d'une réplique directe, Marie-Louise demanda tranquillement :

— Dites-moi, je vous prie, ce qui remplissait ainsi vos journées; je suis très ignorante de ce genre de vie.

— Mais... cela va sans dire! Quand on fréquente un certain monde, on est tenu par mille obligations : visites, jours de réception chez soi, des thés élégants, des dîners, des soirées qu'il faut rendre à son tour. Dans certains jours, l'après-midi et la soirée sont prises minute par minute, et vous comprenez que tout cela entraîne à d'innombrables courses chez la modiste, le coiffeur, le couturier...

— Est-ce tout?

— Pendant l'hiver et le printemps, ajoutez, si vous voulez, le théâtre, les concerts, les expositions d'artistes en renom, les conférences aussi. Pour montrer qu'on est dans le mouvement, il faut tout voir, tout entendre.

— Pour cela seulement?

Gisèle regarda sa cousine et trouva son sourire agaçant : elle n'éblouissait pas cette campagnarde! Mais, voyant que le regard amical de Marie-Louise corrigeait le plissement des lèvres, elle reprit sur un ton léger :

— C'est beaucoup, croyez-moi, de ne pas rester *en panne*, quand les propos s'entre-croisent dans un salon.

— Soit; mais il me semble que les concerts, les conférences, les expositions, me plairaient pour

d'autres raisons... plus élevées, moins banales; je suppose que M^{me} de Salbert et vous sentez comme moi, en femmes sérieuses?

Gisèle rit de bon cœur.

— J'adore les arts, et jusqu'à seize ans j'ai été bonne étudiante dans un cours renommé; je comprends donc votre pensée. Quant à grand'mère..., pauvre grand'mère! — Ici, la voix de Gisèle eut une inflexion très tendre. — Les concerts, passe encore; quand c'est du classique, on peut s'y amuser en regardant les toilettes; mais les conférences!!! Que de fois, droite sur son siège, elle esquisse un bon petit somme! Et les expositions!!! Presque toujours, je la *pose* sur un sofa, pour examiner à mon aise les toiles de valeur! Ensuite, je lui souffle un petit résumé de ce que j'ai entendu et vu. Cela lui suffit pour mêler son mot à une conversation. Malgré son âge, elle préfère le théâtre, le tourbillon d'un bal ou les thés qui ont un véritable cachet d'élégance. Elle n'est pas seule ainsi, je vous assure; une de ses amies, M^{me} Orlandi, pour les conférences, est toujours de l'avis de son fils qui, très occupé, s'en rapporte lui-même au compte rendu de son journal.

Légèrement grisée par son propre babil, il semblait à Gisèle qu'en évoquant ces souvenirs elle communiait encore à l'existence dorée qu'elle rêvait de retrouver. Le seul nom des Orlandi ressuscitait le bal des Vieuville, les dernières paroles d'Edgar et l'étrange émoi qu'elle en avait ressenti. Elle devint pensive; sa compagne aussi réfléchit un instant avant de dire :

— Certainement, votre vie ne ressemblait guère à celle qu'on peut vous offrir ici; mais, au milieu de tous ces plaisirs, vous aviez, bien sûr, quelque autre occupation plus sérieuse, qui pourrait vous aider à passer le temps?

— Des lectures, des travaux d'agrément, auxquels je travaille peut-être... une fois par mois. Depuis mon dernier examen, je vous répète que mes journées sont bourrées. Grand Dieu! que pourrais-je y

faire entrer de plus? C'est notre train de vie, à nous autres, Parisiennes:

— Pas à toutes.

— J'entends : il y a celles qui travaillent pour gagner de l'argent; celles qui, pour se faire une situation, courent après les diplômes. Je ne compte pas parmi elles, et elles préféreraient mon lot.

— Pas toutes, répéta Marie-Louise. Vous ne m'avez pas demandé où je vous mène.

— Peu importe, la route est délicieuse; elle n'aboutit pas, j'imagine, à la caverne d'Ali-Baba?

— Elle nous conduit tout simplement chez une parente dont je suis certaine que vous ignorez l'existence : Suzanne d'Hubaire. Ma tante Châtel et son grand-père étaient cousins germains. Jeune fille, tout comme vous, elle a vécu à Paris.

— Et on l'a ramenée ici, pour la faire tourner à la momie? La malheureuse!

— Elle y est venue de son plein gré, heureuse de raffermir son bonheur presque compromis. Suzanne venait de perdre ses parents quand elle a épousé un jeune ingénieur. Mariage d'inclination. Étienne d'Hubaire a pour sa femme une affection profonde; c'est un esprit brillant, mais un caractère faible. Il n'avait pas rompu avec d'anciens condisciples de Centrale qui menaient joyeuse vie. Quand leur second bébé est né, Étienne changeait de situation pour la troisième fois! Suzanne est énergique; elle a compris que l'unique remède pour sauver son bonheur, c'était d'éloigner son mari de ses tristes amis. Il est aujourd'hui sous-directeur au tissage de Tous-Vents.

L'auto s'arrêtait à l'entrée d'une cité ouvrière, devant une maison plus grande que les autres, plantée au milieu d'un jardinet. Dans un coin, deux enfants jouaient sur un tas de sable; l'aîné s'élança à la rencontre de M^{lle} Ferrey.

— Bonjour, Marie-Louise; tu arrives bien : maman défend de faire une rivière devant le château que nous bâtissons; ça serait si joli!... Dis-lui que l'eau ne salit pas.

— Où est-elle, ta maman?

— Dans la salle; elle berce Edith qui a mal aux dents; veux-tu que je te conduise?

— Non, petit Jacques; bâtis ton château, mais sans rivière, c'est beaucoup mieux. Venez, Gisèle : je vais vous introduire; il n'y a pas de femme de chambre, ici.

Elles pénétrèrent dans une vaste pièce; une grande table, des chaises et une desserte y voisinaient drôlement avec un sofa et deux vieilles bergères authentiques. Près d'une fenêtre ouvrant sur la campagne, M^{me} d'Hubaire chantonnait et, en tricotant, berçait du pied le petit moïse où Edith achevait de s'endormir.

— Suzanne, dit Marie-Louise, je vous amène et vous présente la petite-fille de mon oncle Châtel; je vous avais annoncé la prochaine arrivée de cette Parisienne qui regarde notre Saint-Christophe comme une terre d'exil.

M^{me} d'Hubaire se leva; elle était menue, très blonde; elle avait un visage chiffonné et des yeux doux et rieurs. A première vue, Gisèle la jugea quelconque; cependant son accueil n'était pas banal: elle trouvait des paroles aimables, bien choisies, pour cette cousine inconnue dont elle devinait le désarroi :

— Saint-Christophe après Paris,... sans transition, oui, vraiment, le changement est très brutal!

Gisèle rayonna :

— Enfin, je trouve une bonne âme qui comprend mes regrets et qui les partage! Chère Madame, nous pourrions parler ensemble de la ville unique!

— Tant qu'il vous plaira, quoique, pour ma part, je l'aie quittée sans regrets : j'emmenais mon mari et mes enfants, tous mes trésors.

— Moi, j'y ai laissé ma grand'mère, mes amies, des relations charmantes; le monde, enfin! le vrai monde, ses habitudes, ses plaisirs délicats, dit Gisèle avec feu.

— Et tout cela ne s'emporte pas dans une valise! répartit gaiement la jeune femme. Mais il y a dans

Paris bien des sphères différentes, et je crois que nous ne sortons pas de la même. Mon père était un homme de talent, graveur sur pierres fines, et nous menions, à côté de la vie mondaine, l'existence très simple de ceux qui savent jouir de ce grand foyer intellectuel. Vous, ma cousine, êtes lancée dans un cercle brillant que nous n'avons jamais désiré connaître. N'importe ! nous nous entendrons bien ; entre Parisiens, il y a toujours des points de contact. Venez souvent me voir, cela vous distraira. Moi, vous le voyez, je suis très prise par le ménage et mon petit monde ; je sors rarement.

— Je viendrai ; merci, dit Gisèle, plus aimable.

Au bout d'un quart d'heure, Marie-Louise interrompit la conversation qui roulait gaiement :

— Il faut partir ; j'ai une commission pour Tous-Vents. Suzanne, savez-vous si Rémy est rentré ?

— M. Vallier ? Oui : avant-hier.

— Et nous ne l'avons pas encore vu ! C'est étonnant.

— Il a été très occupé ; mon mari aussi ne paraît que pour les repas.

— Ne pourrions-nous laisser la voiture ici ? proposa Gisèle, faire ce bout de chemin à pied ?

— Certainement ; par la route qui tourne, il y a de l'ombre.

Pendant qu'elles se dirigeaient vers la belle habitation que M^{lle} Ferrey avait désignée comme le but de leur course, Gisèle, cédant à la curiosité, demanda tout à coup :

— Dites-moi qui est ce Rémy, personnage invisible dont le nom rebat mes oreilles depuis mon arrivée. Un *gros bonnet*, je suppose, ... le député du canton ?

Marie-Louise se mit à rire.

— Rémy Vallier député ! Il aurait beaucoup de chances d'être élu, mais il n'y a jamais pensé. Il se contente d'être le propriétaire de Tous-Vents et un industriel distingué.

— Jeune ?

— Vingt-sept ans.

— Riche, cela va de soi?

— Non, mais sur le chemin de la fortune, grâce à son énergie. Quand son père est mort, tout allait mal, c'était presque la ruine. Rémy a trouvé un commanditaire et s'est donné corps et âme au relèvement de la fabrique. Ah! ce qu'un homme vaillant et généreux peut faire! Voyez les toits rouges de la cité ouvrière : ils abritent maintenant tout un petit peuple heureux!

— Quel feu! dit Gisèle, taquine. Il est marié, votre Rémy?

— Non; il vit avec sa mère, notre meilleure amie. Tenez, petite cousine, c'est un mari comme Rémy qu'il vous faudrait.

— Grand merci, je n'y tiens pas!

— Vous visez donc bien haut?

— Je vise... plus loin, répondit la petite-fille de M^{me} de Salbert. Ah! que c'est joli! Quelle bonne idée d'avoir semé ces belles fleurs!

Gisèle, en extase, poussa ce cri d'admiration devant une multitude de bleuets, de pâquerettes et de coquelicots qui balançaient leurs délicates corolles dans une terre en jachère.

Le rire de Marie-Louise l'étonna.

— L'idée est du Bon Dieu, apparemment pour éprouver le propriétaire du champ. Apprenez, jeune citadine, que c'est un dommage pour cette terre qu'on met au repos.

— Vraiment?... Mais alors, on pourrait en cueillir sans faire de tort à personne?

— Oh! tant que vous voudrez!

Gisèle s'élança et se mit à parcourir le champ, faisant une ample moisson parmi cette mer de fleurs qui lui semblait enchantée. Toujours riant, sa cousine la suivait.

— Ah ça! que veux-tu faire de cette mauvaise herbe? cria une grosse voix, derrière les jeunes filles.

Gisèle fit volte-face, le teint rosé, les yeux brillants, une énorme gerbe fleurie dans les bras.

— C'est pour orner la salle, grand-père. Vous

verrez..., vous verrez ce qu'on n'a jamais vu à la Châtellenie !

— Je le crois bien, ma petite : ces fleurs sauvages comme ornement ! Une idée de Parisienne !

Près du père Châtel marchait un inconnu ; il attachait sur Gisèle un long regard qui eût gêné une fille moins habituée à être admirée. Marie-Louise lui tendit la main.

— Bonjour, Rémy ; j'ai appris chez Suzanne d'Hubaire votre retour. Mon oncle, au mépris de tous les usages, je vous vole l'honneur de faire la présentation : cousine, M. Rémy Vallier, dont je vous parlais tout à l'heure ; vous, Rémy, vous devinez, n'est-ce pas ? Gisèle, la fille de Jean Châtel.

Y avait-il vraiment un pli malicieux sur les lèvres de Marie-Louise, au souvenir des propos échangés quelques instants auparavant ? Gisèle le crut, rougit et se sentit furieuse de montrer ce sot embarras devant un étranger. A la phrase polie et au salut de Vallier, elle répondit par une simple inclination. Elle pensait :

« Voilà le résultat des folies de Marie-Louise,... et grand-père a un air satisfait qui me déplaît, qui m'inquiète ! Aurait-il, par hasard, décidé un mariage de son goût, sans me consulter ? Il retarde de deux siècles ! »

Revenus sur la route ombreuse, tous quatre avançaient à pas lents. Marie-Louise et Vallier s'entretenaient gaiement, le père Châtel y mêlait son mot, Gisèle, la physionomie hautaine, ne répondait que par monosyllabes.

— Ça, mes enfants, je vous quitte, dit le vieillard, devant la grille de la maison Vallier ; je vais chez le gros Dubourg qui veut vendre deux génisses. Rémy, souhaite le bonjour de ma part à ta mère.

Précédées du jeune homme, les deux cousines pénétrèrent dans la pièce où se tenait M^{me} Vallier.

Visite insipide, se dit Gisèle, en dépit de l'accueil cordial qui lui était fait. Et elle se prit à étudier la mère et le fils. De taille élevée, Rémy Vallier avait un physique agréable, une distinction toute

personnelle et sans apprêt; elle décida qu'il lui manquait ce que, dans le langage du jour, on nomme « le chic », ce chic possédé au suprême degré par Edgar Orlandi. Elle accorda au jeune ingénieur qu'il devait avoir un esprit très vif et assoupli par la culture; mais il n'avait pas la grâce du joli « causeur pour dames », un des charmes de l'avocat. Vint le jugement à porter sur M^{me} Vallier. Cette grande femme, mince comme un roseau et d'une extrême simplicité, semblait la bonté incarnée; malheureusement, il y avait maint trait de ressemblance entre son fils et elle : le regard doux et ferme des yeux bleu foncé, le sourire un peu grave, trop grave, décida Gisèle, les gestes d'une sobre élégance. Cette ressemblance la mit en garde contre la sympathie que M^{me} Vallier lui eût inspirée... si elle n'avait pas eu de fils!

Le père Châtel avait-il vraiment formé certain projet? Les Vallier l'avaient-ils compris? Dans le doute, il fallait les décourager au plus vite, faire comprendre à ces gens sérieux qu'entre leurs idées et celles de la petite-fille de M^{me} de Salbert il y avait une barrière infranchissable. Jamais Gisèle ne s'était donné autant de peine pour accentuer le côté brillant et frivole de son éducation toute mondaine, pour mettre en évidence ce qui, au fond, n'était pas elle. Marie-Louise, étonnée, écoutait son joli caquet; Rémy, lui, n'éprouvait aucune surprise, trouvait le mot juste et spirituel pour répondre à ses saillies. Elle railla les charmes de la campagne; il désigna la gerbe fleurie déposée près d'elle :

— Ceci, Mademoiselle, vient peut-être de la ville?

— Des exilées, Monsieur, des incomprises : fleurettes délicieuses à la ville, mauvaise herbe ici; vous avez entendu grand-père?

.

— A quoi penses-tu? demanda M^{me} Vallier à son fils qui remontait près d'elle l'allée des tilleuls, après avoir pris congé des jeunes filles.

— A aller à l'usine : les affaires attendent.

— Il ne s'agit pas des affaires. Cette petite Châtel, comment la trouves-tu?

— Jolie, gracieuse; dans la prairie, on eût dit la fée des fleurs. Je n'ai pu me défendre de l'admirer; la coquette s'en est aperçue.

— Alors, elle te plaît?

— Pas le moins du monde. N'as-tu pas compris que cette élégante poupée parisienne veut nous éblouir?

— Tant pis! Les bons Châtel seront bien déçus.

— Hein? Se seraient-ils mis en tête de me faire épouser ce joli bibelot?... J'espère que tu ne les as pas encouragés?

— Ils ne m'ont fait aucune ouverture.

— Mais, sans parler, il y a mille façons de se faire comprendre, et je vois que tu as deviné leurs intentions.

M^{me} Vallier ne répondit pas; elle avait repris sa place et sa broderie abandonnée. Assis près de la fenêtre, le regard absent, son fils demeura un instant silencieux, avant de laisser tomber une phrase, écho de sa pensée :

— Il paraît qu'Olive Melpo va venir passer quelque temps au château neuf des Morin.

— Qui te l'a dit?

— M^{me} Morin elle-même, qui était dans le même compartiment que moi, de Paris à Rouen,... et aussi une phrase de Melpo dans sa dernière lettre, arrivée hier.

— Ah! vraiment?

M^{me} Vallier devint soucieuse : Olive Melpo, ce nom évoquait l'image d'une enfant à la chevelure sombre et brillante, aux yeux ardents, volontaires, à la voix claironnante, qui savait faire plier à ses caprices Rémy adolescent. Pourquoi avait-il avancé le nom d'Olive juste au moment où le mot mariage venait d'être prononcé?

Le jeune homme se leva et sortit en lançant un tranquille « au revoir ». Elle le suivit des yeux, l'air inquiet.

— Ce séjour au château neuf cache un projet, murmura-t-elle. Melpo a jeté son dévolu sur mon fils.

VII

— Vois-tu, ma petite, dit un jour M^{me} Châtel à Marie-Louise, je commence à croire que nous ne serons jamais rien pour notre Gisèle; elle est le fidèle reflet de sa grand'mère de Salbert.

— Mais, tante, il faut lutter pour la conquérir!

— Tu en parles à ton aise! On ne peut pas forcer une fille aussi déterminée que Gisèle à aimer ce qui lui déplaît.

— Quand on est bons comme vous et mon oncle, on peut toujours gagner un cœur, et Gisèle en a un excellent.

— Sans doute! Elle est avec nous tout à fait convenable; si je la caresse, elle me répond affectueusement, comme une bonne enfant; mais elle ne rêve qu'au jour où elle pourra nous quitter. C'est notre vie, nos habitudes qui lui déplaisent.

— Elle n'a pas encore sondé les idées de M^{me} de Salbert : cela viendra, et elle n'y trouvera rien de solide. Croyez-moi, votre petite-fille est intelligente et profonde... Voulez-vous de moi pour alliée?

— Tu l'es, ma petite, car je sais que tu veux notre bien; avec toi, rien à craindre : on connaît ta prudence.

— Et ma discrétion,... si j'ai deviné certain projet? dit Marie-Louise, insinuante.

M^{me} Châtel tressaillit :

— Comment as-tu trouvé cela, jeune sorcière? Oui, nous avions rêvé de fixer Gisèle près de nous, tout en assurant son bonheur. C'est impossible; elle trouverait Rémy trop sérieux. De jour en jour, je

comprends mieux aussi qu'elle n'est pas la compagne qu'il lui faut, avec ses idées et ses goûts de Parisienne !

— Dites idées et goûts frivoles, tante. Soyons justes : il n'y a pas dans Paris que des femmes du genre de M^{me} de Salbert. Voyez Suzanne d'Hubaire qui se donne si gaiement à ses humbles devoirs ; elle aussi sort de la grande ville.

— Tu as raison ; mais, hélas ! Gisèle est l'élève de M^{me} de Salbert, dit la bonne dame en soupirant. Rémy doit le voir comme nous. Et puis, qui sait si, à Paris, elle n'a pas laissé un peu de son cœur ? Dans le monde de sa grand'mère, il ne manque pas de jeunes gens brillants que sa fortune peut tenter.

— Je tâcherai de savoir, murmura Marie-Louise.

M^{me} Châtel ne se trompait pas : Gisèle s'ennuyait mortellement. Elle soupirait en comparant les heures de ses interminables journées à celles qui, un mois auparavant, étaient si pleines de plaisirs variés, et trop courtes, à son gré. Un tour dans le jardin pour cueillir des fleurs et orner sa chambre, un ouvrage d'agrément qui n'avancait guère, l'esquisse de jolies aquarelles abandonnées, reprises, et jamais terminées, ne pouvaient combler le vide de son existence sans intérêt. Les romans que M^{me} de Salbert lui envoyait la faisaient bâiller, s'ils appartenaient au genre sentimental, ou, plus modernes, lui donnaient la nostalgie du monde brillant et jouisseur qui servait de cadre à l'action. Suzanne lui plaisait, elle la jugeait mieux avertie de ce qu'elle regrettait ; mais l'habitation des d'Hubaire était près de Tous-Vents, et elle s'était promis de ne faire aucune avance de ce côté.

Elle trouva un jour la jeune mère de famille dans la grande salle fraîche ; la petite Edith jouait à ses pieds ; devant elle, l'aîné des enfants épelait les phrases d'un alphabet illustré. L'ouvrage de lingerie posé sur la travailleuse toute proche disait que la leçon de lecture n'était qu'un intermède.

M^{lle} Châtel, avant de trahir sa présence, contempla le groupe charmant dont la grâce lui échappait,

tant elle trouvait écrasante et austère la tâche de la jeune femme. Celle-ci se retourna et l'aperçut :

— C'est vous, Gisèle? Que faites-vous là, changée en statue?

— Statue de la Pitié! Oui, je vous plains de tout mon cœur! Quel courage il faut avoir pour partager son temps entre les stupides soins du ménage et les exigences de ces petits êtres!

Les yeux de Suzanne, d'abord agrandis par l'étonnement, redevinrent doux, et son joli rire emplît la salle :

— Des tyrans, ces petits! Hein? vous n'osez pas le dire, mais vous le pensez. Pauvre Gisèle! Que vous êtes jeune!... Vous parlez de ce que vous ne connaissez pas encore. Quand vous aimerez d'amour *vrai*, je veux dire d'amour profond, qui sait s'oublier pour les êtres aimés, vous verrez combien il est facile et doux d'accomplir son devoir. Va jouer, mon mignon, dit la jeune femme en embrassant tendrement le petit garçon qui courut vers le jardin. A présent, ma gentille cousine, que faites-vous pour vous habituer à notre pays si calme, trop calme, quand on quitte le tourbillon parisien?

— Rien, déclara franchement Gisèle; on ne s'habitue pas à l'ennui.

— Avec un peu d'énergie, on le combat, on fait diversion, et il disparaît, comme tout ce qui dérive de la lâcheté.

— Je ne suis pas lâche! se rebiffa Gisèle.

— Vous seriez peut-être héroïque en face d'un grand danger; mais l'ennui est un poison qui distille la lâcheté à petite dose. Vous le voyez bien, puisqu'une fille jeune et vivante comme vous refuse la lutte. Voyons, vous avez bien quelque talent à cultiver?

— Je réussis assez bien l'aquarelle, mais je n'ai à reproduire que ce qui nous entoure à Saint-Christophe; c'est assez de le voir.

— Décidément, vous êtes brouillée avec les beautés de notre région. La musique, alors?

— Il n'y a pas de piano à la Châtellenie.

— Si vous en exprimez le désir, votre grand-père s'empressera de vous en offrir un; en attendant, il y a celui de Marie-Louise, un bel instrument que son jeu fait encore valoir.

— Marie-Louise musicienne! Est-ce une plaisanterie?

En posant cette question, Gisèle avait élevé la voix.

La porte s'ouvrait; ce fut un frais éclat de rire qui lui répondit.

— Oui, oui, comparez, cachottière! reprit-elle, gagnée par la gaieté de la nouvelle venue. Il eût donc fallu que je fasse une enquête sur vos talents pour les découvrir! Ainsi, malgré vos travaux de matrone romaine, vous trouvez le temps de cultiver les arts d'agrément! J'avoue qu'en voyant un piano chez vous, je l'avais pris pour un meuble d'apparat qui s'ennuyait là, sans que personne songe à l'ouvrir.

— Vous vous êtes trompée, probablement parce que les fermiers modernes sont différents de ceux qu'on représente encore au théâtre. Pour la plupart, ils sont instruits, ma chère cousine, tout autant que les bourgeois des villes. Nos parents savent ce que vaut l'instruction. Ses études terminées, mon frère est entré à Grignon. Moi, on m'a placée dans un bon pensionnat de Rouen, qui possède d'excellents professeurs; voilà comment mes travaux de *matrone romaine* n'excluent pas les passe-temps agréables et intelligents.

— Et cela ne vous dégoûte pas de la campagne?

— Malheur à ceux qui s'en éloignent, quand ils ont acquis les moyens d'augmenter son charme!...

— Oh! son charme!... Enfin, passons... Mais je me demande pourquoi vous ne m'avez pas tenu plus tôt ces beaux discours? Qu'attendiez-vous?

— D'être plus à mon aise avec vous. Je me voyais vous parlant musique, et vous, prenant un de vos jolis airs de supériorité dédaigneuse qui eût glacé mes bonnes intentions. Cependant, voyez comme tout vient à point: ce matin, j'avais décidé de

mettre mon petit talent à votre disposition, s'il peut servir à vous distraire. On me fait l'honneur de me trouver assez forte.

— Qui ça, *on*? Vos parents, sans doute?

— Eux trouvent bien tout ce que je fais, répondit Marie-Louise, éludant la question. Si cela vous plaît, nous pourrons faire un peu de musique d'ensemble : je ferai la partie la moins difficile et j'accepterai volontiers vos conseils. Vous avez entendu de grands artistes, cela forme le goût...

Gisèle rougit violemment; elle comprenait l'impression désagréable que sa hautaine condescendance avait faite sur son nouvel entourage. Ceux qu'elle jugeait simples jusqu'à la naïveté avaient donc deviné ses pensées intimes! Cependant, gagnée par l'offre si tentante de M^{lle} Ferrey, elle accepta; rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Une surprise un peu mortifiante l'attendait : Marie-Louise avait un joli talent d'amateur! Ce furent dès lors des allées et venues entre la Châtellenie et la Grande Ferme. Deux fois par semaine, Marie-Louise voyait sa cousine arriver, souriante, presque gaie, parfois accompagnée du père Châtel qui s'installait dans un fauteuil et écoutait, fixant un regard admiratif sur son enfant. Un jour, il insista pour que Marie-Louise les reconduisît jusque la Châtellenie. Dans la grande salle, on avait changé un dressoir de place pour y mettre un superbe piano.

— Ma Gisèle, voilà un instrument qui manque ici, depuis ta venue, dit l'excellent homme, en se frottant les mains. Essaie, pour voir s'il est à ton goût.

Lentement, sans un mot, Gisèle fit courir ses doigts sur les touches; puis, d'une voix tremblante :

— Merci, grand-père; vous pensez à tout, quand il s'agit de me faire plaisir; on dirait que vous devinez mes désirs!

Elle mit deux baisers sur les joues de l'heureux aïeul qui s'écria :

— Me voilà payé largement! Maintenant, mon enfant chérie, promets à ton vieux père de lui

demander tout ce qui te fera plaisir. Demande, demande : je n'ai rien à te refuser...

L'excellent homme sortit en sifflant, pour cacher son émotion. Demeurées seules, les deux cousines se regardèrent; Marie-Louise vit les traits bouleversés de Gisèle et s'écria :

— Qu'y a-t-il? Allez-vous donc pleurer, ma chérie?

— Il y a que je suis horriblement malheureuse. Mes grands-parents m'aiment, ne cessent de me le prouver; ils sont bons, généreux, nobles, tout le contraire de ce que je m'étais figuré; et, moi, je ne puis être qu'une ingrate envers eux! Avant-hier, grand'mère a déposé sur ma table un joli portefeuille rempli de billets, parce qu'elle devinait qu'il me restait peu d'argent de poche; aujourd'hui, on me donne un piano en me priant d'exprimer d'autres désirs. Ils agissent comme si je devais demeurer toujours ici. Eh bien! je n'ose pas leur dire que, malgré leur bonté, c'est une prétention insensée. Pour cela, il eût fallu m'élever autrement, borner mes idées à leur horizon, me séparer de ma chère grand'mère;... mais elle ne l'eût pas permis!

— Mon oncle et ma tante ont les mêmes droits qu'elle, répliqua vivement Marie-Louise; mais je suis persuadée qu'ils ne songent pas à vous accaparer. Voyons, ne pourrait-on tout concilier?... Si M^{me} de Salbert louait aux environs une maison de campagne — il y en a de très jolies, — elle passerait ici la belle saison, et, l'hiver, vous feriez toutes deux un séjour à Paris.

Gisèle se mit à rire :

— Grand'mère à la campagne! Ah! ma chère amie, vous ne la connaissez pas!... Elle périrait d'ennui.

— Même avec vous?

— Même avec moi, avoua la petite-fille de M^{me} de Salbert, subitement gênée; elle savait ce qu'allait penser sa cousine qui ne se tint pas de l'exprimer...

— Je croyais qu'elle vous aimait par-dessus tout! Pardon, je ne me permets pas de la juger. Parlons

plutôt de vous, puisque personne ne vient nous déranger... Vous regrettez les plaisirs que vous m'avez décriés; mais..., comment dirai-je? à notre âge,... on fait des rêves,... parfois même un attachement sérieux...

Le visage de Gisèle passa du rose au pourpre, ses yeux étincelèrent; irritée, elle s'écria :

— Marie-Louise, qui vous donne le droit de me poser de pareilles questions?

— Seulement mon affection et le désir de vous voir heureuse. Je ne croyais pas vous offenser; je me disais que peut-être on avait fait là-bas, pour vous, quelque projet de mariage, et, si vous êtes fiancée, je vous conseillerais de le dire franchement à vos bons parents Châtel.

— Pour qu'ils jettent les hauts cris, n'est-ce pas, et me proposent un parti de leur choix? D'ailleurs, je ne suis pas fiancée; tant que mon exil à Saint-Christophe durera, je ne le serai pas.

Marie-Louise passa un bras autour du cou de la jolie révoltée et mit un baiser sur sa joue en feu.

— Comme vous voilà en colère! dit-elle sur le ton qu'on prend pour calmer un enfant. Vous en oubliez l'attendrissement causé par mon pauvre oncle et son piano... Tout cela pour deux maladresses que j'ai commises. La question que je vous ai posée me semblait toute naturelle et pas indiscrete, parce que je vous aime assez pour vous confier mes petits secrets. Voyez-vous, l'amitié sans la confiance est une pauvre chose sans valeur... Et puis, le jour de notre première visite à Tous-Vents, j'avais sottement plaisanté à propos de Rémy Vallier... Oh! ne le niez pas : ces paroles en l'air ont fait germer dans votre tête un tas de chimères. Vous avez craint qu'avec l'agrément de mon oncle, Rémy ne devint, malgré vous, un prétendant, et il le paye de votre inimitié, le pauvre garçon! Vous devez commencer à vous rassurer : avouez que son attitude ne prête guère à de pareilles suppositions.

— Pardon, Marie-Louise; je reconnais bien mal

vos marques d'affection, dit Gisèle, subitement calmée.

— Et nous nous agitons toutes deux pour rien. Vos soucis s'évanouiront; le chemin s'éclaire toujours devant ceux qui désirent faire leur devoir. Quant à Rémy, il n'a pas besoin qu'on arrange son avenir.

— Ah! le devoir, dit Gisèle, attrapant le mot au vol, cette chose austère qui semble tenir une place d'honneur chez vous tous! Suzanne d'Hubaire en parle avec attendrissement. J'avoue que, pour ma part, il ne joue aucun rôle dans ma vie.

L'élève de M^{me} de Salbert avait retrouvé son ton léger; elle rit franchement de l'étonnement que sa cousine ne pouvait dissimuler. Elle tenta de s'expliquer :

— Raisonnons un peu : où voulez-vous placer le devoir dans l'existence d'une enfant gâtée comme moi? Grand'mère n'a qu'un but : me rendre heureuse, satisfaire mes moindres caprices, et sa fortune le lui permet! Je crois même que, si j'avais été paresseuse, elle n'aurait pas eu le courage de me contraindre à l'étude; j'ai travaillé parce que cela me plaisait... Aussi n'ai-je rien compris à sa fermeté pour exiger que je vinsse ici, quand la malencontreuse lettre de grand-père Châtel est venue tout gâter. Je me demande pourquoi j'ai cédé? Ce n'est certes pas pour remplir un devoir.

— Tant pis, car, lorsque vous entrerez dans la vie sérieuse, cette chose austère — comme vous dites — se trouvera sur votre chemin, presque à chaque pas.

— Jamais, alors.

— Vous ne comptez donc pas vous marier?

— Oui; me marier pour être heureuse, pas pour mener la vie de Suzanne d'Hubaire. Où voudriez-vous que j'en trouve le courage?

L'entretien fut interrompu brusquement par l'arrivée de M^{me} Châtel; le beau piano était un sujet de conversation tout trouvé. L'air ravi, la bonne dame écouta l'instrument chanter sous les doigts de son enfant chérie. Celle-ci, toute la soirée, fut plongée

dans des réflexions profondes. De vagues qu'ils étaient jusqu'alors, ses sentiments s'affirmaient. Marie-Louise voyait clair : elle avait emporté du bal des Vieuville un regret très vif et ne l'avait pas analysé... Maintenant!!! Il lui fallait convenir avec elle-même que, dans les lettres de M^{me} de Salbert, elle cherchait d'abord les phrases où il était question des Orlandi;... qu'en y répondant, elle s'arrangeait pour placer adroitement leur nom et demander des nouvelles de ses chères amies Lola et Albine.

Cela n'avait été qu'impulsif, jusqu'alors; mais ses yeux s'ouvraient, éblouis, sur le rêve qu'elle caressait. En jeune fille très moderne, délibérément, sans la moindre confusion, Gisèle reconnut que le désir de revoir Edgar Orlandi tenait pour une bonne part dans son incurable ennui, que le brillant avocat était pour elle le fiancé désiré, le mari idéal. Il l'aimait; le doute était impossible après les dernières paroles qu'il lui avait adressées, chacune ponctuée par un regard si éloquent!

A un mari jeune, beau, en passe de devenir célèbre et certainement très épris, l'enfant chérie de M^{me} de Salbert pouvait faire don de sa beauté et de son amour. Elle serait la femme adorée dont le moindre caprice est un ordre. Que viendrait faire dans un tel avenir le dur apprentissage du devoir? Une conception surannée de la bonne Marie-Louise. Par exemple, elle avait raison en affirmant que l'hostilité de Gisèle envers Rémy était superflue! Jamais jeune homme ne s'était montré moins empressé auprès d'elle!... Allons, tout irait bien, quand les bons Châtel comprendraient où était le bonheur de leur petite-fille, et cela ne pouvait tarder; il n'y avait qu'à patienter.

Gisèle s'endormit sur cette pensée rassurante...

Le lendemain, en s'éveillant, elle sentit qu'une détente s'était faite dans tout son être. Sa chambre sans élégance lui parut plus jolie, le piano trônant dans la grande salle la rendit plus attrayante. Chaque matin, elle s'emplissait d'harmonie, pendant que les doigts de la jeune fille couraient sur les

touches d'ivoire, et la maman Châtel exultait. Mais le bon grand-père n'avait pas songé à compléter son cadeau par une petite bibliothèque musicale : quelques œuvres modernes et des classiques aussi, que Gisèle adorait. Heureusement, Marie-Louise était là ; en attendant mieux, on pourrait lui faire des emprunts. A la fin de l'après-midi, Gisèle se dirigea vers la Grande Ferme. La maison des Ferrey dressait ses murs en briques rouges au milieu d'une belle cour herbeuse, plantée de pommiers ; les bâtiments de l'exploitation étaient relégués dans une seconde cour, plus vaste encore.

Gisèle ouvrit la barrière blanche ; un jeune veau accourut au-devant d'elle en gambadant ; sans un cri d'effroi, elle l'écarta et, très fière de son exploit, elle se dirigea vers la maison ; mais la surprise l'arrêta net, à quelques pas d'une fenêtre ouverte. Elle voyait sa cousine au piano (d'ailleurs elle eût reconnu entre mille son jeu ferme et nerveux, auquel, en ce moment, l'âme d'un violon répondait). Oui, c'était bien une âme qui gémissait, chantait, sanglotait tour à tour. Seul, un virtuose pouvait sans défaillance interpréter le thème original, en détailler les moindres modulations ! Il tournait le dos ; Gisèle reconnut sa haute silhouette et ses mouvements précis qui lui déplaisaient. Allait-elle se retirer avant d'être aperçue?... Trop tard. Touché peut-être par l'impression magnétique du regard attaché sur lui, Vallier se retourna. Il ne manifesta aucune surprise, salua et dit simplement :

— La séance est terminée, Marie-Louise : voici votre cousine...

M^{lle} Ferrey bondit jusqu'à la porte du salon ; toute joyeuse, elle tendit la main à Gisèle :

— Que vous êtes gentille de venir nous surprendre !...

— Visite intéressée ! coupa Gisèle en riant. Votre bibliothèque musicale est riche ; la mienne, pour le moment, se résume à zéro ; j'ai pensé à vous faire quelques emprunts, en attendant que je sois mieux montée.

— Vous allez choisir ce qui vous plaira; justement, Rémy, mon grand pourvoyeur, vient de m'apporter des nouveautés... Quoi, vous partez? dit Marie-Louise au jeune homme, qui plaçait méthodiquement violon et archet dans leur étui.

— La récréation finie, je rentre, comme un bon écolier, à Tous-Vents; une formidable correspondance m'y attend. Au revoir, Marie-Louise. Mademoiselle, je vous offre mes hommages.

M^{lle} Châtel le suivit des yeux.

— Il ne se presse guère, pour un homme *si occupé*; heureusement, les métiers marchent sans lui.

— C'est de lui, cependant, que les ouvriers, sinon les métiers, reçoivent leur impulsion; son activité les entraîne au travail, et des primes, justement distribuées, les intéressent aux succès du patron. Mais, dans la vie privée, Rémy cache sa nature ardente; il a une grande maîtrise sur lui-même; on le sent jusque dans son jeu, et tout à l'heure je pensais que les phrases musicales les plus tendres coulent sous son archet avec une sorte de retenue qui vous donne le frisson.

— Oui, oui, on le voit : c'est un homme pondéré en toutes choses.

Mi-railleuse, Gisèle se mit à feuilleter les cahiers de musique, fit son choix et s'en fut, promettant de revenir bientôt.

Par une étrange contradiction, l'attitude réservée de Vallier lui causait une sourde irritation. Imbue des idées de M^{me} de Salbert, elle ne pouvait admettre que sa beauté le laissât si parfaitement indifférent. Comment s'expliquer, en effet, que la jolie Gisèle ne pût retenir un instant l'attention de ce beau garçon bizarre qui avait nom Rémy Vallier? Et, pour augmenter son dépit, les relations des deux familles avaient un caractère d'intimité tel que le jeune homme se trouvait journellement mêlé à sa vie. Soit qu'il entrât en passant faire une courte visite à ses vieux amis, ou qu'il accompagnât sa mère à la Châtellenie, il opposait aux grâces

coquettes de la jeune mondaine l'infranchissable barrière de sa parfaite courtoisie.

— Voici vraiment le printemps, dit un jour Marie-Louise à sa cousine; avez-vous remarqué les jolies fleurettes qui éclosent partout? Sous bois, l'air plus chaud fait sortir un tas de petites plantes, des mousses variées. On pourrait composer un délicieux herbier, peindre même les fleurs en haut de chaque feuillet, avant de les sécher.

L'idée plut à Gisèle, avide de distractions; elle prépara ses couleurs et se fit envoyer un beau portefeuille avec papier spécial. Mais, quand le père Châtel fut au courant de ces projets, il y opposa son veto :

— Près des fermes, pas de danger; sous bois, c'est différent : les gendarmes arrêtent tous les jours des rôdeurs. Il faut vous faire accompagner.

— Par qui? demanda Marie-Louise. Charles a une trop grosse besogne sur les bras.

— Par qui?... Tiens, voilà justement ma réponse. Vallier entrait; son vieil ami l'interpella :

— Mon garçon, tu vois devant toi deux jeunes linottes qui prétendent aller seules, par monts et par vaux, cueillir des plantes pour leur herbier; vu la razzia de coquins faite aux environs, il y a quelques jours, je m'oppose à cette imprudence. Aurais-tu la charité de les accompagner?

— Je suis à vos ordres, Monsieur; le travail presse moins à l'usine en ce moment, et d'Hubaire est un excellent surveillant.

Décontenancée, mécontente, Gisèle murmura :

— C'est vous imposer un ennui; il vaut mieux renoncer.

— Accepte, dit brusquement le grand-père; ce brave Rémy est de la famille; si cela le gênait, il le dirait.

— Une villageoise comme moi n'a pas peur en pleine campagne, ajouta Marie-Louise; mais ce sera parfait, Rémy est un vrai botaniste : lui le professeur, nous les élèves attentives! A quand nos débuts?...

Irritée qu'on ne tint aucun compte de son demi-refus, Gisèle n'osa cependant pas résister. Le lendemain fut choisi pour la première excursion.

Quand il fut rentré à Tous-Vents, Rémy s'enferma dans son cabinet de travail, jeta un regard distrait sur les lettres attendant là qu'il les ouvrît, et, les bras croisés, se mit à faire les cent pas dans la vaste pièce. La proposition de son vieil ami l'avait fait vibrer d'une joie étrange; il se livrait à un examen de conscience, avec la rigueur qu'il apportait toujours à juger ses actions.

« Tu t'es conduit comme un sot en acceptant de passer des heures entières près de cette jeune fille, pensait-il. Qu'attends-tu d'une pareille corvée (car ce sera une corvée)? L'occasion de reconnaître une fois de plus que M^{lle} Gisèle cache sous sa délicieuse enveloppe une petite âme sans profondeur, juste à la mesure de la vie factice qu'elle adore et aspire à retrouver le plus tôt possible. Te vois-tu bêtement épris, et le père Châtel devinant ta folie!... Et elle, par un caprice de jeune coquette, consentant à t'épouser!!! Ce bibelot de luxe devenu la femme d'un industriel,... au milieu d'une cité ouvrière!!! Te voici averti, mon ami; escorte M^{lle} Châtel, Dieu merci accompagnée de Marie-Louise, sois professeur de botanique : rien d'autre. D'ailleurs, entre elle et toi, il y a Olive. »

Olive! Les pensées du jeune homme se tournèrent subitement vers la fille d'Ulysse Melpo, la fillette joyeuse, turbulente et volontaire de jadis, qui portait ce nom étrange. Comme elle l'avait tourmenté, ennuyé avec ses caprices extravagants lorsque, enfant sans mère, elle venait passer quelques semaines chez les Morin. L'éducation avait, sans doute, modifié ces défauts enfantins... Pas fière, elle eût joué avec des enfants de paysans, tandis que *l'autre*...!!!

Vallier se mit à dépouiller sa correspondance; il y trouva une lettre d'Ulysse Melpo, lettre d'affaires; mais, comme dans les précédentes, la dernière phrase répétait le refrain favori du banquier : le souci du père désireux d'assurer le sort de son enfant.

— Pourquoi me déplairait-elle? murmura Rémy. Melpo m'a rendu service; je lui dois au moins de tenter l'épreuve.

VIII

Dès la première excursion des trois botanistes, Gisèle montra une réserve glaciale, et, comme Vallier était résolu à garder la même attitude, la pauvre Marie-Louise risquait d'être congelée entre ses deux compagnons. Tant que durait la cueillette, on pouvait n'échanger que de brèves remarques; mais il fallait se reposer et procéder à un premier classement de la récolte embaumée. Le mutisme, alors, devenait impossible; la conversation s'animait, et Marie-Louise n'en faisait pas tous les frais. Il y eut bien quelques heurts pendant les premières causeries; par habitude, Gisèle revenait à ces jolies railleries dédaigneuses qui font florès dans certains milieux mondains; elles tombaient naturellement sur Saint-Christophe et ses habitants. Marie-Louise se taisait; Vallier, avec un sourire énigmatique, sans daigner répondre, changeait brusquement de sujet. Mortifiée d'abord, puis honteuse, Gisèle le suivait docilement sur ce nouveau terrain, elle redevenait l'enfant simple et bonne qu'elle était au fond, mettant en déroute les sévères jugements du jeune homme sur l'élève de M^{me} de Salbert. Un jour, entre autres, une jeune fille rougeaude, montée dans une charrette, arrêta son âne devant eux pour souhaiter le bonjour. Avec des gestes masculins et une voix de fausset, elle parla du prix des veaux, de l'élevage des dindons, et termina par un salut grotesque :

— Adieu, Monsieur et Mam'zelle; faut veni à quéque jour cheux nous; on est si heureux, à c't'heure!

Gisèle l'avait examinée avec une gravité de mauvais aloi; elle éclata de rire.

— Voilà une fille qui a certainement atteint son idéal! dit-elle. Je serais curieuse de le connaître.

— Rien de plus facile, Mademoiselle, car je poursuis le même.

Impossible de surprendre sur la physionomie de Vallier ni sur celle de Marie-Louise, qui écoutait, la moindre trace d'ironie.

— Vous comparer à cette rustaude! C'est une plaisanterie! commença Gisèle, hésitante.

— Mon Dieu! s'il s'agit de culture intellectuelle et de bonne éducation, je reconnais que j'ai eu beaucoup plus de chance que Rosalie Pernot; mais vous parlez de son idéal, et je répons qu'il tient en quatre mots : « Voir ses parents heureux. » Rosalie est une mutilée : quand elle avait seize ans, une machine à battre le blé lui broya une jambe. Ses parents étaient partis à un concours agricole; par bonheur, deux docteurs, revenant de faire une opération, consentirent à s'arrêter pour la secourir.

« Une chose horrible s'imposait : l'amputation. Mais, au lieu des cris d'agonie que les docteurs attendaient, la blessée demanda combien de temps il fallait pour que *tout* soit fini avant le retour de ses parents. On était au matin; ils ne pouvaient rentrer avant la nuit. Alors Rosalie supplia, puis exigea d'être amputée sur-le-champ, luttant contre leur refus avec une telle violence qu'ils craignirent un transport qui l'eût achevée. Intraitable, elle refusa d'être endormie : cela eût fait perdre du temps!... Alors, comme nos vieux guerriers sur le champ de bataille, elle subit ces atroces souffrances en pleine connaissance (1). »

Les lèvres serrées, les yeux fixés sur le narrateur, Gisèle écoutait; d'une voix mal assurée, elle murmura :

(1) L'histoire de Rosalie est vraie; le nom seul est changé.

— Cette Rosalie est une héroïne ; je regrette, oh ! je regrette !

Pour la première fois, leurs regards se confondirent dans un éclair de sympathie.

— Je vous concède, reprit Rémy avec douceur, que ni vous ni moi ne trouverions de charmes dans sa société ; mais, pour vivre au milieu de ces braves gens, il faut connaître leur valeur morale ; alors, presque toujours, on oublie leurs travers.

— Ceci n'est pas précisément une leçon de botanique.

— Ce n'est même pas une leçon ; j'ai voulu vous faire partager mon admiration pour cette humble fille.

— Merci !

Il ne fut plus question de Rosalie Pernot ; mais, à partir de ce jour, les dispositions de Gisèle à l'égard du jeune industriel perdirent de leur première rigueur. Vallier était un homme distingué qui ne lui faisait pas et ne lui ferait jamais la cour. Malgré la légère humiliation qu'elle en éprouvait, une tranquille amitié comme celle que vous inspirent de simples connaissances pouvait s'établir entre eux et rendre leurs rapports plus agréables.

Un jour, Rémy arriva à l'improviste à la Grande Ferme, portant son violon et une nouvelle partition.

— Je puis disposer d'une heure et demie ; j'espère que vous aussi êtes libre, dit-il à Marie-Louise.

— Oui, je pourrais m'offrir une bonne récréation si, ce matin, dans la laiterie, une abeille ne m'avait piquée.

— Ah ! mon Dieu ! Vous souffrez ?

— Plus maintenant : l'angoisse est passée ; mais, hélas ! pas de piano possible !

— Tant pis, ce sera pour une autre fois !

Assise devant une table, Gisèle s'occupait à classer des plantes ; elle vit la mine désappointée du jeune homme, elle se leva en riant :

— Allons, Monsieur, il ne sera pas dit que vous avez fait la route pour rien : donnez-moi ce cahier, et accordez votre violon.

Surpris de tant de condescendance, Rémy obéit sans un mot.

Il ne vit pas le sourire de Marie-Louise qui murmura :

— Sommes-nous donc sur la bonne voie?

Depuis un mois, les choses allaient ainsi : Gisèle subissait de meilleure grâce son exil. Elle allait et venait avec une légèreté d'oiseau dans la vaste demeure, sa maussaderie avait disparu ; les vieux murs renvoyaient les échos de sa jeune voix. Chaque fois que les rires ou les chants de sa petite-fille arrivaient jusqu'à elle, M^{me} Châtel suspendait son occupation du moment pour mieux en jouir !

Pourtant, il y avait des jours plus sombres : ceux qui apportaient une lettre de Paris. Alarmée de voir le deuxième mois s'écouler sans que l'exilée eût réclamé le droit de la rejoindre, M^{me} de Salbert gémissait sur son isolement, décrivait l'ennui incurable qui finirait par altérer sa santé. Venait ensuite l'énumération des petits cancans de leur cercle, des visites reçues et rendues, des réunions où l'on avait déploré l'absence de Gisèle. L'aimable aïeule parlait aussi de la station estivale vers laquelle sa petite-fille et elle s'envoleraient bientôt, *comme tous les gens de leur monde*. Le front soucieux, M^{me} Châtel soupirait, repliait la lettre,... mais ne cherchait nullement l'occasion de préparer son départ...

Prenez courage, chère grand'mère, écrivit-elle en réponse à une lettre plus pressante que les précédentes ; j'espère vous revoir bientôt, quoique je n'ose encore vous fixer la date de mon retour. Vous savez que je suis venue ici *malgré moi* ; vous l'aviez exigé. Eh bien ! il me semble maintenant que mon devoir est d'y demeurer encore quelque temps. *Mon devoir !* voilà un mot nouveau pour moi ! Jusqu'alors, je n'en avais pas compris le sens. Tâchez de le comprendre aussi quand je vous aurai dit que ma présence donne à mes grands-parents Châtel un bonheur qui tient de la félicité. J'ai pris vraiment dans leur cœur la place de mon père, et tout ce qu'ils me racontent de lui me montre qu'il fut un fils très

tendre ; puis-je me refuser à leur rendre un peu de cette joie qu'ils ont perdue avec lui ?

Ils me comblent d'attentions ; après le piano, c'est une jolie auto que j'ai vue arriver ; j'apprends à conduire. On a voulu aussi changer le mobilier de ma chambre pour un plus moderne ; je m'y suis opposée. Ces jolis meubles vieillots, qui redeviendront précieux quand la mode aura évolué, me parlent du passé de mes aïeux paysans, oui, *paysans*, le mot me plaît, nobles de cœur, je le vois par tout ce qu'on raconte ici de la lignée des Châtel. Grand-père va aussi agrandir l'étang, afin d'y placer une petite barque à mon usage. Je ne veux pas répondre à tous ces tendres témoignages en parlant si tôt de quitter Saint-Christophe, et il faudra aussi promettre d'y revenir souvent. Vous, si généreuse, m'approuvez, n'est-ce pas ? Il faut donc que nous supportions courageusement cette longue séparation. Je n'ai pas ici la jolie existence que je mène près de vous ; mais je ne suis pas privée de distractions intelligentes, ni entourée d'illettrés, comme vous le supposiez. Marie-Louise et son frère sont instruits et aimables. Une autre cousine, M^{me} d'Hubaire, dont le mari est ingénieur, est Parisienne. Une dame et son fils, industriel sorti de Centrale, sont presque nos voisins (le voisinage s'étend loin, à la campagne) ; avec Marie-Louise et ce jeune homme, nous faisons de la musique, *de la bonne*, je vous assure. Ma vie s'écoule donc sans autre ennui que d'être séparée de vous. Voilà, chère grand-mère, des détails qui vont vous rassurer sur le sort de votre enfant gâtée. Donnez-moi de vos chères nouvelles le plus souvent possible, et dites à Lola Orlandi qu'une lettre d'elle me ferait grand plaisir.

Recevez mes meilleurs baisers.

IX

Juin était à son déclin, juillet s'annonçait splendide et chaud. Gisèle et ses deux compagnons revenaient d'une excursion plus lointaine que les autres ;

ils avaient exploré un coin boisé d'un accès difficile; la boîte aux plantes, que Vallier portait en sautoir, contenait une ample collection d'intéressants spécimens. Dans un léger panier, confié à M^{lle} Ferrey, reposaient des fleurs plus délicates. Harassés, les trois jeunes gens s'étaient assis à l'ombre d'un arbre, au tournant de la route qui, comme un long ruban grisâtre, s'étendait ensuite à perte de vue.

— C'est étonnant, dit Gisèle : grand-père avait parlé de venir à notre rencontre avec la voiture; il devrait être là.

— S'il avait pris l'auto, il nous aurait même rencontrés à l'orée du bois...

— L'auto? A quoi pensez-vous, Marie-Louise? Vous savez bien qu'il a pris son brevet de chauffeur à contre-cœur; rien, pour lui, ne vaut le cheval, quand il s'agit de rouler.

— Et cela vous paraît ridicule, jeune fille moderne! dit gaiement Vallier.

— Plus maintenant; j'aime mon grand-père tel qu'il est, avec ses habitudes et ses idées d'autrefois, invariables lorsqu'il s'agit de lui, mais qu'il n'impose pas aux jeunes. Pour nous, il admet et aime ce progrès qui change la vie.

— Je crois que le voilà, dit Marie-Louise, désignant un nuage de poussière qui s'élevait au loin. Oh! mais... ce n'est pas le train ordinaire d'une voiture!... Que se passe-t-il?...

Haletants, ils virent se rapprocher le véhicule que son cheval emportait dans une course vertigineuse. Debout, gardant fièrement son équilibre, le père Châtel tenait les guides haut et ferme, pour maîtriser l'animal dont à chaque seconde l'allure s'accélérait... Comble d'épouvante pour les spectateurs de cette scène, la trompe d'une auto résonnait au détour du chemin!

Gisèle avait inconsciemment saisi le bras du jeune homme et le serrait de ses deux mains crispées. Il se dégagea violemment, la jeta presque dans les bras de Marie-Louise, avec un bref « reculez-vous », et, lançant à la volée sa boîte de botaniste, il courut en

avant. Le cheval, maté, battait l'air de ses pieds, puis retombait pour prendre un formidable élan. Les jeunes filles, au comble de l'effroi, ne comprirent plus que vaguement la scène qui suivit : le père Châtel chancelait ; Rémy, suspendu à la tête du cheval, était traîné un bout de chemin. Des cris partaient de l'auto qui venait de doubler le tournant ; elle s'arrêta à quatre mètres de la voiture effondrée dans un nuage de poussière.

Aussitôt, la voix ferme de Marie-Louise s'éleva :
— Courage, Gisèle ; tout n'est pas perdu !

Elle entraîna sa cousine vers l'endroit où, avec les occupants de l'auto — un fermier et son fils, — Rémy soulevait le corps endolori du vieillard. Une carriole chargée de paysans s'arrêta aussi.

— La voiture à *messieu* Châtel ! s'écrièrent-ils ; on s'occupe de *li*... Vite à su cheval de malheu qui se laisse mourir sous l'harnais !

Ils s'affairèrent autour de la bête suffocante, pendant qu'avec d'infinies précautions on installait le blessé dans l'auto.

— Faut-il que je monte près de lui pour le soutenir ? demanda le jeune fermier.

— Non, dit Gisèle d'un ton résolu ; c'est ma place, je ne veux pas le quitter !

Sans protester, Vallier la fit monter et lui indiqua la position qu'elle devait garder. Le grand-père s'inquiétait :

— C'est trop fatigant pour toi, petite.

— Oh ! grand-père, cher grand-père, laissez-moi faire ! supplia-t-elle. Je suis forte, et je me sens si heureuse de vous soulager un peu !

Un éclair de joie passa sur les pauvres traits tirés.

— Ma petite reine, dit-il très bas, je me serais fait blesser pour t'entendre parler ainsi !

Puis il ferma les yeux et s'appuya sans crainte.

Marie-Louise et Vallier avaient disparu : lui parti à la recherche d'un médecin, elle courant par les chemins de traverse pour prévenir à la Châtellenie avant l'arrivée de l'auto qui roulait lentement. Vail-

lante à son poste, Gisèle raidissait son corps trop frêle contre l'épuisement qu'elle sentait venir.

Les portes de la Châtellenie étaient grandes ouvertes; elle vit s'avancer sa grand'mère entre les femmes de service, elle fut frappée de son air courageux. Qui donc eût osé la trouver vulgaire en ce moment? Pas Gisèle, assurément. Malgré l'angoisse qui l'étreignait, M^{me} Châtel eut un sourire pour son enfant.

Quand le blessé fut sur son lit, craignant d'être gênante, celle-ci revint dans la salle. Combien de temps y demeura-t-elle immobile, comme écrasée, dans un fauteuil, le visage voilé par ses mains?...

Lointain lui arrivait le bruit des pas précipités, des voix masculines à l'étage supérieur, celle de Marie-Louise donnant des ordres dans la cuisine. Soit frayeur d'apprendre une terrible nouvelle, soit anéantissement causé par la grande secousse morale, elle paraissait insensible à tout ce qui se passait.

Quelqu'un entra dans la salle et s'arrêta devant elle. Gisèle leva la tête... Ce qu'elle lut dans le regard que Rémy attachait sur elle la remua jusqu'au fond de l'âme.

— Je viens vous rassurer, dit-il : le docteur n'a trouvé que des foulures et des contusions plus douloureuses que graves. M. Châtel n'est pas en danger.

Toute droite en face de lui, elle joignit les mains, des larmes inondaient son visage :

— Monsieur Vallier, pouvez-vous m'assurer que vous ne me cachez rien?

— Sur mon honneur; je suis moi-même plein d'espoir; notre blessé est si vigoureux! L'ébranlement nerveux serait seul à craindre; mais avec des précautions...

— Oh! nous le soignerons si bien!... C'est mal, ce que je vais vous dire; eh bien! j'envie votre belle action : j'aurais voulu le sauver toute seule!

Dans un élan, elle lui tendit la main, mais la retira aussitôt, en étouffant une exclamation : le poignet du jeune homme était bandé et suspendu à

son cou par une écharpe, son visage labouré d'égratignures.

— Blessé aussi ! Je n'avais pas vu ! Je suis donc aveugle ! Et je vous débite des sottises, au lieu de vous exprimer ma reconnaissance ! Pardonnez-moi.

Le *joli bibelot* vibrait d'une généreuse émotion ! Rémy tressaillit, plus touché qu'il ne voulait le paraître ; il dit en souriant :

— Le premier passant venu eût fait ce que j'ai fait, mais je suis heureux que cela me soit échu, car j'ai une très grande affection pour M. Châtel. Quant à mes blessures, elles ne méritent pas ce nom ; avant huit jours, il n'y paraîtra plus.

Qu'avait-elle donc cru lire dans ses yeux, lorsqu'il était entré ? Il revenait à sa tranquille et jolie courtoisie. Gisèle perdit contenance et, au lieu des paroles émues qui se pressaient sur ses lèvres, elle murmura un : « Merci encore » que Vallier accueillit avec le même sourire. Seule de nouveau, elle se mit à pleurer ; ses larmes qui coulaient lentement lui rendirent un peu de calme... Un à un, elle revoyait les détails de la scène terrible : le sourire du bon vieillard qui, brisé par sa chute, étouffait courageusement ses gémissements et craignait, en s'appuyant sur son enfant, de la fatiguer ; la grand-mère Châtel opposant tant de calme résignation au premier choc de la douleur... Rémy lui-même, qui comptait pour rien d'avoir exposé sa vie ! Ah ! comme ils lui étaient supérieurs, ces simples qui ignoraient la beauté de leurs gestes ! Comment M^{me} de Salbert pouvait-elle parler d'eux avec tant de dédain?... Et elle-même, l'enfant imbue des préjugés de sa grand-mère, il avait fallu un événement extraordinaire pour lui ouvrir les yeux !

La part d'affection qu'elle donnait aux bons Châtel prenait surtout sa source dans la droiture de son cœur ; elle répondait à leur tendresse comme on accomplit un devoir sacré.

— Ce n'est pas assez... Ce n'est pas ainsi que mon père les aimait, murmura-t-elle.

Une évolution se faisait en elle ; son âme s'ou-

vrait à un sentiment plus fort et plus doux. Marie-Louise entra.

— Maman va venir passer la nuit, pour que ma tante se repose, dit-elle; moi, j'ai promis de veiller sur vous. Nous allons prendre un léger souper. Ensuite, je crois que votre lit sera le meilleur remède aux émotions de la journée.

Gisèle parla peu pendant le repas; mais, quand M^{me} Ferrey arriva, au lieu de l'accueil aimable et distant qu'elle recevait habituellement de sa nièce, elle la vit serrer à les briser ses mains un peu fortes dans les siennes, et sentit sur sa joue des lèvres qui s'y posaient avec une sorte de ferveur.

— Pauvre petite, dit-elle, vous êtes encore sous le coup de l'émotion, vous ne savez plus ce que vous faites!

— Ah! tante Annette, que deviendraient mes chers grands-parents sans votre dévouement à tous? Vous voyez bien que je sais ce que je fais!

X

Les jours qui suivirent l'accident furent angoissants; le blessé avait une fièvre ardente et de courts accès de délire. M^{me} Vallier était venue se joindre à tante Annette, pour veiller tour à tour et empêcher M^{me} Châtel d'affronter cette fatigue. Gisèle ne quittait pas la maison, se faisait l'aide de camp des deux gardes-malades, leur apportant ce qu'elles réclamaient, afin d'approcher le plus souvent possible de son aïeul. Longuement, elle contemplait son visage enfiévré, puis quêtait, d'un regard adressé à M^{me} Vallier, une parole rassurante.

— Comme il est faible! soupirait-elle.

— Parce que la fièvre qui le soutenait l'a quitté;

courage : le docteur dit que c'est une phase prévue.

— Jamais ma chérie n'a été aussi prévenante pour moi, disait M^{me} Châtel; faut-il que son grand-père soit trop malade pour le voir !

Un autre que l'aïeule s'apercevait de ce changement.

Chaque soir, Rémy quittait Tous-Vents et venait en auto prendre part au repas de famille. M^{me} Châtel l'avait exigé, sous menace de refuser l'aide de son amie. Quand on quittait la table, M^{me} Vallier montait reprendre sa garde, pour rendre la liberté à la tante Annette.

— Les soirées sont douces, disait alors la grand-mère. Gisèle, je t'en prie, va prendre l'air au jardin; Rémy te tiendra un peu compagnie.

Ils faisaient ainsi quelques tours avant que le jeune homme prit congé; c'est pendant ces courts instants que Rémy trouvait près de lui une Gisèle inconnue. Peu soucieuse de briller, oubliant de railer les bons villageois, elle lui abandonnait la direction de leurs tranquilles causeries qui ne ressemblaient plus à celles de leurs excursions champêtres; il s'y mêlait une nuance plus grave. Volontiers elle parlait de son heureux passé d'enfant gâtée, et Vallier comprenait comment l'idolâtrie de M^{me} de Salbert avait faussé dans l'âme de sa petite-fille la notion de la vie sérieuse. Il la faisait entrer dans mille détails qui avaient pour lui un intérêt croissant.

Vint une heure où il s'en aperçut et se tança sévèrement :

« Mon ami, tu perds chaque jour du terrain dans ton propre cœur; maintenant que tu vois ta faiblesse, il est temps de *freiner*. »

Le lendemain, sous un prétexte plausible, il ne parut pas à la Châtellenie; le surlendemain, il fut contraint d'y revenir, et Gisèle demanda :

— Allons-nous faire un tour au jardin?

Pendant cette demi-heure, le charme agit de nouveau; aussi, dans un ressaut d'énergie, le jeune homme s'efforça de raisonner froidement :

« L'accident qui l'a bouleversée la jette dans une

disposition bizarre et charmante. Combien de temps cela durera-t-il? Le grand-père guéri, adieu les pensées sérieuses! D'ailleurs, entre elle et moi, il y a Olive... Elle doit être à Paris maintenant; je veux la revoir avant son séjour chez les Morin, et je tâcherai qu'elle me plaise. Un voyage fera diversion à cette espèce de folie. »

.
Ce même jour, deux élégants cavaliers qui faisaient leur promenade matinale au Bois, avaient échangé les propos suivants :

— Elle monte bien; une écuyère tout à fait chic... Tu fais la moue?

— Oui; je déteste la femme qui joue à l'homme.

— Alors, tu n'admires pas cette jolie fille, parce qu'au lieu de s'empêtrer dans une jupe elle porte une culotte et enfourche bravement sa monture? Elle n'est pas la seule!

— Tant pis; dans notre costume, les femmes perdent leur charme. Elles ont beau faire, leurs gestes les plus gracieux paraissent étriqués; ou bien, si elles essayent de copier les nôtres, elles deviennent ridicules. Melpo, qui passe pour un homme de goût, devrait lui dire...

— Quoi! c'est Melpo, le banquier?

— Lui-même.

— Je ne le connaissais pas... Sa fille, alors?

— Je le suppose.

Les cavaliers s'éloignaient; les premières phrases du dialogue étaient seules parvenues aux oreilles d'Ulysse Melpo; il se tourna vers sa fille :

— As-tu entendu?

— Oui, mon petit papa : ce jeune homme trouve que je suis chic...

— Le premier; mais l'autre...!

— L'autre? N'y fais pas attention; c'est un type arriéré qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

— Moi, cela me regarde, et je t'avais priée de ne pas adopter ce costume.

— A Cannes, je l'ai porté tout l'hiver.

— Eh bien ! ici, tu l'abandonneras ; dès demain, tu iras commander une amazone courte.

— Je ne monterai plus, dit Olive d'un air tranquille, mais obstiné.

— Qui te parle de renoncer à l'équitation ? Tu vas d'un extrême à l'autre !

— Tu veux que je monte comme les antiques : cela me déplaît ; j'aime mieux rien. Je roulerai en bécane ou en auto ; c'est moderne, et on va plus vite.

M. Melpo haussa les épaules et, sans répliquer, mit son cheval au trot ; sa fille prit la même allure. Ils arrivèrent ainsi devant le luxueux hôtel du banquier.

Olive jeta les rênes au domestique qui attendait les chevaux et suivit son père dans son cabinet de travail.

— Je meurs de faim, dit-elle. On pourrait servir le déjeuner ici ; un plateau sur cette table ne dérangerait rien, et M^{me} Melpo ne me foudroiera pas pour mon idée, puisqu'elle paraît, pomponnée et fardée, seulement à midi...

— Ne peux-tu parler autrement de ta belle-mère, ma pauvre enfant ?

— Oui, quand elle parlera autrement de moi. Tu secoues la tête ; voyons, papa, cite-moi une occasion où elle fait de moi le quart d'un éloge.

Certaine de ne pas recevoir de réponse, Olive tourna les talons et appuya sur le timbre.

— Notre déjeuner tout de suite, ici, ordonna-t-elle.

Quand elle revint vers son père, il contemplait d'un air soucieux une photographie d'amateur posée sur son bureau, parmi les papiers d'affaires. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Tiens ! un jeune homme. Que t'a-t-il fait, pour que tu le regardes ainsi ?

— Rien ; c'est un ami. Vois donc si tu le reconnais.

— A Paris, je ne connais personne.

— Il habite la province ; voyons, cherche bien.

M^{lle} Melpo se pencha sur la petite image et l'examina attentivement.

— Flûte ! j'y renonce, et j'ai faim ! dit-elle en s'asseyant et se versant une tasse de café. Viens déjeuner, ce sera froid.

Son père obéit.

— Tu n'es pas curieuse.

— Oui, tout de même ; mais pas au point de me creuser la tête quand j'ai l'estomac vide... Es-tu certain que j'ai déjà vu ce type-là ?

— Parfaitement certain, quand tu étais petite et que tu as passé quelque temps chez les Morin...

— Alors, il ne devait pas être vieux non plus... Tiens ! une idée !... Est-ce que ce serait...

— Va donc : tu y es.

— Rémy Vallier ?

— Lui-même.

Olive alla chercher la photographie, la plaça près de son assiette et, après un nouvel examen, se mit à rire :

— Oui, oui ; maintenant, je reconnais ses yeux. Mon Dieu, ce que le temps fait de nous ! Rémy avec une petite moustache et une barbe en pointe ! Ce n'est pas du tout de mode, la barbe en pointe, mais cela lui va bien ; je le lui dirai.

— Olive ! je t'en prie, sois convenable !

— Eh bien ! quoi ?... C'est un compliment ; ça ne peut pas lui déplaire.

— Un compliment déplacé ; il te trouvera mal élevée.

— Parce que je dis ce que je pense ? Allons donc !... Qu'est-ce qu'il fait maintenant, Rémy ?

— Industriel ; il mène un beau tissage.

— Riche ?

— Sur la voie de la fortune.

— Est-il marié ?

— Pas encore ; mais je crois qu'il pense sérieusement au mariage, dit le banquier qui se levait pour répondre à un appel du téléphone.

Olive ne demanda plus rien ; son repas terminé.

elle alla jeter négligemment le portrait sur le bureau et s'enveloppa d'un grand manteau.

— Comme cela, si je rencontre des bonnes gens « tant pis », je ne les scandaliserai pas. A ce soir, petit papa, puisque la dame de céans daigne m'inviter à dîner. C'est pour toi que je viens, car les soirées ici m'assomment.

Elle fit un léger salut de la main et s'en fut d'un pas allègre.

Melpo regarda un instant la porte qui s'était refermée sur sa fille et soupira :

— Vallier va la trouver trop originale,... ultra-moderne !

De son côté, Olive, qui s'en allait rejoindre M^{me} Rondeau, son ex-institutrice, devenue son chaperon, dans le coquet appartement aménagé pour elles à cinq minutes de l'hôtel Melpo, pensait, le sourire aux lèvres :

« Mon pauvre papa,... il manque de finesse ! Voilà donc pourquoi il m'a fait inviter chez les Morin ! Rémy,... pas mal, vraiment ! S'il me plaît autant que sur ce portrait, j'accepterai... *quand j'aurai fait mes conditions.* »

XI

On pouvait enfin porter le père Châtel sur son fauteuil ; ses forces renaissaient, et le robuste vieillard souffrait de son inaction. Les journées lui eussent paru interminables sans Gisèle qui lui prodiguait de petites attentions et réussissait à l'égayer. M^{me} Vallier était retournée à Tous-Vents ; naturellement, les visites quotidiennes de Rémy cessèrent. Mais, au bout d'une semaine, il n'avait pas reparu, et Gisèle, qui s'attendait à ce qu'il vînt prendre des nouvelles de temps en temps, pensa :

« Je croyais qu'il aimait trop grand-père pour l'abandonner si vite. »

Marie-Louise, qu'une lessive à surveiller avait retenue toute la semaine, vint la voir et lui donna l'explication de cet abandon :

— M^{me} Vallier a été appelée à Rouen, près d'une amie malade; son fils est parti avec elle,... mais elle reviendra seule : Rémy compte faire une longue absence.

— Je comprends, murmura Gisèle, irritée de l'amère déception qui lui étreignait le cœur.

Son visage prit une expression mélancolique qui inquiéta son grand-père.

— Le temps est superbe, dit-il; va donc faire une petite promenade avec Marie-Louise. Ta grand'mère me tiendra compagnie.

La jeune fille accepta et fut, chemin faisant, d'une gaieté étourdissante.

— Ma gentille cousine, dit M^{lle} Ferrey, ravie, cet accident a-t-il fait un miracle? On dirait que vous vous acclimataz ici.

— Du moins je vous aime bien, repartit simplement Gisèle.

Lorsque toutes deux revinrent en causant vers la Châtellenie, un vieux cabriolet, comme il s'en trouve encore dans les fermes qui ont conservé leur antique matériel, les dépassa et vint s'arrêter devant le perron... Marie-Louise dit en riant :

— Une visite pour vous; cela se devine à l'élégance de l'équipage. Serait-ce...

Une exclamation coupa sa phrase, et Gisèle s'élança au-devant de la personne qui mettait pied à terre.

— Zoé! Que venez-vous faire?

— Pas une promenade d'agrément dans ce berlingot, Mademoiselle doit s'en douter! Dire que je n'ai rien trouvé de mieux à la station! repartit la vieille domestique.

— Pourquoi êtes-vous ici? répéta Gisèle, impatiente et inquiète. Grand'mère...

— Esther est près d'elle qui la soigne; Madame

m'envoie dire à Mademoiselle qu'elle n'est pas bien,... qu'elle est malade, enfin.

— Ah! mon Dieu, encore un malheur! Mais quelle idée de vous envoyer! C'est inouï! Une dépêche serait arrivée plus vite.

— Rentrons, dit Marie-Louise; cette brave fille s'expliquera, tout en se reposant.

Zoé les suivit, la tête basse et les épaules rentrées, maintien qui, dans les graves circonstances, la faisait ressembler à une écolière en pénitence. Sous le déluge de questions dont sa jeune maîtresse l'accablait, on eût dit qu'elle se perdait dans ses réponses.

— Naturellement, Madame est malade, puisqu'elle m'envoie prévenir Mademoiselle, parce que, tout le monde le sait, une dépêche, ça donne *un coup*! Elle a beaucoup souffert, la chère dame. Elle trainait et ne voulait pas se plaindre; mais, à présent, elle ne peut plus se passer de Mademoiselle, et je viens la chercher.

C'est à peu près tout ce qu'on put tirer de la vieille femme qui n'avait même pas retenu le nom de la maladie dont souffrait sa maîtresse. Gisèle était exaspérée.

— A quoi a pensé grand'mère? Elle sait que vous ne faites jamais une commission avec intelligence; cela me jette dans une affreuse inquiétude.

Toujours aigre, la vieille femme se défendait :

— C'est pourtant bien clair : Madame est malade et m'envoie chercher Mademoiselle.

— Me chercher? On dirait que j'ai cinq ans! Vous m'encombrez, au contraire.

— Ma petite fille, dit le père Châtel, qui avait écouté attentivement, il faut te préparer à partir.

— Et vous, grand-père, cloué sur ce fauteuil, vous serez triste, moi absente.

— Sans doute, tu vas bien me manquer; mais j'ai ma chère femme, et M^{me} de Salbert est seule; elle a besoin de tes soins. Ne t'inquiète pas pour moi.

Les préparatifs ne furent pas longs; Gisèle jeta quelques effets dans une valise et, pendant que Zoé

se restaurait, vint s'asseoir près de son grand-père, une main dans celle de M^{me} Châtel, afin de leur consacrer le peu d'instant qui lui restaient.

— A bientôt, dit-elle, les larmes aux yeux; dès que grand'mère sera mieux, je reviendrai finir l'été près de vous. Marie-Louise, je vous les confie; donnez-moi souvent des nouvelles.

Charles Ferrey était accouru pour prendre le volant de l'auto qu'il devait ramener. Gisèle s'installa près de lui et fit monter Zoé derrière; celle-ci avait un air courroucé; elle marmotta :

— Dieu me pardonne! Mademoiselle pleure, comme si elle regrettait tout ce monde. Elle n'aime donc plus Madame?

Gisèle l'entendit, se retourna et lui lança un coup d'œil sévère. Mais Zoé avait vu sa jeune maîtresse toute petite. Aussitôt dans le train, quand elle eut assisté aux adieux affectueux de Charles, elle ne se tint plus et reprit :

— Mademoiselle les regrette; ça se comprend : ils ont une auto. Madame n'en a pas; mais, patience : ça viendra!

Un nouveau regard peu encourageant lui ferma la bouche; elle prit le parti de s'accoter dans un coin et de sommeiller.

Radoucie par son air d'extrême fatigue, Gisèle pensa :

« Elle est exténuée; un peu plus tard, je la questionnerai. »

Mais d'autres voyageurs montèrent; pour reprendre l'interrogatoire, il fallait attirer leur attention. La jeune fille prit son mal en patience. Zoé rouvrit les yeux peu avant que le train entrât en gare; les explications embrouillées recommencèrent.

— Mais enfin, qu'a dit le médecin?

— Je ne sais pas... Madame est malade d'ennui, de tristesse.

Le convoi stoppait; en hâte, la voyageuse choisit un taxi et donna l'adresse. Les premières ombres du soir enveloppaient la grande ville. Chemin faisant, Gisèle regardait distraitemment la foule bruyante,

dans les rues tout illuminées. Zoé, qui maintenant tenait à parler, hasarda :

— C'est tout de même plus joli que là-bas ; Mademoiselle doit être heureuse de revoir son Paris.

La voiture s'arrêtait ; comme réponse, elle reçut l'ordre de payer le chauffeur, et la jeune fille s'engouffra sous l'entrée. Elle arriva au second étage, essoufflée, tremblant de crainte, et s'arrêta avant de poser le doigt sur le timbre qui résonna en sourdine ; si la malade reposait, il fallait respecter son sommeil ! La femme de chambre vint ouvrir.

— Comment va grand'mère ? demanda Gisèle à voix basse.

Esther, une soubrette bien stylée, parfaitement indifférente à ce qui touchait ses maîtres, ouvrit la porte du salon et s'effaça :

— Mademoiselle veut-elle entrer ?

Sans trop comprendre, la jeune fille franchit la porte et se trouva dans les bras de M^{me} de Salbert qui s'écria :

— Enfin, ma toute belle, te voilà revenue ! C'est mortel, une pareille absence, pour moi qui t'adore ! Embrasse-moi... Regarde-moi... Comme tu es pâle !

Devant la vieille dame plus fraîche et mieux portante que jamais, Gisèle, saisie d'une poignante émotion, avait, en effet, pâli. Dans une désolante lumière, elle voyait et comprenait tout : l'embarras de Zoé, chapitrée d'avance pour ne rien dire ;... son sommeil, précieux auxiliaire de ses paroles ambiguës.

Révoltée que son aïeule eût pu mentir de connivence avec une domestique, n'osant plus poser une question, elle balbutia :

— Vous n'êtes pas malade !...

— Un peu souffrante, mignonne, énervée par mon trop long isolement. A présent que te voilà revenue, tout ira bien ; nous allons reprendre notre petite vie.

Pas de réponse ; le cœur de Gisèle battait si fort !

Un peu gênée, M^{me} de Salbert reprit :

— Comment as-tu laissé tout le monde à Saint-Christophe ?... M. Châtel..., sa chute ?

— Il est à peine hors de danger, condamné à demeurer de longs jours dans un fauteuil. Ma présence lui donnait tant de courage pour supporter ses misères !... J'aurais voulu rester près de lui jusqu'à sa parfaite guérison ; mais, quand Zoé a parlé de votre maladie, il a voulu que je parte tout de suite. Ah ! mon Dieu, s'il savait !

Humiliée d'avoir pris une part, même indirecte, à cette comédie, Gisèle couvrit son visage de ses mains ; elle ne vit pas l'éclair irrité qui jaillit des yeux de la vieille dame. Celle-ci, déguisant sa colère, repartit avec une douce ironie :

— On dirait, ma petite fille, que tu regrettes de ne pas me trouver mourante !

— Vous ne le croyez pas, grand'mère ; je désire vous conserver longtemps forte et bien portante ; mais je souffre que, pour me ramener ici, vous ayez employé une..., disons le mot : une supercherie, avec Zoé pour auxiliaire... C'est indigne de vous !

— Quel ton ! Quels reproches ! exclama M^{me} de Salbert avec emportement. Où as-tu pris cela ? Tu as oublié ma tendresse, ou tu la méconnaiss jusqu'à ignorer que je souffrais en ton absence. Ce que je craignais est arrivé : en deux mois, ces gens-là ont trouvé moyen de faire de toi une ingrate !

Elle se jeta sur la causeuse en étouffant des sanglots convulsifs.

— Grand'mère, chère grand'mère ! supplia Gisèle, assise près d'elle et lui serrant affectueusement la main, vous savez bien que je vous aime ; mais, je vous en conjure, ne parlez plus de mes parents Châtel avec ce dédain ; je ne peux le souffrir, maintenant que je les connais...

Son indignation était tombée ; pourtant la vieille dame comprit qu'il fallait mettre fin à cette scène, sous peine de perdre le terrain qu'elle paraissait regagner. Elle passa son mouchoir parfumé sur ses yeux et enlaça la jeune fille, pour la tenir plus près d'elle.

— Pauvre chérie, tu as raison ! Pourquoi nous blesser mutuellement ? Nous sommes réunies... Je

suis heureuse ! J'aurais dû agir plus franchement en te réclamant, je le reconnais. Mais, enfin, c'est fait ! Embrasse-moi, et n'y pensons plus.

L'élégant studio était fleuri, pour fêter cet heureux retour ; dans la chambre de Gisèle, des roses placées dans un vase de Saxe embaumaient. Elles avaient une grâce mièvre. A la Châtellenie, la rose à mille feuilles, la *France*, la *Gloire de Dijon*, le *Bouquet de Mariée* s'épanouissaient, fières de leur vigueur. Par une singulière association de pensées, la jeune fille compara en soupirant la vie saine et libre qu'elle venait de quitter à l'existence qu'elle allait retrouver sous le harnais mondain.

Zoé, inquiète de l'avoir effrontément trompée, cherchait à se faire oublier, au fond de sa cuisine ; sa jeune maîtresse ne désirait pas, pour la gronder, mettre en lumière les torts de M^{me} de Salbert.

Quand vint le soir et qu'épuisée par les émotions elle se fut endormie, la vieille dame s'assit devant son bureau. Songeuse, elle frappait à petits coups, avec son porte-plume, la feuille de papier, vierge encore ; le pli profond creusé entre ses sourcils disait que ses réflexions n'étaient pas d'une nature très agréable. Enfin, elle écrivit :

Vous étiez plus avisée que moi, chère amie, en prédisant que ces affreux paysans tenteraient de me voler le cœur de ma petite-fille ; il n'était que temps de la rappeler. J'ai même dû employer un petit subterfuge qu'elle n'a pas trouvé de son goût. Peu importe, la voilà revenue, et je la trouve encore embellie ; mais ce qui me confond, c'est de la voir si bien disposée pour les rustres de là-bas ! Il paraît qu'elle a trouvé parmi eux quelques personnes mieux élevées ; qui sont-elles au juste ? Elle en parle avec une réserve qui ne me plaît pas. Cela explique qu'elle ne s'ennuyait pas, et je me demande s'il y a là-dessous quelque projet de mariage ébauché ! Menons donc rondement notre affaire ; prévenez M. Edgar, sans lui parler de mes craintes. Une enfant telle que ma Gisèle ne peut accepter qu'un mari distingué comme votre charmant avocat.

Bien à vous,

Liane DE SALBERT.

La lettre fut glissée dans une enveloppe à l'adresse de M^{me} Orlandi; son auteur l'envoya porter à la poste, s'installa confortablement dans un fauteuil et se mit à couper les feuillets du dernier roman en vogue.

XII

— Tu es un bon garçon, Orlandi, intelligent, connu pour ta finesse en affaires. Si tu avais pu prendre en main mon maudit procès, au lieu de cet avocat de Bernay qui fait traîner les choses, je ne serais pas menacé de voir les tribunaux entrer en vacances avant de m'avoir rendu justice; un retard de plusieurs mois.

— Je t'ai déjà dit qu'il ne nous est pas loisible d'avancer ou de reculer les débats d'une affaire...

— Je vois : M^e Abron étant avocat, M^e Orlandi se croit obligé de le défendre; vous vous entendez comme larrons en foire.

— Quel intérêt puis-je avoir à défendre un inconnu? Mon avis est que tu devrais profiter de ces lenteurs pour arranger ton affaire à l'amiable. Ta cause est mauvaise, je te l'ai déjà dit : ce paysan a incontestablement droit de passage sur ta terre, et tu dois entretenir le chemin.

A peine Orlandi eut-il prononcé ces mots qu'il se repentit; le petit Dupont, qui marchait paisiblement près de lui sur le boulevard, emporté par son humeur chicanière le saisit par le bras pour lui rendre la fuite impossible.

— Permits, mon ami, que nous reprenions l'affaire à son origine; tu te souviens que mon grand-oncle, dont je suis l'unique héritier, avait concédé, par pure bonté, au père du fermier Picard...

Ici, l'enragé plaideur reçut une violente secousse, et le bras d'Edgar lui échappa.

— Pardon, attends une minute, dit l'avocat, qui courut rejoindre un passant marchant en sens inverse.

— Qu'a donc cet étourneau? grogna Dupont; au milieu d'une conversation intéressante...

Il suivit Edgar qui échangeait une poignée de mains avec le malencontreux passant et disait :

— Mon cher Vallier, c'est une bonne fortune de vous rencontrer ! Il y a plus d'un an que je ne vous ai vu ; vous ne venez donc jamais à Paris ?

— A peu près tous les trois mois, toujours pour affaires importantes ; je n'ai le temps de voir personne.

— Et cette fois, êtes-vous moins pressé ?

— Oui ; je me suis décidé à prendre des vacances.

— Alors, je ne vous quitte pas avant que vous me promettiez de me consacrer quelques instants. Pouvez-vous demain soir ? J'irai vous prendre où vous voudrez ; nous dînerons chez mes parents.

— Je crains d'être indiscret.

— Pas du tout ; ma mère est enchantée quand je lui amène un ami. Nous étions si bons camarades au lycée ! Nous reparlerons tout à l'aise du vieux temps. Allons, c'est convenu ; où pourrai-je vous trouver ?

— Voilà, dit Rémy, inscrivant son adresse sur une carte ; à partir de cinq heures, je vous attendrai.

Après une poignée de mains, ils se séparèrent. Dupont rentra en possession de sa victime ; sa figure poupinée illuminée, il interrogea :

— Dis donc, ai-je bien entendu, as-tu nommé ce jeune homme Vallier ?

— Oui : Rémy Vallier, un industriel...

— Qui habite ?

— Dans l'Eure.

Dupont leva les bras au ciel.

— Triple sot !!! J'aurais dû parler tout de suite !

— De quoi ?

— De mon procès, parbleu ! La propriétaire du

fermier Picard est une dame Vallier, sœur, tante, peut-être mère de ton ami, puisqu'elle habite près de Glos. En voilà une rencontre ! Les terres pour lesquelles nous sommes en contestation n'appartiennent pas à cette dame ; mais elle peut peser sur Picard, lui défendre de maintenir ses prétentions ! Heureusement, rien n'est perdu, puisque cet aimable garçon reste encore à Paris et que tu l'as invité. A tout prix, il me faut un entretien avec lui. Arrange-toi pour me le procurer.

Orlandi perdait patience :

— Comment veux-tu?... Chez mes parents..., s'entretenir à table de pareilles histoires !

— Non ; à table, ce ne serait pas commode ; ce monsieur est peut-être très occupé de ce qu'il mange : il ne m'écouterait que d'une oreille ; mais, après le dîner, je viendrai, comme par hasard, te rapporter un livre, et j'attaquerai la question.

— C'est impossible ; Vallier croirait que je l'ai invité pour...

— Sois tranquille : je lui expliquerai ; ta mère, toujours si fine, m'aidera. Merci d'avance.

Avec un geste qui traduisait sa reconnaissance anticipée, Dupont s'élança vers un taxi en quête de clients et disparut.

Edgar, que la colère soulevait, poursuivit sa route en grondant :

— Quel malappris ! quel indiscret ! Sans l'espoir de lui faire épouser Lola, il y a beau jour que je l'aurais expédié !

Puis il poursuivit mentalement :

« Comme ça sera agréable s'il régale Vallier de son insipide procès !... Il me fait prendre en grippe tous les plaideurs, et penser sérieusement à ce que Damerel me proposait : un siège de député... Je suis assez lancé pour réussir, avec le nerf de la guerre : ... la dot de Gisèle. »

Soudain calmé, l'air souriant, Edgar se dirigea vers sa demeure.

XIII

Lorsque Gisèle s'éveilla, le soleil brillait depuis longtemps. Les tentures bleues et les broderies qui l'entouraient la rappelèrent à la réalité. Six semaines auparavant, elle eût accueilli la fin de son exil comme une délivrance; maintenant, elle ne connaissait plus ses propres sentiments... Une vague impression de tristesse l'étreignait. Au premier appel du timbre, Esther parut, portant son déjeuner sur un plateau.

La soubrette glissa un regard curieux sur la valise rapportée par sa maîtresse et demanda :

— Quelle robe Mademoiselle mettra-t-elle?

— Je n'en sais rien; voyez dans la penderie : j'ai dû y laisser quelque chose encore présentable.

Esther rapporta une robe héliotrope très élégante :

— Nous voilà sauvées. Mais Mademoiselle n'avait pas l'air inquiet; on n'est pas coquet, à la campagne, et puis, sûrement personne pour admirer Mademoiselle.

Gisèle soupira. « Admirée ! » Le mot rendait mal les regards tendres de ses grands-parents, le sourire charmé qu'elle avait souvent surpris sur le visage des autres personnes,... une exceptée : Rémy, aimable, prévenant, presque affectueux pendant la maladie du père Châtel, n'éprouvait certainement pour sa beauté qu'une suprême indifférence.

M^{me} de Salbert accueillit sa petite-fille avec des transports joyeux qui imposaient le silence sur les dissentiments de la veille.

— Esther me dit que tu n'as pas rapporté tes malles?

— Je n'avais pas le temps; je retournerai les chercher.

— Ah ! mignonne, ne te tourmente pas pour si peu : en deux jours, ton trousseau va être renouvelé ; une jolie occasion de courir les magasins. Nous commencerons cet après-midi. Ensuite, un taxi nous conduira chez les Orlandi. Tu seras contente de les revoir. Tu as souvent pensé à eux, n'est-ce pas ?

M^{me} de Salbert regardait Gisèle avec une insistance qui lui déplut. Elle retrouva l'expression hautaine qu'elle avait perdue à Saint-Christophe et répondit par un « Sans doute ! » très sec. L'allusion était prématurée ; elle eut néanmoins la vertu de raviver le souvenir du bal des Vieuville et les rêves qui l'avaient suivi. Bientôt ce serait, non de vagues aspirations, mais la réalité... Si l'absence n'avait pas affaibli les sentiments d'Edgar, il allait dire ouvertement, cette fois, ce qu'il n'avait osé exprimer qu'en termes voilés... Puis viendraient les fiançailles annoncées dans leur monde, où tant d'amies la féliciteraient... et la jalouseraient. Cette dernière pensée caressait surtout l'amour-propre de Gisèle. Saint-Christophe et ses habitants étaient loin !... Non, pas si loin, car soudain elle se posa une question :

« Que dira-t-il si j'épouse Edgar Orlandi ? Rien, sans doute. Il prendra son grand air indifférent pour s'étonner qu'un autre ait pu me choisir ! »

L'après-midi s'écoula rapidement dans le tourbillon des grands magasins. Gisèle commanda deux toilettes et acheta quelques-uns de ces jolis riens qu'une femme élégante sait employer à propos... Elle avait beau s'agiter, un sentiment de vide la poursuivait. Cinq heures sonnaient quand elles arrivèrent avenue de Villiers. Avant que la jeune fille eût prononcé un mot, M^{me} Orlandi la serra impétueusement dans ses bras, avec de délirantes exclamations. Ses filles accueillirent leur amie : Albine, simple et aimable comme son père ; Lola, ultra-démonstrative.

— Ne pensons plus à cet affreux exil, déclara leur mère. Pour nous dédommager de sa longue absence, je propose de garder notre Gisèle prison-

nière. Si vous n'avez pas d'autre engagement, chère Madame, faites-nous le plaisir de dîner avec nous...

Pour la forme, M^{me} de Salbert essaya des objections qui furent aussitôt écartées par son amie :

— Faire toilette ! A quoi bon ? Nous serons en famille. Ah ! vraiment, je me trompe : mon fils m'a prévenue qu'il amènera ce soir un ancien camarade de collège ; tous ses amis, vous le savez, sont des gens distingués, mais vous êtes parfaites ainsi.

Les deux sœurs, enchantées de posséder leur amie, l'entraînèrent dans un petit salon, et les langues marchèrent à l'envi. Gisèle vit défiler tous les événements survenus dans leur cercle depuis son départ : fêtes données pour un mariage, cancans frais éclos, fiançailles, noms prévus des demoiselles d'honneur, tout y passa, et le timbre d'entrée put résonner sans troubler cet entretien passionnant. Gisèle reprenait son train de vie, et quand la femme de chambre vint dire qu'on attendait ces demoiselles au salon, légère, le visage animé, elle précéda ses amies et s'avança tout de suite vers le maître de la maison. Adossé à la cheminée, les yeux au plafond, Titus Orlandi souriait à une question scientifique ; le salut de la jeune fille le tira de sa rêverie :

— Ah ! ah ! petite Mademoiselle, vous avez donc quitté la Bretagne, ... non, je veux dire la Normandie, et, à ce qu'on m'a dit, enchantée de revoir Paris. Vous êtes plus fraîche, plus jolie qu'avant cet exil ! Ça n'est donc pas mauvais, la campagne ? Moi, j'adore cela, et si ma femme voulait...

Sans achever d'exprimer un vœu bien inutile, il serra la main de la jeune fille. Elle, un peu hésitante, se retourna : Edgar était là, souriant, l'air ému. Il la salua et fit un geste pour lui présenter l'ami qui l'accompagnait, mais Gisèle n'entendait pas ce qu'il disait, son cœur battait à se rompre. A deux pas, partagé entre la surprise et une émotion à peine déguisée, Rémy Vallier se tenait immobile. Presque aussitôt, il s'avança résolument :

— Je ne croyais pas avoir l'honneur de vous saluer ici, Mademoiselle.

Les joues de Gisèle s'empourprèrent à la pensée du mensonge qui l'avait ramenée... Pour éviter une question embarrassante, il fallait braver. D'un air dégagé, elle répliqua :

— C'est moins étonnant de me voir à Paris que de vous y rencontrer, Monsieur. Quoi ! vous pouvez respirer loin de votre chère Normandie ?

Il eut un sourire amer :

— Voilà un pauvre coin où l'on vous aime bien et qui ne trouvera jamais grâce à vos yeux.

— Voyons, Monsieur, vous savez bien que je ne peux pas m'y éterniser !

Elle avait un joli sourire qui exaspéra le jeune homme.

— Alors, M. Châtel est complètement guéri, dit-il brusquement ; vos soins...

M^{me} de Salbert saisit d'où venait cet intrus, et aussi devina l'embarras de Gisèle.

— M. Châtel est mieux, beaucoup mieux, dit-elle ; mais, à son âge, les forces reviennent lentement.

Vallier ne parut pas l'entendre et, s'adressant toujours à la jeune fille :

— Votre départ a dû lui être très pénible.

— Il l'a voulu, murmura-t-elle d'une voix mal assurée ; ma grand'mère de Salbert était seule et souffrante.

Puis, se tournant vers celle-ci :

— En vous racontant l'accident, je vous ai parlé, n'est-ce pas, de M. Vallier qui s'est jeté à la tête du cheval ?

— En effet, je me souviens de *ce détail* ; quant au nom, veuillez excuser, Monsieur, une défaillance de mémoire, et recevoir tous mes éloges.

Le ton très froid accompagnait drôlement le sourire...

La situation fut sauvée par M^{me} Orlandi. Avec sa fougue ordinaire, elle accabla le jeune homme de questions sur l'accident ; ennuyé, il répondit brièvement ; alors ce furent des exclamations flatteuses sur son *héroïsme*.

Edgar avait l'air soucieux. Il ignorait l'endroit

précis qu'habitait son ami, et, quoique certain de tenir en main tous les atouts, la pensée que Rémy et Gisèle se connaissaient le contrariait. Quant à M^{me} Orlandi, un homme si distingué, ayant une belle situation, convenait parfaitement à l'une de ses filles; laquelle? peu importait. Elle plaça près de lui Lola, plus coquette et capable de captiver son attention. Vallier s'y prêta de bonne grâce, désireux d'échapper à ce qu'il voyait en face de lui : Edgar empressé, l'air triomphant, près de Gisèle qui l'encourageait d'un rayonnant sourire. C'était l'explication du brusque retour à Paris!

N'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre, l'avocat, avec son beau visage régulier, la verve étincelante qu'il prodiguait ce soir-là, débitant mille choses légères et amusantes, et cette délicieuse Gisèle que Rémy voyait enfin dans l'éclat de sa grâce mondaine?

Deux fois seulement son regard croisa le regard indifférent et calme de Vallier; elle pensa :

« C'est plus que de la froideur! Il me blâme, sans rien savoir. Quand, là-bas, on lui racontera mon départ, *ce sera fini!* »

Fini quoi? Elle n'eût pu le dire... Toujours souriant à Edgar, elle souffrait cruellement : l'homme à l'estime duquel elle tenait passionnément la jugerait avec sévérité et chasserait son souvenir.

Au salon, Rémy s'absorba dans une conversation avec le bon Titus qui, ô merveille! parlait sans l'ombre de distraction.

La pauvre Gisèle voulut se raidir dans son rôle. Chaque sourire échangé entre Edgar et elle, leurs propos légers qu'ils se renvoyaient, affermissaient Vallier dans la résolution d'étouffer à tout prix l'amour malheureux dont il avait maintenant pleine conscience.

Inconstance des sentiments humains : le timbre d'entrée annonça la visite de Dupont; l'importun que, la veille, Edgar eût envoyé au diable, était le bienvenu; il allait le débarrasser de Vallier qui, malgré sa froide correction près de Gisèle, lui por-

fait ombrage; le petit plaideur bouffi de satisfaction allait s'imposer à l'attention du jeune industriel. Après un préambule bien préparé, il entra dans son grand sujet : le fermier Picard..., etc...; et, sans le moindre signe d'ennui, Rémy l'écouta discourir : il échappait ainsi à la gaieté générale. Gisèle chanta une vieille ballade trouvée dans la musique de Marie-Louise; l'auditeur de Dupont la lui avait déjà entendu chanter, mais il était trop occupé pour écouter et applaudir. Ce fut seulement quand il prit congé que M^{lle} Châtel parut se rappeler sa présence.

— Au revoir, Monsieur, dit-elle.

— *Adieu*, Mademoiselle.

Très grave, il appuya sur ce mot qui a séparé tant d'êtres faits pour s'aimer. Elle tressaillit et détourna la tête.

XIV

Le lendemain, lorsque Gisèle ouvrit les yeux, il lui sembla qu'un grand chagrin avait passé sur son âme, puis de cette douloureuse impression se dégagait le souvenir de sa rencontre imprévue avec Valier. Elle pesa les moindres faits de cette soirée. Les attentions d'Edgar, sa façon de les accueillir ne faisaient-elles pas de lui son fiancé de demain? Que lui importaient, alors, l'indifférence de Rémy et ce mot « adieu » prononcé simplement, mais qui semblait renfermer tant de choses qu'elle croyait deviner. Il la blâmait d'avoir abandonné son grand-père malade, non pour soigner M^{me} de Salbert dont la santé était florissante, mais pour revenir à la vie heureuse où l'attendait le mariage de ses rêves. Quand il entendrait à la Châtellenie le récit de son départ, ce serait le coup de grâce à la bonne opinion qu'il avait de son caractère.

« Pourquoi ne devine-t-il pas que, quand je suis

partie, j'étais de bonne foi? » pensait-elle, cherchant à voir en Rémy le coupable, sans admettre que son attitude de la veille ne pouvait le porter à l'indulgence.

Oui, sa froideur faisait de lui un coupable! Était-ce bien là le compagnon de ses charmantes excursions, l'homme qui lui avait témoigné tant de sollicitude après le tragique accident, le causeur aimable qui la tenait sous le charme, dont la voix profonde la troublait dans le vieux jardin, sous le ciel étoilé? Le cœur de Gisèle criait; il fallait lui imposer silence... Elle n'écoula plus que son imagination surexcitée et s'appliqua à gaspiller ses journées.

Elle avait des accès de joie folle, un besoin passionné de mouvement et de distractions qui parfois mettait son aïeule à bout de forces; elle semblait vouloir dépasser en élégance et en coquetterie tout ce que celle-ci avait désiré pour elle. M^{me} de Salbert interpréta ces symptômes comme autant d'indices favorables à ses projets.

— Les sentiments de ma petite-fille ne sont plus douteux, affirma-t-elle à M^{me} Orlandi. Jamais je ne l'ai vue aussi impressionnable; cela dit assez clairement ce qui se passe au fond de ce jeune cœur. Avant la fin de l'été, nos amoureux seront fiancés.

— Pourquoi pas maintenant?

— Parce que Gisèle devra annoncer elle-même ses intentions au vieux de là-bas; il me faut le temps de la préparer à cette ennuyeuse démarche.

— Craignez-vous donc que M. Châtel ne s'oppose...?

— Ah! s'il espérait garder mon enfant près de lui, je ne répondrais de rien... Mais déjà il est édifié sur son caractère, il doit savoir qu'elle n'est pas fille à abandonner un projet qui lui tient au cœur.

— Mais..., si ce mariage lui déplaît, évidemment il refusera d'ajouter à la dot que vous donnez! Ce serait dommage... Les jeunes ménages ont à présent un si grand besoin de luxe!

— Soyez tranquille, chère amie : M. Châtel ne voudra pas renouveler l'erreur qu'il a commise en

refusant de doter mon gendre qui, malgré cette rigueur, a épousé ma fille. N'oubliez pas que Gisèle est son unique héritière. Mais il sera généreux en raison des ménagements qu'elle aura pris pour lui faire approuver son choix. Que l'inclination de la chère petite devienne un sentiment très vif, et je réponds du succès. Or, cela, c'est l'affaire de notre bel Edgar.

Averti par sa mère, celui-ci devint de plus en plus assidu aux réunions intimes que les deux amies multipliaient. Gisèle s'y montrait pleine d'entrain; mais elle avait aussi des heures d'abattement à peine dissimulé. M^{me} de Salbert finit par remarquer que cela coïncidait toujours avec l'arrivée d'une lettre venant de Saint-Christophe. Les nouvelles, cependant, étaient excellentes : le père Châtel retrouvait ses forces; il se promenait, appuyé au bras robuste de Marie-Louise, et surveillait l'agrandissement de l'étang. Bientôt on y lancerait une jolie barque blanche; mais personne ne monterait dedans avant Gisèle.

Parfois, sous la signature de M^{lle} Ferrey, deux lignes du vieillard disaient en termes naïfs sa tendresse pour l'enfant bien-aimée, son espoir de la revoir bientôt, sans jamais fixer l'époque de ce bien-heureux retour. De Rémy, il n'était pas question, et Gisèle, dans ses réponses, envoyait un souvenir à tous ses amis, mais paraissait oublier les habitants de Tous-Vents.

Depuis un mois qu'elle était rentrée à Paris, on discutait autour d'elle le choix de la plage où les Orlandi devaient s'installer près de M^{me} de Salbert. Edgar, pris pour arbitre par sa mère, essaya de connaître les préférences de Gisèle. Elle répondit d'un air lassé :

— Au bord de la mer, on est bien partout.

— Partout, près de ceux qu'on aime, dit-il en baissant la voix; néanmoins, j'espérais que vous choisiriez le lieu où vont s'écouler les plus belles heures de notre vie.

Brusquement, elle détourna la tête; après avoir

encouragé les espérances du jeune homme, ses paroles l'irritaient.

En attendant l'exode vers la plage, elle avait repris avec sa grand'mère ses habitudes mondaines : stations dans les grands magasins, chez le couturier, chez le coiffeur; dernières réceptions, précédant la dispersion estivale; conférences retardataires, mais très select; visites hâtives, vu les préparatifs de chacun... Le même après-midi mettait en présence les mêmes personnes dans différents salons. Gisèle rencontrait ainsi, *par hasard*, Edgar Orlandi presque tous les jours.

Par le même hasard, Albine, Lola et leur frère se trouvèrent occuper les places voisines de celles que M^{me} de Salbert avait louées au *Français*. L'accueil que leur fit Gisèle frisait la maussaderie. Edgar, imperturbable, voulut l'ignorer; il s'assit près d'elle et, pendant que les loges, fauteuils, galeries, etc., s'emplissaient, il attaqua, l'air aimable, un sujet amusant. Les réponses qu'il obtint furent brèves et distraites. Alors, jouant l'humilité, il demanda :

— Ai-je le malheur que mon voisinage vous déplaît? Dois-je céder ma place à Lola?

Les grands yeux gris que la jeune fille tourna vers lui souriaient, en dépit de ses lèvres sérieuses.

— J'attends mon arrêt, reprit-il avec une physionomie contrite qui la dérida tout à fait.

— Je vous condamne au silence... avec sursis; voilà qu'on lève le rideau, et cette pièce m'intéresse. Vous aurez la parole pendant les entr'actes.

— Et je vous prouverai que les acteurs interprètent fort mal certains sentiments.

Gisèle se tut, les regards obstinément fixés sur la scène durant le premier acte. Il s'achevait quand Albine, placée à sa gauche, lui donna sur le bras un léger coup d'éventail.

— Regardez donc, dans la seconde loge, cette jeune femme ou jeune fille en robe tango; cela s'harmonise avec son teint chaud; ce doit être une Orientale.

— L'homme est Ulysse Melpo, le banquier, dit Edgar qui avait suivi les indications de sa sœur. Sa compagne lui ressemble... Ah! mais, sa fille, sans doute. Il ne la cache donc plus!

— Pourquoi la cacherait-il? C'est une jeune fille comme les autres!

— Et même d'un type assez piquant.

— Une ridicule histoire, répondit l'avocat. Melpo a épousé en secondes noces une femme immensément riche, qui a mis pour condition à leur mariage l'éloignement de sa petite belle-fille. Le pensionnat était tout indiqué pour une fillette d'environ huit ans; mais il paraît que son extraordinaire indépendance se heurta au règlement de ces sortes de maisons, et Melpo, après plusieurs essais qui divertirent ses amis, se décida à installer la jeune révoltée à Pau, son pays d'origine, sous la tutelle d'une institutrice qui reçut pleins pouvoirs pour l'élever. Le père doit sans doute, afin de liquider cette bizarre situation, chercher un mari qui remplacera le mentor en jupon.

Albine dirigea encore sa lorgnette sur la loge du banquier.

— De qui tiens-tu ces détails?

— De qui? Ma foi, je ne sais trop! J'ai plaidé, dans une affaire assez embrouillée, pour Melpo, et vu pas mal de ses amis. Il ne manque pas de gens qui surprennent les secrets des autres et les racontent volontiers. Tiens! il me semble reconnaître...

— Qui?

— Chut! le rideau se lève.

Albine se tut, mais Gisèle, qui avait aussi braqué sa lorgnette sur la loge en question, tressaillit; son cœur se mit à battre follement. Derrière Olive, un homme d'élégante tournure était assis; il se penchait vers la jeune fille qui, à demi retournée, fixait sur lui ses yeux étincelants de gitana. Ses lèvres épaisses et très rouges devaient lancer une répartie un peu folle, car Melpo partageait la gaieté des deux jeunes gens.

De la salle brillamment éclairée, de l'élégante

assistance, Gisèle ne voyait plus rien. Entre elle et ce qui l'entourait, la Châtellenie se dressait; sous un ciel piqué d'étoiles, elle se voyait suivant les allées droites du vieux jardin, près d'un compagnon dont le sourire, les propos, la voix prenante, baignaient son âme d'une joie mystérieuse.

Sur la scène, l'intrigue se déroulait, absorbant l'attention de M^{me} de Salbert et des deux jeunes filles. Edgar, préoccupé, jouait avec son lorgnon. Gisèle possédait assez de maîtrise sur elle-même pour se composer un maintien, écouter les critiques d'Albine sur le jeu du jeune premier, répondre par un signe; mais pas une fois elle ne tourna les yeux du côté d'Olive... A présent, c'était l'entr'acte; ses deux amies et sa grand'mère désiraient sortir; Edgar mit un certain empressement à les accompagner; il n'insista pas quand Gisèle déclara qu'elle restait. Délivrée de toute contrainte, elle demeura quelques minutes immobile, les paupières baissées, aspirant à dresser une barrière entre elle et la réalité; puis, lorsqu'elle les releva, ses regards furent invinciblement attirés vers le point qu'elle ne voulait pas voir. Melpo était sorti, sa fille avait aussi quitté son siège; mais, dans le vague du second plan, la robe tango était encore éclatante. Vallier avait sans doute suivi le banquier, et Olive tournait le dos; ses gestes, ponctuant avec exubérance son discours, s'adressaient à un homme de taille moyenne, au beau sourire mi-railleur, aux mouvements d'une souplesse féline : Orlandi connaissait donc ces gens-là?

Assis de nouveau près de Gisèle, il expliqua :

— Melpo m'a happé au passage et mis en demeure d'aller saluer sa fille.

— Que vous connaissiez déjà?

Il haussa les épaules :

— Le père se croit le droit de marcher sur les usages reçus, quand cela lui plaît; la fille, aussi originale que moderne, a, je crois, trouvé très naturel que je lui présente mes hommages, sans la moindre introduction.

Une fois encore les regards de Gisèle plongèrent dans la loge du banquier : Vallier n'y était plus.

... Sur les boulevards encore animés, il avance d'un pas rapide que stimule sa pensée :

« J'ai bien fait de venir ici ; certes, je ne suis pas engagé ; il me semble que mon avenir va s'orienter, que mon rêve insensé cédera le pas à une réalité dont je pourrai faire mon bonheur, puisque je ferai celui d'une autre... Cette petite Olive me fait pitié ! Gâtée et négligée à la fois ! Qu'est-elle, au fond ? Une fleur sauvage qu'un peu de culture morale transformera ;... excentrique, peut-être parce qu'elle vit à sa guise, sans qu'une voix autorisée lui démontre ses torts. Elle perdra ses manières masculines, quand elle comprendra ce qui fait le charme de la femme. A première vue, maman va être effarée, ... protester, elle si indulgente pour les grands airs de... l'autre. »

A cette simple évocation, tel un éclair, la pensée du jeune homme parcourut la chaîne de ses souvenirs !... Il revit Gisèle dans la prairie en fleurs, jolie poupée mondaine et dédaigneuse ; Gisèle, la gentille compagne de ses excursions champêtres, l'élève attentive penchée sur la plante qu'ils venaient de cueillir ;... puis, enfant délicieuse, s'oubliant pour soigner tendrement son aïeul.

... Comment était-elle redevenue si vite la jeune coquette qu'il avait rencontrée chez les Orlandi ? Un pli amer aux lèvres, Vallier soupira :

— Suis-je assez naïf ! Edgar est l'homme fait pour plaire aux femmes du monde ! Il suffit de voir M^{me} de Salbert pour deviner que ce beau garçon trouve en elle une précieuse alliée.

XV

Par une splendide matinée, Gisèle sortit seule pour acheter des fleurs. Devant les étalages embauvés, elle fut longue à faire son choix; onze heures sonnaient lorsqu'elle revint au logis...

— Des lettres pour M^{me} de Salbert, dit la concierge, en la voyant passer.

Elle tendit la main; l'enveloppe qui se trouvait dessus était retournée sur l'autre lettre et présentait le côté fermé, mais le timbre, bien marqué, indiquait sa provenance.

— Des nouvelles de Saint-Christophe, murmura-t-elle.

Et, légère, elle monta les deux étages :

— Esther, où est Madame?

— Sortie, Mademoiselle, il y a deux minutes, pour aller chez le coiffeur.

— C'est bien; vous lui direz que je suis rentrée.

Gisèle entra dans sa chambre, tout en caressant du regard la bienheureuse enveloppe; elle jeta son chapeau sur le lit avec l'autre lettre et, pelotonnée dans un fauteuil pour mieux jouir, elle déchira l'enveloppe. En voyant les grands caractères qui couvraient la première page, une pensée joyeuse traversa son esprit :

« Ce n'est pas de Marie-Louise! Grand-père est rétabli, puisqu'il écrit lui-même. »

Mais à peine eut-elle parcouru les premières lignes qu'elle s'arrêta et, d'une main tremblante, retourna l'enveloppe qui gisait sur le tapis.

— Je me suis trompée!... gémit-elle. Quelle erreur... et quelle découverte!

Lentement elle alla vers la porte et poussa le ver-

rou, puis revint à son siège poursuivre la lecture de la malheureuse épître, adressée à M^{me} de Salbert.

Les caractères inégaux, les lignes qui obliquaient, prouvaient que le vieillard avait lutté contre la fatigue pour écrire lui-même :

Madame, écrivait-il, pour la première fois depuis la mort de mon pauvre fils, je résiste à vos désirs, et je ne vous envoie pas la pension de Gisèle, que vous me réclamez impérieusement. Qu'avez-vous fait des cinquante mille francs que vous m'avez demandés il y a trois mois ? je ne veux pas le savoir ; mais en rendant impossibles de nouvelles imprudences je ne crois pas manquer à la promesse que j'ai faite à votre fille mourante, car elle entendait me recommander son enfant aussi bien que sa mère. J'ai mis pour condition à mon dernier envoi d'argent que Gisèle habitera désormais chez moi. Si vous êtes guérie, je réclame de votre loyauté son retour immédiat sous mon toit. Elle ne le quittera, j'en ai pris la résolution, qu'après avoir choisi *librement* celui qui sera son soutien pour la vie. Entendez bien que je ne refuse pas de vous venir en aide toutes les fois que vous en aurez besoin ; je l'ai toujours fait de bon cœur ; mais vous connaissez mes conditions ; rien ne me fera changer.

Ces lignes mettaient Gisèle en face de la réalité. Ah ! combien brutalement ! Sa grand'mère, cette femme si fière de sa distinction, qui n'avait pas assez de dédain à répandre sur le brave père Châtel, ne rougissait pas d'accepter son argent ;... pis que cela ; le réclamait comme une chose due !!! Elle ne possédait donc pas une fortune répondant au luxe dont elle s'entourait ? Il venait, ce luxe exagéré, en partie de... La pauvre enfant n'osa achever sa pensée ; quel bouleversement dans tout son être moral !

Et maintenant, en face de cette cruelle vérité qu'elle venait de découvrir, que faire pour prendre une sage résolution ?

Quand les douze coups de midi sonnèrent, elle quitta le fauteuil où elle demeurait anéantie depuis trois quarts d'heure. La seconde lettre, jetée sur son

lit, était bien de Marie-Louise; sans l'ouvrir, elle l'enferma dans un coffret, glissa l'autre dans son petit sac et s'en fut rejoindre M^{me} de Salbert.

Durant le déjeuner, elle fut silencieuse; la vieille dame n'y fit pas attention : tout entière à ses projets de voyage, elle ne pouvait penser à autre chose, et se mit à décrire un costume de tennis *tout à fait inédit*.

— Nous irons le voir ensemble; s'il te plaît, je veux te l'offrir; le tien n'est plus de première fraîcheur... Edgar a-t-il pu, enfin, te décider à choisir une plage? Il me semble que vous en avez parlé longuement, hier.

— Dites plutôt qu'il a discoursu sur le charme de toutes les plages connues.

— Et sans que tu aies indiqué tes préférences? C'est ridicule, ma chérie!

— C'est mieux ainsi; mes préférences d'hier ne sauraient être celles d'aujourd'hui. Vous avez achevé votre dessert; au salon, nous causerons tranquillement.

Dès qu'elles furent installées au salon, M^{me} de Salbert interrogea, câline et souriante, avec une lueur inquiète au fond des yeux :

— Eh bien! mignonne, qu'y a-t-il?

— Il y a... que je vais retourner à Saint-Christophe.

Leurs regards se croisèrent : ceux de Gisèle, humides, suppliants; ceux de l'aïeule, étincelants de colère.

— Je retourne à Saint-Christophe, répéta Gisèle : c'est mon devoir.

— Si tu plaisantes, tu feras bien de cesser à l'instant, dit la vieille dame; sinon, sache une bonne fois que je ne te laisserai pas aller. Je crois savoir mieux que toi où est ton devoir.

Gisèle tira de son sac la lettre du père Châtel et la posa, tout ouverte, sur les genoux de la vieille dame, en murmurant :

— Pardonnez-moi; je l'ai décachetée par erreur, croyant qu'elle m'était adressée.

Dès qu'elle eut parcouru les premières lignes, M^{me} de Salbert rougit violemment. Sa petite-fille, qui l'observait, s'attendait à un mouvement de honte et de chagrin : elle vit la lettre lancée sur le tapis d'un revers de main. Pour expliquer ce geste dédaigneux, sa grand'mère s'écria :

— Voilà bien les paysans ! Des reproches, des menaces !... Ils n'ont pas d'autres procédés. Ne t'effraie pas outre mesure, chérie : nous sommes deux, unies pour la même cause. Reste tranquillement près de moi ; si tu refuses de retourner, il faudra bien que ton grand-père cède.

— Mais, demanda la jeune fille, que ce sang-froid confondait, cette pension pour moi,... et les cinquante mille francs ?

— M'ont été remis, bien entendu. Les frais de ton entretien l'exigent. Je ne suis pas riche, moi : une pension de veuve et un capital si mince !

Sans prendre garde à ces explications, la jeune fille reprit :

— Vous avez bien fait d'accepter la pension ; mon cher grand-père l'a faite, j'en suis sûre, aussi grosse que vous le désiriez. Quant aux derniers cinquante mille francs, il les a envoyés en posant des conditions.

— Conditions que je n'ai pas prises au sérieux... Penses-tu que je voulais t'exiler là-bas sans retour ? Mentalement, je faisais des réserves.

— Oh ! grand'mère, comment pouvez-vous croire que je les accepte, ces réserves qui vous font tout simplement manquer à la parole donnée ! Je partirai, car je veux que mes bons parents vous conservent leur estime.

Gisèle s'était levée ; d'un regard très ferme, elle dominait la vieille dame ; celle-ci ne songeait qu'au moyen d'ébranler sa résolution :

— Tu perds la tête, ma pauvre enfant ! Pour complaire à un vieillard exigeant, dont l'opinion m'importe peu, vas-tu compromettre ton avenir ? Comment Edgar va-t-il juger cette espèce de fugue ? Cela peut changer ses intentions ; y as-tu songé ?

— Je n'ai rien fait pour provoquer sa recherche ; il est libre,... et moi aussi !

— Jeune folle ! Comprends donc que ce jeune homme est un avocat déjà en vogue, presque célèbre ; qu'il t'adore et te fera une vie large, facile ;... qu'en un mot tu n'auras rien à désirer, pas même les honneurs, qu'il partagera avec toi...

La jeune fille soupira profondément. Que de fois, lorsqu'un caprice la possédait, elle avait imposé sa volonté, sans égards pour les objections raisonnables de son aïeule ! Maintenant, elle parlait lentement, comme à regret, cherchant à adoucir le coup qu'elle allait porter :

— Chère grand'mère, vous n'avez, j'en suis certaine, que mon bonheur en vue. Je ne refuse pas d'épouser M. Orlandi, s'il demande ma main et si... si vraiment nous nous convenons... Mais, en ce moment, une seule chose m'occupe, que je veux régler loyalement. Vous avez reçu une somme d'argent qui vous était nécessaire et accepté la seule condition posée par mon grand-père, puisque vous m'avez envoyée en exil. Maintenant que le hasard m'a fait connaître cette condition, je ne peux demeurer ici contre ma conscience.

— Tu m'abandonnes ! exclama M^{me} de Salbert, au comble de l'exaspération.

— Non ; je ne perds pas l'espoir de revenir souvent près de vous. Je vous en prie, ne méconnaissez pas la générosité de mes parents Châtel.

— Et que dirai-je aux Orlandi, pour expliquer ton escapade ?

— Tout ce qu'il vous plaira ; la vérité, surtout. Dites que mon grand-père, souffrant, réclame ma présence ; ajoutez qu'il est mon tuteur, que, jusqu'à ma majorité, *lui seul* dispose de ma main...

Pour terminer cette scène, Gisèle, à bout de patience, quitta le salon.

M^{me} de Salbert y demeura seule, dans une indescriptible agitation ! Sans souci de la dignité gracieuse qu'elle affectait ordinairement, elle marchait

de long en large, s'arrêtait pour frapper du pied et parler haut :

— Il faut que ce mariage se fasse; *il le faut* pour arracher cette petite rêveuse à ces rustres!... Edgar assure — sa mère me l'a fait entendre — que je pourrai vivre à leur foyer, jouir enfin du bien-être dont je ne peux pas me passer... Cela m'est dû, après tout, comme l'argent du père Châtel! Si Gisèle n'épouse pas ce garçon, je sais ce qui m'attend : quelques misérables sommes envoyées de temps en temps, peut-être supprimées quand ils l'auront mariée. C'est impossible!... Je ne peux pas en être réduite à cette extrémité!

XVI

Au dehors, le soleil était brûlant; dans la grande salle fraîche de la Châtellenie, Gisèle était assise devant le piano; elle laissait courir ses doigts, et des cordes légèrement caressées s'envolait une sorte de mélodie qui accompagnait sa rêverie. Elle revivait par la pensée ce que les quatre semaines écoulées depuis son retour lui avaient apporté de douceur et d'amertume. Le froid baiser accordé par M^{me} de Salbert, au matin de son départ; les regrets si vifs qui l'avaient fait souffrir durant le voyage, jusqu'à l'instant où le père Châtel, pâle, amaigri, mais rayonnant, l'avait reçue au seuil de la maison; jusqu'à la minute où la bonne-maman avait balbutié en l'embrassant :

— Oh! ma Gisèle, ma Gisèle chérie!

Puis les Ferrey étaient accourus fêter son retour, avec des paroles simples, franches, affectueuses. Les d'Hubaire aussi l'avaient accueillie joyeusement... A Tous-Vents, même réception amicale de M^{me} Val-

liér; mais elle avait expliqué en s'excusant qu'elle n'osait déranger son fils. Rentré après une longue absence, les affaires le retenaient à l'usine. En vain Gisèle s'était attendue à recevoir la visite du jeune homme; *par un singulier hasard*, lorsqu'il faisait de courtes apparitions à la Châtellenie, elle était soit chez Suzanne d'Hubaire, soit à la Grande Ferme. Alors elle avait résolu d'en prendre son parti, de répondre à l'indifférence par l'indifférence.

Une seule fois, dans un chemin ombreux qu'elle suivait avec Marie-Louise, ils s'étaient rencontrés. Souriant, et avec une parfaite courtoisie, Rémy avait demandé des nouvelles de M^{me} de Salbert :

— J'aime à croire, Mademoiselle, que vous l'avez laissée parfaitement rétablie?

En se raidissant pour soutenir son rôle, elle avait retrouvé le ton ironique qui déplaisait tant à Vallier :

— Vous avez pu constater que, maintenant, ma grand'mère se porte à merveille.

Ils s'étaient quittés, lui emportant une mauvaise impression de cette rencontre, elle avec la certitude qu'il la croyait complice de la vulgaire comédie qui l'avait ramenée à Paris.

Marie-Louise savait-elle quelque chose, ou bien son tact exquis l'avait-il avertie que, pour une raison inconnue d'elle, son ami et sa cousine s'éloignaient autant que possible l'un de l'autre? Elle ne prononçait plus qu'incidemment le nom du jeune homme, ne parut pas s'apercevoir qu'il délaissait leurs petites séances musicales, et sembla oublier l'herbier abandonné.

... Gisèle quitta le piano, se coiffa d'un chapeau de soleil et s'en fut à travers champs jusqu'à la Grande Ferme. Là, elle se mit à suivre Marie-Louise comme son ombre. C'était l'heure où la jeune fermière, très occupée, très active, s'affairait avec la servante de la laiterie, inspectait le poulailler, désignait sa part de travail à chaque employé. Lorsqu'elle eut jeté un coup d'œil à la cuisine, elle se mit à ranger, dans d'immenses armoires par-

fumées de lavande, le linge de la dernière lessive. Gisèle prenait intérêt aux moindres détails de ces humbles travaux. Quand tout fut terminé, elle soupira et dit :

— Que vous êtes heureuse, Marie-Louise, de mener une vie active !

— Bonheur à la portée de tous ; de vous aussi, petite cousine.

— Oh ! moi, que puis-je faire ? Grand'maman et la vieille Léontine riraient de mon inexpérience et n'ont d'ailleurs que faire de mon aide.

M^{lle} Ferrey la regarda fixement ; au fond, elle s'inquiétait de la voir accepter avec un calme qui frisait l'apathie l'existence monotone de la Châtelainie. Sans un mot, la jeune fermière tira de sa corbeille à ouvrage de petits rouleaux d'étoffe aux nuances tendres, quelques-uns semés de fleurettes.

— Regardez : ce sont les robes que je vais faire, en guise de récréation, pour mes mioches.

— Vos mioches ! Où les prenez-vous ?

— Un peu partout dans le pays ; ça pousse comme des champignons, surtout aux environs de Tous-Vents. Les mères, pour la plupart, travaillent au tissage ; elles n'ont pas le temps de coudre, et, d'ailleurs, dans nos écoles modernes, à peine leur enseigne-t-on à tenir une aiguille. Je veux que ces petits soient tous beaux pour les fêtes ; la moisson terminée, il y aura la foire.

Un éclair passa dans les yeux de Gisèle.

— Oh ! Marie-Louise, laissez-moi vous aider ! J'ai habillé des poupées, je m'y entends très bien.

— Et vous voulez monter en grade, exercer vos talents sur des poupées vivantes ? Je ne demande pas mieux ; vous qui avez vu de si jolies choses, à Paris, vous pourriez me donner de bons conseils ; mais cela ne ressemble guère aux plaisirs que vous regrettez.

— Les plaisirs, on s'en fatigue, murmura Gisèle, se souvenant des heures qu'elle avait fiévreusement gaspillées durant son séjour à Paris, et de l'amertume qu'elle en avait gardée.



— Alors, affaire conclue : vous êtes mon associée !

Avec une ardeur de néophyte, Gisèle se mit à l'œuvre ; aux heures où Marie-Louise était libre, toutes deux s'acharnaient à leur tâche. Les séances d'essayage furent un triomphe pour la jeune Parisienne : son bon goût transformait les robes simples taillées par sa cousine en quelque chose d'élégant. Les fillettes, ravies, défilaient devant elle, tournaient comme de petits mannequins. C'était la première fois qu'elle approchait des enfants d'ouvriers ; elle s'émut en voyant les chaussures éculées, les dessous usés, mal raccommodés, qui souvent couvraient les jolis membres souples, hâlés par la caresse du grand air et du soleil. Elle puisa généreusement dans sa bourse, pour compléter les cadeaux de Marie-Louise... La connaissance était faite entre elle et ce jeune monde ; quand, au sortir de l'école, les enfants la rencontraient, un large sourire plein de confiance illuminait leurs mines espiègles, et ils disaient d'une voix chantante : « Bien le bonjour, mam'zelle Châtel ! » Un dialogue s'engageait :

— As-tu été sage ? Tes leçons, ton catéchisme, les avais-tu appris ?...

Elle riait et s'étonnait d'elle-même.

— Dire que je me mêle de faire la morale à ces bambins !

Mais elle était plus heureuse et ne se sentait plus une étrangère dans le pays.

— Pourquoi ne m'avoir pas associée plus tôt à vos bonnes œuvres ? dit-elle un jour à M^{lle} Ferrey.

— Votre éducation est si différente de la mienne ! Vous deviez faire l'aumône d'une autre manière.

La petite-fille de M^{me} de Salbert soupira : les ventes de bienfaisance, oui, elle savait que le produit en est destiné aux pauvres ; mais n'était-ce pas, pour elle, surtout l'occasion de porter une jolie toilette ?

— Vous accompagnerai-je pour distribuer vos cadeaux ? demanda-t-elle.

— J'allais vous le proposer. Je fais ces tournées avec M^{me} Vallier, qui se charge d'habiller les gar-

çons. Je vous préviens que cela nous prend toutes les matinées d'une semaine, et que nous partons de très bonne heure.

— Et vos occupations à la ferme, qu'en faites-vous ?

— Je me lève à cinq heures ; à sept heures, quand je pars, tout est en route : maman n'a plus qu'à surveiller.

Au jour convenu, Gisèle se leva avec l'aurore, fit sa toilette et prit hâtivement son déjeuner. Lorsqu'elle aperçut M^{lle} Ferrey, elle courut au-devant d'elle.

Tout était en fête dans la campagne ; les lointains appels des travailleurs aux champs, les rires des jeunes ouvriers qui se rendaient au tissage faisaient courir une vague de joie dans la paisible vallée.

A la porte, elles trouvèrent M^{me} Vallier qui dit en souriant :

— Vous voulez bien de moi, n'est-ce pas ?

— Comment donc, Madame ! C'est moi qui suis l'intruse, et je vous avoue que je crains d'être maladroite pour parler à tout ce monde.

— Votre cœur vous guidera.

Les visites charitables se poursuivirent les jours suivants. Gisèle sentait croître son intérêt, à mesure qu'elle se familiarisait avec ces femmes un peu frustes, qui racontaient tantôt leurs chagrins, tantôt les gentilleses de leurs bébés.

En revenant d'une de ces tournées, elle dit tout à coup :

— A Paris, on devrait visiter les pauvres comme nous le faisons ici.

— Ils sont mieux partagés que les nôtres, répondit M^{me} Vallier.

— Les œuvres, oui, je sais : il y en a d'admirables... Mais des femmes comme nous...

— Les femmes du monde qui commencent leur journée dans la mansarde des malheureux ne sont pas rares.

La jeune fille ouvrit très grands ses beaux yeux.

— Vous plaisantez, Madame !

M^{me} Vallier attacha sur elle un regard pénétrant.

— Mademoiselle la Parisienne, vous connaissez bien mal votre monde ! Les femmes s'y divisent en deux catégories : celles qui vivent pour briller et s'amuser ; celles qui, tout en jouissant de leur fortune, n'oublient pas les déshérités ; ce ne sont pas les moins aimables, et aucune d'elles ne se vante de ce qu'elle fait.

— Oui, elles se cachent bien, car je n'en connais aucune, dit Gisèle, pensive.

Ce fut tout : on parla d'autre chose, et on se sépara gaiement.

Quand M^{me} Vallier rentra chez elle, Rémy l'attendait pour le déjeuner ; une lettre ouverte près de lui sur la table paraissait le préoccuper.

— Je vais t'annoncer une nouvelle ennuyeuse, dit-il : un de mes condisciples du lycée, avec lequel j'ai renouvelé connaissance à Paris, voyage en Normandie et me demande de le recevoir pour quelques jours. J'ai passé une soirée chez ses parents : je ne puis convenablement refuser.

— Pourquoi refuser, mon cher enfant ? Je suis disposée à recevoir tous tes amis. Je suppose que c'est le jeune Orlandi, dont tu m'as parlé à ton retour ?

— Lui-même... Mais ce n'est pas tout : sa mère l'accompagne.

— Et... tu crois qu'elle compte venir chez nous, comme cela, sans invitation ? dit M^{me} Vallier, surprise.

— J'en suis convaincu, parce qu'il faut qu'elle vienne pour... une affaire sérieuse.

— Allons, nous tâcherons de la bien recevoir. Quel genre de femme est-ce ?

— Une personne que rien n'embarrasse ; elle arrivera chez toi comme chez une amie intime ; bien élevée tout de même. Prépare tes oreilles, chère maman : elle parle pour quatre ; quelques mots d'approbation lui suffisent.

Brièvement, Rémy traça le portrait de leurs futurs hôtes.

— Sois tranquille, dit sa mère, je me charge d'occuper ma visiteuse.

Elle vit son air soucieux et changea de sujet :

— Tu ne me demandes pas ce que j'ai fait ce matin.

— Je le devine : achevé la distribution des vêtements.

— Avec mes deux compagnes, oui. La mère Jourdain m'a offert une botte de roses que j'ai abandonnée aux mains de Gisèle... Vois-tu, tout d'abord, nous avons mal compris cette enfant. C'est une belle petite âme confiée aux mains d'une pauvre femme incapable de la former ; quand son cœur parle, il ne reste rien de cette déplorable éducation.

— C'est possible !

Le jeune homme acheva son repas en silence ; la lettre d'Orlandi, toujours ouverte près de lui, semblait lui inspirer des pensées assez sombres.

Quand le domestique apporta le café, M^{me} Vallier le servit, puis, certaine d'être seule avec son fils, elle posa légèrement la main sur son bras et laissa tomber ces paroles :

— Puisque ce qui t'effrayait chez Gisèle n'est pas à craindre, ne pourrions-nous penser au rêve des bons Châtel ? Sa beauté s'est plutôt épanouie.

— Inutile, ma pauvre maman : dans quelques jours, elle sera la fiancée du jeune homme que nous allons recevoir ; il vient, je n'en doute pas, faire connaissance avec les grands-parents, et il a ici une bienveillante auxiliaire. J'ai rencontré M^{lle} Gisèle chez les Orlandi ; il y avait dans l'air ce je ne sais quoi qui annonce les prochaines fiançailles !

Sorti de sa réserve, Vallier raconta sa visite chez les parents d'Edgar, sa surprise d'y rencontrer Gisèle, surprise qui s'était changée en dégoût quand il avait appris de quelle comédie elle s'était servie pour quitter Saint-Christophe et rentrer à Paris. L'âpreté de son ton s'adoucit lorsqu'il voulut excuser la jeune fille :

— Cette faiblesse chez une personne naturelle-

ment droite s'explique par un entraînement irrésistible.

— Je me demande pourquoi tu ne refuses pas de recevoir ces gens, dit M^{me} Vallier, emportée par sa déception.

— Parce que je n'ai aucune raison pour refuser ce service à mon ancien camarade. Orlandi est un brave garçon qui a bien le droit d'établir son bonheur suivant son cœur. Mais parlons d'autre chose : Melpo m'annonce l'arrivée de sa fille au château Morin; nous la verrons bientôt.

— Ah! c'est donc décidé, ce voyage?

— Oui; elle aussi, je l'ai vue à Paris.

— Tu ne m'en as pas parlé, dit M^{me} Vallier d'un ton de reproche; tu deviens cachottier, mon ami... Comment as-tu trouvé cette petite?

Rémy se mit à rire :

— Une jeune fille, s'il vous plaît! mais une jeune sauvage, moderne et gâtée par sa fameuse gouvernante; bonne fille, je crois, dont le cœur, comme chez M^{lle} Châtel, peut modifier l'éducation défectueuse.

XVII

— Que fait donc ce gamin, planté au milieu du pont? dit M^{lle} Ferrey qui, au sortir de la grand'messe, avait allongé sa promenade, en compagnie de Gisèle, et suivait les bords de la rivière. Ah! c'est Louis Blavet, le fils du concierge de Tous-Vents.

Penché sur le parapet, l'enfant était immobile; la brise lui porta son nom; aussitôt, il se redressa et accourut au-devant des jeunes filles.

— Qu'y a-t-il, maître Louis? Tu as l'air penaud! dit Marie-Louise.

— C'est une commission pressée qu'on m'a recom-

mandé de vous faire à la porte de l'église; je l'avais oubliée, alors je reviens bien vite à la Grande Ferme.

— *Bien vite!* Tu prenais racine sur le pont, à contempler je ne sais quoi.

— Faites excuse, c'est pas je ne sais quoi, c'est l'père à la Randon qu'est là, une ligne à la main. V'là une demi-heure que je l'guette : il n'a pas pris une ablette; faut-il qu'il ait du temps à perdre!

— Mais, avec ta commission pressée, tu n'as pas perdu ton temps?

— Peut-être ben; c'était plus fort que moi! Enfin, v'là la chose en deux mots : M^{me} Vallier prie ces demoiselles de venir à Tous-Vents après la messe, parce qu'il y a quequ'un d'arrivé.

— Sais-tu le nom du visiteur?

— Ils sont deux, Mam'zelle : un monsieur et une dame; celle-là parle, je vous en réponds! Quant au monsieur, ma foi, rien à dire : il est comme l's autres.

— Merci des renseignements; retourne par le chemin d'en haut, et laisse le pêcheur perdre son temps tout seul... Nous sommes près de la maison : prenons l'auto, proposa M^{lle} Ferrey.

Le soleil dardait ses rayons éclatants lorsqu'elles arrivèrent devant la façade de Tous-Vents; elles arrêterent la voiture sous l'allée de tilleuls et sortirent de l'ombre, éblouies par la lumière. Au même instant, une voix flûtée s'éleva :

— Vous voilà enfin, chère belle!

Gisèle tressaillit violemment et tourna un regard stupéfait vers la porte du kiosque, où une petite femme rondelette se tenait, pimpante dans un tailleur vert amande.

— Madame!... balbutia-t-elle, suffoquée.

— Héloïse Orlandi en personne, oui, mignonne, enchantée de vous revoir encore embellie, vraiment!

Ses mains s'agitaient pour inviter les jeunes filles à entrer, pendant qu'elle continuait :

— Edgar et moi, nous voyageons comme deux écoliers en vacances; le hasard nous a poussés par

ici, et mon fils n'a pas voulu passer si près sans serrer la main de M. Vallier. Mais vous ne m'avez pas encore embrassée, vous paraissez abasourdie. Qu'y a-t-il de si surprenant à nous voir ici ?

Revenant graduellement de sa surprise, Gisèle présenta Marie-Louise; un flot de paroles aimables corrigea la nuance quelque peu protectrice du salut de M^{me} Orlandi :

— Vous volez à mes filles leur meilleure amie, Mademoiselle. Ah ! la concurrence est redoutable pour les absents, remplacés par une aussi charmante personne ! Gisèle, jeune ingrate, vous ne me demandez pas des nouvelles du reste de la famille.

— Pardonnez-moi, Madame ; l'imprévu de la rencontre en est cause ; maintenant, dites-moi...

Elle ne demandait qu'à parler, la fine Italienne, pour bien établir que sa présence et celle d'Edgar étaient toutes naturelles.

— Mes filles tiennent compagnie à leur père, encore retenu par la fin de ses cours ; mais mon fils, très surmené, avait besoin d'un changement immédiat ; il s'est déchargé de quelques affaires, et nous voici en route, visitant cette région délicieuse, idéale..., pourvu qu'elle ne vous garde pas !

Marie-Louise, impassible, étudiait les gestes maniérés qui accompagnaient ce petit discours. Tout donnait l'impression d'une leçon préparée d'avance.

— Voici mon fils, annonça M^{me} Orlandi. M^{me} Vallier lui faisait visiter les serres, pendant que M. Rémy termine sa correspondance.

Gisèle accueillit l'avocat sans trouble apparent ; lui, à défaut de délicatesse, était homme du monde ; il fallut la finesse de Marie-Louise pour deviner que ce beau jeune homme n'était pas là *par hasard*. Pour confirmer son jugement, M^{me} Orlandi déclara en termes ampoulés qu'elle ne partirait pas sans avoir fait la connaissance des grands-parents Châtel, qu'elle aimait déjà pour l'affection qu'ils portaient à sa chère Gisèle.

M^{me} Vallier écoutait, un peu surprise ; Marie-Louise commençait à perdre patience ; quant à Gi-

sèle, habituée à ces manifestations exagérées, elle rit franchement.

— Chère Madame, vous devez être exténuée de traîner en voyage un aussi lourd bagage de sentiments ! Merci de les déverser sur nous en précieuse averse ; cela nous rend très heureuses, et vous repartirez plus légère !

M^{me} Orlandi ne songeait pas à se froisser ; elle sourit et, menaçant du doigt sa jeune amie :

— Jeune espiègle ! le grand air ne vous a pas fait perdre votre esprit moqueur ! Tant mieux : c'est comme cela que je vous aime !

Les jeunes filles ne pouvaient prolonger leur visite ; tous les reconduisirent jusqu'au bout de l'avenue. M^{me} Orlandi marchait entre M^{me} Vallier et Marie-Louise ; elle s'appliquait à retenir leur attention par son incessant babil. Edgar avançait près de Gisèle qui parlait de choses indifférentes ; il comprit le manège de sa mère, ralentit insensiblement le pas, et, enfin distancé par le premier groupe, il dit en baissant la voix :

— Savez-vous bien ce qu'il y avait de cruel dans votre départ précipité ?

La jeune fille garda le silence ; il poursuivit :

— Je suis ici avec l'autorisation de M^{me} de Salbert, pour sortir de l'incertitude où vous m'avez plongé. Soyez bonne : cinq minutes d'entretien cet après-midi, deux mots qui me rassurent, je vous en prie !

Sans attendre de réponse, il feignit de croire que sa mère l'appelait, et pressa le pas. Gisèle froissait entre ses doigts une fleur qu'elle tenait... On voulait donc la forcer à décider de son sort ! Elle sentait s'évanouir le vague espoir caché au fond de son cœur de voir s'ouvrir devant elle une autre destinée. Si Orlandi fût demeuré près d'elle en ce moment, les deux mots qu'il sollicitait ne l'eussent guère satisfait !

Comme on arrivait au bout de l'avenue, la haute silhouette de Vallier se détacha tout à coup sur le fond clair de la vallée lumineuse, près d'une autre

silhouette, celle d'une femme qui tenait en main une bicyclette. En voyant le groupe qui venait vers eux, tous deux s'arrêtèrent, et, dès qu'il fut tout près, Rémy dit à sa mère :

— Je te présente une vagabonde que j'ai trouvée sur la route, incertaine de la direction qu'elle devait prendre. Dans sa hâte de te voir, elle s'est évadée, sans plus de façon, du château Morin, où l'on doit s'inquiéter.

— Qui ça, *on*? trancha la voix aigre d'Olive Melpo. Mon soi-disant mentor, la bonne Rondeau? Elle est trop habituée à mes allures et ne s'étonnera même pas. Bonjour, Madame... Oui, vraiment, votre visage s'était gravé dans ma mémoire; vous n'êtes pas changée comme Rémy. Lui, par exemple, il a fallu que papa me nomme ce beau jeune homme : je ne l'aurais pas reconnu, car il a rudement embelli, vous savez!

— Bonjour, Olive, dit M^{me} Vallier, en serrant la petite main brune qui s'offrait. Moi, je retrouve votre sourire et, dès cette première escapade, votre amour de l'indépendance.

— C'est que je l'ai bien cultivé, cet amour-là! Du reste, on m'a laissée faire; je n'en suis pas plus mauvaise!... Ah! mais, je vous reconnais, Monsieur l'avocat de mon père! Il vous porte aux nues depuis que vous l'avez aidé à gagner un gros procès. Embrouillée, hein, cette affaire-là? Mais, avec de l'éloquence, on habille si bien la vérité!

Edgar salua en souriant et se mit en devoir de présenter à sa mère la fille de son riche client. Gisèle avait hâte de s'éloigner; après un signe d'intelligence adressé à M^{me} Vallier, elle et sa cousine s'esquivèrent.

— La drôle de fille! dit Marie-Louise, dans l'auto qui les emportait. Ce nom d'Olive me remet en mémoire cette fillette mal élevée; j'ai joué avec elle quand j'étais petite. D'où sort-elle? Que vient-elle faire ici?

Gisèle négligea de répondre. Après un long silence, elle demanda :

— Comment trouvez-vous mes amis?

— Je les ai seulement entrevus; ils sont aimables,... distingués... C'est tout à fait le genre de monde que vous fréquentez à Paris, n'est-ce pas?

— Quel ton vous prenez! On dirait un blâme ou une critique *habillée*, selon l'expression de M^{lle} Melpo.

— Je ne peux me montrer malveillante pour ceux que vous nommez vos amis... Ils sont très bien, vous dis-je.

— Alors,... qu'allez-vous penser si je vous confie que bientôt, peut-être, ils seront pour moi... plus que des amis?

— Je souhaiterai que vous ne vous trompiez pas de chemin.

— Marie-Louise! exclama Gisèle, soudain irritée, que signifie?...

L'auto s'arrêtait devant la Châtellenie; M^{lle} Ferry embrassa sa cousine en murmurant :

— Chérie! Je vous aime tant! Consultez sérieusement votre cœur, avant de l'engager.

— Quelle plaisanterie!!! Je suis sûre...

Gisèle avait sauté à terre; l'auto filait, la laissant si troublée qu'elle dut refouler ses larmes avant de gravir le perron.

XVIII

En apprenant que les hôtes de Tous-Vents avaient l'intention de lui faire une visite, le père Châtel fut d'abord médiocrement satisfait; puis il se ravisa : des amis de M^{me} de Salbert,... une dame *et son fils*?... Leur passage à Saint-Christophe était-il vraiment dû au hasard? Mieux valait voir de près ces gens-là! Quant à sa femme, elle parut franchement défiante et le dit :

— Qu'est-ce que ce beau monde vient faire ici? Depuis six ans que Rémy est à Tous-Vents, je ne l'ai jamais entendu prononcer leur nom. Est-ce pour lui, leur visite, ou pour toi, ma fille?

— Pour les deux, grand'mère. Les Parisiens en mal de tourisme cherchent souvent un but; les Orlandi ont reçu M. Rémy chez eux, à Paris; ils se sont aussi souvenus que j'habite le pays; le but, ou plutôt l'arrêt dans leur randonnée était tout trouvé.

— Singulière manière de se faire inviter! Peut-être les usages nouveaux?... Enfin, s'ils sont aimables...!

— M^{me} Orlandi plaît à tout le monde; vous verrez.

— Alors, appelle Léontine; commande toi-même un goûter qui te fasse honneur; tu connais mieux ce qui convient à ces gens-là.

Contente de s'agiter pour ne pas penser, Gisèle commença ses préparatifs, orna de fleurs la salle, disposa sur les consoles du salon quelques bibelots, de vieilles et précieuses faïences qu'elle avait dénichées dans le fond d'une armoire. Les larges fauteuils, les lourdes chaises, rangés en file le long des murs, furent placés de façon plus moderne. La grand'mère s'étonna :

— Peux-tu m'expliquer l'avantage qu'on trouve à faire valser ainsi les meubles au milieu d'une pièce?

— Grand'mère, on dit que ce sont les meubles eux-mêmes qui ont supplié qu'on introduise un peu de variété dans leur existence, répartit la jeune fille en riant. J'espère que cela ne vous contrarie pas?

— Pas du tout, petite, puisque cela te plaît. Moi, je me figurerai qu'on a mis tout en l'air, pour cirer le parquet...

La pensée qu'elle allait recevoir des gens très *fashionables* paralysait un peu l'excellente femme. Dès les premières salutations, M^{me} Orlandi, avec son flair italien, le devina; souple, charmante, insinuante, elle la mit à son aise; au bout d'un quart d'heure, la plus franche cordialité régnait entre

toutes ces personnes, si différentes d'idées et d'habitudes.

Cependant Gisèle ne s'était pas attendue à voir paraître M^{lle} Melpo; elle avait fait prévenir au château Morin qu'on l'invitait à Tous-Vents pour le déjeuner, et décidé qu'elle aussi irait à la Châtellenie. Quand M^{me} Vallier voulut expliquer sa présence, elle lui coupa délibérément la parole et se présenta elle-même :

— Monsieur Châtel, cherchez bien au fond de votre mémoire : vous y trouverez une petite fille du nom d'Olive, qui mangeait vos pommes vertes, pillait vos plants de fraisiers et galopait sur votre âne, jusqu'à l'exténuer; elle vient vous demander pardon de ses méfaits et promettre de ne plus recommencer.

— Quoi ! Olive, cette diable d'enfant, c'est vous !... J'espère que l'éducation a changé tout cela !

— Oh ! certainement; à présent, je préfère les pommes mûres. M^{me} Vallier ne voulait pas m'amener; moi; j'ai voulu venir. Est-ce que cela vous ennuie ?

— Pas du tout, mon enfant; vous avez bien fait.

Quand vint l'heure du goûter, M^{me} Orlandi fut frappée, comme l'avait été Gisèle le premier jour, du précieux mobilier qui garnissait la salle à manger, de la profusion d'argenterie, enfin de ce luxe villageois, trop lourd pour ses goûts artistiques, mais qui annonçait une fortune encore supérieure à ses prévisions. D'un coup d'œil triomphant, elle sembla dire à son fils : « Me suis-je trompée ? Il y a une mine d'or dans cette maison. » Il comprit et se demanda comment il pourrait se rapprocher de Gisèle sans attirer l'attention. Le sort devait le favoriser. Fidèle à la vieille coutume normande, le père Châtel eût craint de manquer à la politesse s'il n'avait promené ses visiteurs dans une partie de son domaine.

Après le parterre, une allée moussue, qui traversait la futaie, menait droit aux bords de l'étang où l'on avait installé des bancs rustiques.

M^{me} Orlandi se dirigea vers la pente douce du petit embarcadère.

— Délicieux ! ravissant !... exclamait-elle. Est-il permis d'essayer cette jolie barque ?

— Le canotier est à vos ordres, dit Gisèle, qui sauta dans la nacelle et lui tendit la main.

— Mais je ne peux souffrir que le canotier se fatigue quand je suis là... Cette frégate peut porter trois personnes !

Ce disant, Edgar saisit les avirons ; ils voguèrent un instant. M^{me} Orlandi, qui poussait de petits cris joyeux, dit enfin qu'il était convenable de rejoindre ceux qui les attendaient sur la rive.

A peine eut-elle mis pied à terre que son fils, d'un vigoureux coup d'aviron, relança la barque au large en criant gaïement :

— La reine du lac veut faire le tour de son royaume !

— Mais je le connais, mon royaume ; quelle plaisanterie ! protesta Gisèle en fronçant les sourcils.

Le jeune homme comprit le côté dangereux de son coup d'audace ; hardiment, bien qu'à mi-voix, il repartit :

— Croyez-vous vraiment à une plaisanterie ? Suis-je très coupable de saisir l'unique chance qui s'offre à moi pour obtenir la faveur que je vous ai demandée ce matin ?

— Vous l'ai-je accordée ? fit-elle, hautaine.

— M^{me} de Salbert me l'a promise en votre nom ; elle sait dans quelles intentions je suis venu ici ; elle sait le doute si pénible dans lequel votre départ m'a plongé. Vous n'ignorez plus que je vous aime, ni l'espoir dont je vis... Encore quelques minutes, et il faudra rejoindre nos amis. Ne voulez-vous pas me donner, sinon une promesse, au moins quelques mots d'encouragement ?

— Ma grand'mère de Salbert ne peut rien, dit Gisèle, radoucie ; je suis encore mineure, et je dépends entièrement de mon grand-père Châtel.

— Aussi ai-je saisi l'occasion de lui être présenté ; si je ne lui déplais pas, puis-je espérer ?

La jeune fille se taisait; elle tourna les yeux vers la rive. Rémy venait de rejoindre le groupe qui suivait la barque des yeux en causant; lui seul ne s'en occupait pas. Debout près d'Olive, il souriait et paraissait s'amuser de son caquet. Secouée par une grande émotion, la pauvre Gisèle dit précipitamment :

— Eh bien! oui, espérez — mais allons rejoindre les autres.

XIX

Edgar et sa mère prirent congé des Châtel et les remercièrent de leur accueil en termes chaleureux.

— Nous ne pouvions attendre moins de ceux que M^{me} de Salbert nous avait si bien décrits! déclara la petite femme.

Le père Châtel eut un fin sourire et, jouant la naïveté :

— Vraiment! a-t-elle si bonne opinion de nous? dit-il. Je lui en suis, ma foi, reconnaissant, car, depuis quelque temps, je ne crois avoir rien fait pour lui paraître aimable.

— Peut-on parler ainsi! Cher Monsieur, quand les hommes se mêlent d'être modestes, ils passent la mesure!... Mais j'y pense, il y aurait un moyen d'être agréable à notre amie : ce serait de lui céder Gisèle pendant son séjour à Trouville. Ah! pour le coup, elle vous porterait aux nues! Sa discrétion seule l'empêche de vous demander ce léger sacrifice.

— Gisèle à Trouville?

— Oui; chaque année, elle et sa grand'mère passent plusieurs semaines au bord de la mer.

— Cela te plairait-il, ma fille? demanda l'excellent homme, du ton affectueux que sa grosse voix prenait quand il s'adressait à la jeune fille.

— Beaucoup, grand-père; à condition que cela ne vous contrarie pas.

— Alors, il ne sera pas dit que je te prive de ce plaisir. *Nous irons à Trouville.* Madame, vous pouvez prévenir M^{me} de Salbert et la prier de nous fixer la date de son arrivée.

M^{me} Orlandi, suffoquée par une semblable décision, fut sur le point de rester court! Elle trouva néanmoins deux ou trois exclamations admiratives, pour cacher son désappointement. Seule ensuite avec son fils, elle éclata :

— Ce bonhomme accompagnant Gisèle dans *notre* société! la suivant comme son ombre! car c'est ainsi qu'il l'entend, j'en suis sûre! Vais-je être contrainte de l'exhiber à toutes nos connaissances?

— Je crois qu'il faut t'y résigner, si tu veux que j'épouse sa petite-fille. C'est un homme présentable, pas vulgaire du tout, quoique campagnard, et M^{lle} Gisèle témoigne d'une grande affection pour lui. Plus tard, si cela me gêne, je la modérerai; mais qui veut la fin veut les moyens!

Il rapporta brièvement les quelques paroles échangées avec Gisèle.

— C'est toi qui m'as lancé dans cette aventure; à présent, j'y tiens sérieusement. Une femme adorable, une dot et des espérances qui répondent on ne peut mieux à mes projets d'avenir.

M^{me} Orlandi regarda curieusement son fils :

— Ton avenir? Il est tout fait. Que veux-tu dire?

— Nous en parlerons plus tard!... Je suis pratique, décidé à faire mon chemin et à le faire promptement. Pour en revenir à cette *affaire*, j'aurais préféré, malgré les apparences favorables, une certitude, des chiffres, enfin... Je comptais être renseigné par Vallier, mais cet original s'y est mal prêté.

— Alors? interrogea la mère d'Edgar, inquiète.

— Alors, je remporte tout de même une précieuse assurance; le mot « espérez », prononcé par les lèvres tremblantes de cette jolie fille, signifiait... tout ce que je puis désirer. J'étais même étonné de la voir si émue. — A Trouville, nous mènerons les

choses rondement, car je suis pressé d'en finir. Si tu sais gagner le grand-père, cela ira tout seul. Tu es de force, ma chère maman; mais il ne faudra pas perdre de vue que nous avons affaire à un Normand, aussi fin qu'il veut paraître naïf.

... A la Châtellenie, aussitôt après le départ des visiteurs, Gisèle s'était enfermée dans sa chambre, non pour réfléchir, elle ne le pouvait pas, mais pour étouffer l'angoisse dont elle ne voulait à aucun prix reconnaître la cause. Le bonheur qu'elle avait rêvé venait à elle; ses grands-parents, elle le devinait, ne s'opposeraient pas à ce qu'elle devint la femme d'Edgar, s'ils étaient sûrs qu'elle l'aimait, et elle avait donné au jeune homme un espoir qui ressemblait beaucoup à un aveu! Avant son exil, elle eût nagé dans la joie, employé cet instant de solitude à faire les mille projets dorés qui bercent les heureuses fiancées. Au lieu de cette douce rêverie, une question s'imposait à son esprit, unique, obsédante, tenace jusqu'à l'acuité : « Que va penser Rémy Vallier, le jour où il saura? » Elle le revoyait au bord de l'étang, près d'Olive, le sourire très jeune et bienveillant, tout occupé des propos excentriques qu'elle débitait en les accompagnant d'un rire qui fusait drôlement. Il ne s'apercevait donc pas que M^{lle} Melpo outrait l'originalité des jeunes filles qui se vantent à tort d'être « modernes »?... Ou bien la loi des contrastes, agissant sur cet homme sérieux, lui faisait-elle goûter le charme de cette nature sans contrôle?

— Que de fois il m'a sévèrement jugée et ne s'est pas gêné pour me le dire! murmura Gisèle, mélancolique.

Dans la grande salle, les parents Châtel devisaient sur l'événement du jour.

— Je me demande à quoi tu as pensé, mon pauvre ami, en promettant d'accompagner Gisèle à Trouville! disait M^{me} Châtel. Quelle figure feras-tu là-bas, au milieu des amis de M^{me} de Salbert?

— On me trouvera ridicule, assommant; on rira en arrière de ma manière d'agir et de parler, de

mon manque d'usages. Ce monde frivole ne s'occupe guère que des apparences. Je sais tout cela, et je m'en moque d'avance; tout ce qu'on dira ne me trouble pas plus que le bourdonnement d'une mouche!

— Oui, je comprends : à ton âge, on n'a plus de prétentions; mais la petite finira par te trouver gênant.

— Tu lui fais injure. Malheur à qui rirait devant elle de son vieux père! Elle a le cœur de notre Jean, et, à présent, elle nous aime bien... Enfin, j'ai une raison sérieuse pour faire ce voyage. As-tu un peu observé ce jeune homme et sa mère?

— Elle parlait tant que cela m'étourdissait; quant à lui, c'est un beau garçon, très poli, distingué. Est-ce que, par hasard...?

— Heu! on dit que les femmes sont plus fines que nous! Tu n'as donc pas remarqué qu'il était tout le temps occupé de Gisèle?

M^{me} Châtel joignit les mains.

— Mon Dieu! quel malheur! Nous ne l'aurons pas eue un an près de nous!

Son mari attacha sur elle un regard compatissant; mais, très ferme, il poursuivit :

— Ma bonne amie, ce n'est pas notre bonheur que nous devons chercher, c'est le sien. M. Orlandi a une belle situation, paraît un honnête homme, bien élevé. S'il plaît à notre enfant, je ne peux pas lui refuser de l'épouser; mais, à vrai dire, malgré les apparences, ce garçon *ne me revient pas*... C'est peut-être injuste : les amis de M^{me} de Salbert me sont suspects. Voilà pourquoi je veux aller à Trouville étudier ces gens-là à mon aise.

— Et si quelque chose en eux te déplaît, t'inquiète?

— Crois-tu que je risquerai le bonheur de notre trésor? Dieu me viendra en aide. Il nous a laissés sur terre pleurer notre Jean pour préserver sa fille du malheur. Quand je la verrai mariée, ma tâche sera accomplie.

— Quel malheur que ce ne soit pas Rémy! soupira M^{me} Châtel.

Son mari haussa les épaules et répondit avec un mouvement d'humeur :

— Rémy devient fou!... Ma parole : il est sur le point de faire la cour à cette petite Olive, une extravagante!... et sa mère paraît l'approuver! C'est inouï!!!

... A Tous-Vents, quand l'auto qui emportait Edgar et sa mère eut disparu, M^{me} Vallier demanda :

— Eh bien! Rémy, considères-tu le mariage de ton ami et de Gisèle comme certain?

— Plus que jamais, dit-il, ironique; M^{lle} Châtel aura un mari prêt à l'adorer, en proportion de sa dot.

— Tu es peut-être injuste.

— Ah! s'écria le jeune homme avec violence, ce n'est pas elle qui l'occupe! Sa beauté, son esprit, son cœur,... tout cela, il l'apprécie à sa façon, et je gagerais qu'il se croit sérieusement épris, grâce à la fortune du père Châtel qui, au fond, est ce qu'il convoite.

— Le grand-père est fin : il devinera...

— Tu vois bien que non, puisqu'il consent à ce séjour à Trouville. Orlandi et sa mère ne sont pas de ceux qu'on prend en défaut, quand ils se surveillent.

— Et Olive, demanda tout à coup M^{me} Vallier, pour changer de sujet; que penses-tu d'elle?

Il sourit tristement :

— Une enfant gâtée, mal élevée, qui me fait pitié.

— La pitié te suffira-t-elle pour être heureux?

Rémy se tut un instant, la physionomie grave, impénétrable.

— Je crois qu'il n'est pas difficile d'aimer l'être auquel on se dévoue, surtout quand c'est une enfant jeune et jolie comme Olive. Dans un milieu différent, son cœur s'éveillera, ses idées fausses tomberont.

— Est-elle seulement croyante? soupira M^{me} Vallier.

— Elle est surtout ignorante. Tu verras, mère, nous la formerons, et tu seras heureuse de mon choix.

— Que Dieu t'entende, mon ami !

XX

Trois semaines devaient s'écouler avant le départ pour Trouville. Les goûts simples, les habitudes casanières des Châtel faisaient de ce projet un événement pour leur entourage. Ni la tante Annette ni son mari ne pouvaient admettre que leur parent consentît à se produire dans une station à la mode ; ils prévoyaient pour lui le dédain, les procédés mortifiants de M^{me} de Salbert qui, certes, ne chercherait pas à faire accepter cet homme si simple par ses amis. L'air soucieux de Gisèle avait-il pour cause la crainte des ennuis que son grand-père pouvait s'attirer dans ce milieu dont il ignorait les préjugés et aussi la sottise ? Qui donc y comprendrait Jean Châtel, grand propriétaire terrien, avec ses manières franches, avec son intelligence un peu haute, incapable de ployer devant certains compromis mondains ? Si elle prévoyait tout cela, ne devait-elle pas, en fille de cœur, trouver un bon prétexte et refuser ce voyage ? Ainsi raisonnait Marie-Louise.

Suzanne d'Hubaire remarqua également le peu d'entrain de la jeune fille.

— Comme vous êtes grave, pour une mondaine qui va rentrer dans son cher tourbillon !... Qu'est-ce qui vous préoccupe ?... Le choix des toilettes ? dit-elle un jour.

— Non, certes ; dans une ville de saison, les bons faiseurs ont des agences : je ferai mon choix, et... cela m'ennuie d'avance... Tenez, Suzanne, c'est

inexplicable : il me semble que, pour la seconde fois, je pars en exil !

— C'est d'un bon augure pour Saint-Christophe ; si vous y laissez votre cœur, vous nous reviendrez.

Son cœur?... En s'acheminant vers la Châtellenie, la jeune fille le sentait très lourd,... comme sous la menace d'un grand chagrin. Certainement, elle rentrerait chez ses grands-parents ; mais, si rien ne venait troubler ses prévisions, elle y reviendrait fiancée... Puis le départ sans retour s'imposerait, et les chers vieillards retomberaient dans l'isolement ! Cela arrive chaque jour,... c'est dans l'ordre de la nature : la jeune épouse quitte ses ascendants pour suivre l'homme qu'elle aime ;... leur émotion l'attendrit un instant, puis elle se tourne, radieuse, vers la vie qu'elle a choisie. Gisèle n'était donc pas semblable à tant de jeunes amies qu'elle avait vues s'envoler joyeusement au bras d'un mari ? Quelle faiblesse se cachait au fond de son âme ? La pensée de quitter pour toujours ce coin de terre lui causait un incompréhensible déchirement. Affaire d'atavisme ! La passion de ses ancêtres terriens pour leur petite patrie se réveillait peut-être violemment et faisait du Paris tant regretté la véritable terre d'exil...

Elle avançait lentement et promenait les regards sur ce qui l'entourait, comme sur les traits d'un être chéri. Le ciel d'un azur triomphal était semé de légers nuages ; ils voilaient tour à tour le soleil pendant quelques minutes ; l'un d'eux, plus noir, menaçait de tout gâter ; mais un flot lumineux qui le précédait faisait des champs de blé jaunissant une mer d'or pâle, les prairies d'un vert transparent, la rivière étincelante !... Elle passa devant des maisons d'où sortit un sonore et cordial : « Bonjour, mam'zelle Châtel ! » L'air souriant, la voix claire, elle répondit en étouffant un soupir. Le nuage noir qui accourait se fondit tout à coup en cataractes, mais l'église, toute proche, offrait un refuge. Gisèle entra et s'assit au bas de l'une des nefs, contre un pilier trapu. Tout au fond de cette nef se dressait l'autel de la Vierge, avec un jeu de lumière qui tombait

d'aplomb sur la blanche statue. La pluie faisait rage contre les vitres et rendait plus sensible le silence du lieu saint.

Peu à peu, un grand calme baigne son âme, et c'est un calme vivifiant qui lui donne l'impression de n'être plus seule en face de sa peine. Aurait-elle donc trouvé la source mystérieuse dont Marie-Louise lui a parlé? Les yeux fixés sur l'autel devant lequel brille la petite flamme symbolique de la lampe, elle ne tente plus de refouler son chagrin, elle le dit à Celui dont elle sent la présence et qui, de son regard souverain, pénètre tous les replis de l'âme. La lumière se fait en elle; il lui semble entendre une voix intérieure murmurer : « Si tu aimais Edgar Orlandi, tu ne souffrirais pas à la pensée de tout quitter ici pour le suivre!!! »

La pluie avait cessé; des pas résonnèrent; deux personnes s'avancèrent dans la nef : une jeune femme vêtue de rouge, et un homme; des touristes, sans doute. Ils s'arrêtèrent quelques minutes devant le chœur, et, comme ils redescendaient, le soleil, qui entraît par le battant ouvert de la porte, les enveloppa dans une sorte d'apothéose. Gisèle connaissait cette jolie figure de bohémienne, ces immenses yeux noirs, ces lèvres trop rouges.

— Olive Melpo! murmura-t-elle, ne donnant qu'un regard à l'homme, qu'elle avait deviné.

Rémy n'était plus le jeune chef charmant et sérieux; un souffle de gaieté le transformait; visiblement, il partageait l'humeur insouciante de sa compagne... Quand M^{lle} Châtel quitta l'église, leurs pas et leurs voix s'affaiblissaient en s'éloignant.

— Quelle idée baroque de me faire entrer dans cette vieille église! disait Olive avec un haussement d'épaules et un rire de gamine. Elle est laide; ça sent le moisi; les statues sont ridicules!

— Heureusement pour les humbles dont c'est le centre religieux, Dieu ne la regarde pas avec votre beau mépris.

— Je veux bien croire qu'Il n'est pas difficile, le bon Dieu... Au fond, vous ne savez pas ce qu'Il en

pense ! Quant aux paysans, possible qu'ils se pâment d'aise et d'admiration devant cette laide petite chose ! « Le clocher d'not' village » ; il doit y avoir une chanson rococotte sur ce thème. Mais moi, mais vous, Rémy,... voyons : quel charme pouvons-nous trouver à nous fourrer là dedans ?

Au tournant de la route, Olive regarda encore la vieille église et demanda :

— Est-ce que, par hasard, vous seriez dévot ?

— Je suis croyant et catholique pratiquant.

— Ah !...

— Cela vous fâche ?

— Non, si vous n'avez pas la déplorable manie des sermons à tout propos.

Elle avait une mine si drôle que Vallier ne put s'empêcher de rire.

— Rassurez-vous, ma petite Olive : je ne sais prêcher que d'exemple... Inutile de vous demander si vous êtes dévote.

— Je suis croyante et catholique, déclara Olive, en s'efforçant d'imiter le ton du jeune homme... Ah ! vous pouvez être certain que j'ai suivi le catéchisme ! Sur ce point, Rondeau a été inflexible,... c'est-à-dire qu'elle me promettait tout ce que je voulais, à condition que j'apprenne ma leçon. Ah ! je m'en suis payé des fantaisies ! Il fallait aussi écouter sagement le brave prêtre qui me rasait avec tous ses discours.

— Et, de tout cela, que vous est-il resté ?

— Dame, je sais que Jésus est mort pour nous, qu'il récompense les bons et punit les méchants ; le reste est assez vague ; mais cela m'a suffi pour ne pas devenir mauvaise... Dites donc, m'avez-vous conduite à l'église pour que Dieu me favorise d'un séjour à Saint-Christophe tout à fait chic ? Je ne demande pas mieux ; je suis insatiable de bonheur !... Tenez, si j'étais sûre que vous me rendiez heureuse comme je l'entends, je vous dirais tout de suite : « Demandez ma main à papa : il sera enchanté d'annoncer la nouvelle à ma chère belle-mère. »

— Ai-je parlé de vous épouser ?

— Non ; et d'ailleurs je ne dirais pas oui, comme tout de suite, sans être sûre de ce qui m'attend. Mais soyez franc comme moi : vous avez deviné que papa serait ravi de cette combinaison. Moi, je ne sais pas du tout si ça me *ganterait*... Il faudrait voir, étudier la question sous tous ses aspects.

Ils marchèrent quelque temps en silence, lui, choqué, surpris, compatissant quand même pour cette jeune fille singulière qui avait grandi sans contrôle et, malgré son ignorance, demeurait tournée vers le bien. Tenace dans ses projets, il pensait : « Une terre vierge à cultiver. »

Olive interrompit ses réflexions :

— A présent, nous pourrions parler d'autre chose. Ce tennis qui manque chez les Morin — c'est renversant, n'est-ce pas ? — il manque aussi chez vous, et vous m'avez dit hier qu'on pouvait l'installer sur le petit plateau qui domine la maison.

— En effet ; ce serait facile et vite fait.

— Oh ! Rémy, si vous faites cela, je vous re-aimerai comme autrefois, quand j'étais petite.

— Mais où trouverez-vous des joueurs ? Je ne m'engage pas à vous les fournir.

— D'abord, il y a vous...

— Trop occupé,... trop vieux.

— Quand on veut, on trouve le temps de tout, et vous savez bien que vous êtes jeune ! Cela vous rajeunira encore, et vous serez content. Les neveux des Morin arrivent demain : je les amènerai ; nous aurons aussi M^{lle} Châtel, trop aimable pour refuser de jouer, jolie à croquer ! Vous êtes de mon avis, hein ?

— M^{lle} Gisèle est charmante.

— Un compliment fait du bout des lèvres ! Eh bien ! moi, je n'ai jamais rencontré une jeune fille qui me plaise autant. Je suis sûre que l'avocat de papa est du même avis ; l'avez-vous remarqué ?

— Orlandi et M^{lle} Châtel sont de vieilles connaissances.

— Ah ! vraiment ? dit Olive, faisant de ces deux

mots une phrase pleine de malice et de sous-entendus.

Ce qu'elle venait de dire n'était pas un propos en l'air, comme tant d'autres qu'elle lançait au hasard; elle éprouvait pour Gisèle une vive sympathie. Comme elle avait eu jadis ses entrées franches à la Châtellenie et qu'elle ne manquait pas d'aplomb, elle entendait cultiver sa nouvelle connaissance, c'est-à-dire la mettre à contribution pour s'ennuyer le moins possible pendant son séjour à la campagne. Le lendemain, elle vint frapper sans façon à la porte de sa chambre.

— Bonjour, ma nouvelle amie, dit-elle. Depuis que je vous ai vue, je suis certaine de ne pas mourir d'ennui dans ce trou. Au château Morin, les meubles sont modernes, mais les gens sont antiques, au point de s'entendre parfaitement avec Rondeau. M^{me} Morin fait un éloge monstre de ses neveux qui arrivent demain; je m'attends à voir débarquer des types si parfaits qu'ils en sont idiots! Pourvu qu'au moins ils sachent tenir une raquette!... Maintenant, je viens vous chercher pour faire un tour; êtes-vous prête?

— Je ne comptais pas sortir ce matin, dit Gisèle, essayant de se défendre.

— Vous aviez compté sans moi. Ah! voilà votre chapeau; laissez-moi vous coiffer... Vous êtes gentille tout plein, là-dessous. Je suis venue avec une bécane; en avez-vous une?

— Oui, et une petite auto.

— Chic, alors! vous pouvez courir le pays en tous sens; mais, ce matin, la bécane me convient mieux; j'ai un extrême besoin de m'agiter.

D'abord surprise et ennuyée de ce sans-façon, Gisèle sentit faiblir sa résistance devant les grands yeux et le sourire qui montrait les dents aiguës d'Olive.

— Où allons-nous? demanda-t-elle, avant de mettre le pied sur la pédale.

— Où voulez-vous que j'aille, ici? A Tous-Vents, naturellement. Rémy nous attend...

— Vous, peut-être, mais pas moi.

— Vous aussi, bien entendu.

— Il vous l'a dit ?

— Il me l'a dit, affirma M^{lle} Melpo hardiment ; l'autre jour, nous avons parlé de vous, à propos d'un projet... où vous jouerez un rôle intéressant. Cela pique votre curiosité, hein ?

Non, ce n'était pas à la curiosité que Gisèle cédait en suivant M^{lle} Melpo, mais à un désir étrange, douloureux : celui de voir Rémy accueillir la fille du banquier. La supportait-il par politesse, ou bien gagné par son charme étrange ? En vue de Tous-Vents, celle-ci s'écria :

— Regardez le petit plateau, derrière la maison ; c'est presque fini, puisqu'il n'y a plus que deux ouvriers.

— Que font-ils là ?

— Ça vous épate ? C'est une petite histoire à l'Olive Melpo. J'ai fait honte à Rémy qui n'avait même pas un misérable tennis chez lui ; d'abord il ne voulait pas en entendre parler, mais je lui ai démontré son erreur, et il la répare. Nous viendrons jouer avec les Morin ; naturellement, vous serez des nôtres. Quant à Rémy, bon gré, mal gré, il jouera : ainsi en ai-je décidé. Il est vraiment gentil, Rémy, malgré son air de maître d'école ; il sera tout à fait bien quand on le lui aura fait perdre. Qui, *on* ? Moi, ma belle ; je m'en charge. Ce n'est pas difficile de persuader un homme qui veut plaire. Dieu ! ce que vous avez l'air scandalisée !!! Laissons là nos bécanes.

Arrêtée devant la maison du concierge, Olive commanda d'un air délibéré :

— Prévenez M. Vallier que nous montons là-haut, et gardez nos machines.

— Ne pourrions-nous saluer d'abord M^{me} Vallier ? demanda Gisèle.

— A quoi bon ? Ce n'est pas pour elle que nous venons, et, le matin, elle est occupée des domestiques, du ménage ; brrr ! ça doit être assommant !

Un chemin montant conduisait au petit plateau.

Olive, sportive expérimentée, parcourut du regard le terrain parfaitement aplani.

— Bien, très bien, vieux Rémy ! dit-elle en tendant sa main au jeune homme, dès qu'il parut. La reine de la Châtellenie a voulu aussi s'assurer...

— Quelle histoire ! se récria Gisèle ; je ne savais rien de vos projets !

En l'apercevant, un nuage avait passé sur le front de Vallier, invisible pour Olive, très expressif pour sa compagne. Maintenant il souriait, de ce sourire des gens bien élevés, qui cache souvent tant de choses.

— Vous êtes toujours la bienvenue à Tous-Vents, Mademoiselle, dit-il, et il serait très naturel que vous désiriez voir, si vous voulez bien prendre part aux ébats qui font rêver cette jeune personne.

— Vous aussi, Rémy, y prendrez part ; oui, oui : c'est décidé ; je ne vous fais pas grâce.

— Nous en reparlerons ; maintenant, je dois vous laisser pour retourner aux affaires sérieuses. Mesdemoiselles, je vous salue.

Le jeune homme fit un demi-tour pour s'éloigner, mais Olive avait bondi ; il la trouva les bras ouverts pour lui barrer le chemin.

— On ne passe pas avant d'avoir promis. Dites que vous jouerez ; nous serons dans le même camp.

— Eh bien... oui : c'est promis.

— Sur l'honneur ?

— Que vient faire l'honneur dans une pareille question ? Je n'ai qu'une parole. A présent, laissez-moi passer, grande enfant !

M^{lle} Melpo obéit et revint, triomphante, vers Gisèle que la surprise rendait muette.

— Enfin, vous voyez : il a cédé.

— Oui, à regret.

— Pas du tout ; il vous tournait le dos, vous ne pouviez voir son sourire... Positivement, cela lui plaît que je le tourmente un peu !

Les jeunes filles pédalèrent de concert jusqu'à la bifurcation de deux routes dont l'une conduisait au château Morin et l'autre menait à la Châtellenie.

— Au revoir ! cria Olive. Je viendrai vous prendre pour inaugurer le tennis...

En faisant un détour, Gisèle passa devant la Grande Ferme; Marie-Louise rentrait; elle rouvrit la barrière blanche de la cour.

— Une promenade matinale, dit-elle gaiement.

— Et faite malgré moi.

Peu de mots suffirent pour mettre M^{lle} Ferrey au courant de la visite à Tous-Vents et de l'attitude d'Olive.

— Saviez-vous l'histoire du tennis ? demanda Gisèle.

— Une chose en elle-même sans importance; Charles parlait, l'autre jour, d'en établir un dans la clairière du petit bois... Mais, en vérité, je crois que Rémy devient fou !

Après un silence, Gisèle reprit :

— Je n'ai pas envie de tenir une raquette dans ces fameuses parties. Cherchons ensemble une excuse polie.

— Je n'en vois pas d'acceptable : vous aimez ce sport, Rémy le sait... Pourquoi refuser ?

Pourquoi?... De l'âme sincère de Gisèle la réponse qu'elle ne fit pas jaillit, spontanée. Elle avait vu Rémy accueillir avec une affectueuse indulgence les folies de M^{lle} Melpo, se plier en souriant à son jeune despotisme. La petite phrase : « Quand un homme veut plaire... » éclairait toute la situation; l'invraisemblable était vrai : cette fille étrange et moderne, dans le mauvais sens du terme, savait charmer un homme sérieux, intelligent et distingué.

Les yeux clairs de Marie-Louise s'attachaient avec une infinie douceur sur le pauvre visage crispé.

— Ma petite cousine, dit-elle d'un ton ferme, puisque vous me demandez mon avis, à votre place, j'irais à Tous-Vents ma raquette en main. Voyez-vous, il faut être forte contre les impressions qui ne peuvent mener à rien.

Graduellement, les traits de Gisèle se détendirent et s'éclairèrent d'un vaillant sourire.

— Merci, Marie-Louise; je suivrai votre conseil, dit-elle simplement.

Elle quitta la Grande Ferme, calme et un peu honteuse de s'être émue pour rien. Oui, *pour rien*. Que lui importait le choix extraordinaire de Vallier? S'il n'épousait pas Olive, il en épouserait une autre qu'elle ne connaîtrait même pas, puisque, d'un mot, elle pouvait devenir la fiancée d'un homme plus brillant que le jeune industriel, et rentrer avec lui dans sa véritable sphère! Elle irait donc à Tous-Vents et verrait avec indifférence le sourire amusé de Vallier à chaque folie débitée par Olive.

Le surlendemain, on inaugura le tennis. Rémy, dans son costume de sport, était vraiment transformé. Olive, près de lui, évoluait avec la souplesse d'une jeune chatte. Malgré son ardeur au jeu, elle trouvait moyen de souffler de petites phrases qu'il ne paraissait pas entendre :

— Jean Morin, pas fameux joueur; mais cette Gisèle, est-elle adroite, et gracieuse,... et robuste quand même... Quelle jolie fille!... Vous ne dites rien? Ah! si M. l'avocat était là!

— Vous jouez mal, dit brusquement Vallier; encore une maladresse, et nous sommes battus.

Olive commit la maladresse annoncée; avec un rire aigu, elle s'écria :

— Battus et contents, mon vieux Rémy! Je m'amuse énormément!... Voulez-vous changer de camp? Gisèle vous donnera la victoire.

— Non; j'ai fait preuve de bonne volonté; Xavier Morin ne peut pas rester simple spectateur : il va prendre ma place.

— Alors, vous nous plantez là! fit Olive, scandalisée.

— Il faut que Xavier joue, vous dis-je. A quatre heures, ma mère vous attendra pour le thé.

— Comment! il s'en va! dit Jean Morin.

— Une lubie! Je lui ai proposé de prendre Gisèle pour associée : il refuse. Seriez-vous fâchée avec lui?

— Pas que je sache, répondit l'interpellée.

Poussés par la brise, la voix aiguë de M^{lle} Melpo et le timbre clair de Gisèle portèrent ce court dialogue à Rémy qui descendait le sentier. Il gagna son bureau et se mit résolument au travail.

A quatre heures, on frappa trois coups à sa porte.

— Ouvrez, au nom de la loi ! cria une jeune voix.

Et, comme il tardait à répondre, la mine rieuse d'Olive parut dans l'entre-bâillement de la porte.

— J'entre, hein ? C'est plus simple.

— Que voulez-vous encore ?

— Le travail, ça creuse bien davantage que les sports ; venez, le thé est servi.

— La femme de chambre pouvait me prévenir.

— Et vous l'auriez envoyée promener ; tandis que moi... ! rien ne m'intimide.

— C'est dommage.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une jeune fille bien élevée...

— Ah ! la vieille chanson ! Je suis bien élevée à ma manière : je dis ce que je pense, j'agis comme bon me semble, mais je ne voudrais faire de mal à personne. Cela vaut mieux que de prendre un air sucré et de déchirer les autres. Venez ; on vous attend.

— Le voici, annonça M^{lle} Melpo en entrant au salon, suivie de Vallier. Il jouait au ministre devant son grand bureau ; il fallait une ambassadrice pour le rappeler à ses devoirs.

Quand tout le monde fut parti, M^{me} Vallier soupira :

— Sera-t-il possible de réformer une fille de vingt ans qui a ces allures ?

— Rassure-toi, mère : elle est bonne et s'amendera peu à peu.

— Peu à peu ! Quand tu seras lié, alors ! Ne vois-tu pas tous les risques d'un pareil mariage ?

— Il y a de l'inconnu dans huit mariages sur dix ; c'est moins effrayant avec une enfant délaissée et sevrée de tendresse. A la moindre marque d'affection, elle sera gagnée et se laissera guider.

— Tu l'aimes, alors? demanda M^{me} Vallier d'une voix émue.

Son fils répondit, après un instant de silence :

— J'espère qu'elle m'aimera.

Sous l'impulsion de M^{lle} Melpo, les parties de tennis se succédaient, à la satisfaction des jeunes Morin qui, comme elle, s'ennuyaient au château. Gisèle ne paraissait à Tous-Vents que de temps en temps, relancée par Olive qui allait la chercher même à la Grande Ferme, où elle se réfugiait souvent. Lorsque celle-ci se heurtait à un refus catégorique, on la voyait paraître le lendemain à la Châtellenie, les yeux brillants, le sourire espiègle.

— Un tour en barque sur l'étang, ou bien une petite promenade dans la *baignole*, cela ne se refuse pas à une amie qu'on a déçue la veille, disait-elle. J'ai un tas de choses à vous raconter.

Ce *tas de choses*, Gisèle le connut vite par cœur : les succès d'Olive sur la volonté de Vallier qu'on croyait si ferme; les escarmouches qui, entre eux, précédaient la défaite du jeune homme, avec les mots piquants, les ripostes extravagantes, souvent spirituelles, dont elle saupoudrait le tout. Le fait était acquis : Rémy ne luttait pas pour se défendre contre le despotisme de cette jolie fille. A la défaillance de sa volonté, une seule explication était possible.

Un jour, assise près de sa fenêtre, Gisèle entendit quelques phrases échangées entre ses grands-parents qui se promenaient dans le jardin.

— Ma foi, disait le vieillard, je crois que Rémy perd la tête! Faire sa femme de cette écervelée,... lui confier son nom, son honneur, oser la donner pour fille à sa mère! C'est un divorce qu'il prépare... Nous nous étions trompés sur le caractère de ce garçon-là.

Sans bruit, la jeune fille ferma sa fenêtre; M^{me} Châtel répondait :

— Et dire qu'il n'a jamais eu un regard pour notre Gisèle!

— L'avocat la regarde, lui; il espère l'épouser...

Il est intelligent, beau garçon, pas méchant, je crois; et sa situation,... c'est flatteur. Pourquoi donc est-ce qu'il ne me plaît pas?... A Trouville, je veillerai.

XXI

La chambre est spacieuse, claire, banale, comme dans tous les hôtels, même luxueux; les meubles modernes, raides, tout blancs, rougeoient sous les rayons mourants du soleil qui entre par une baie grande ouverte. Blottie dans un fauteuil, Olive tantôt suit des yeux les spirales bleuâtres qu'elle tire de sa cigarette, tantôt donne un regard au dehors. Le ciel est sans nuages; la mer, d'un bleu glauque, se moire à peine d'un léger clapotis; la brise marine, mêlée au parfum de fleurs épanouies sur une terrasse voisine, vient caresser son brun visage.

— Je suis contente, enchantée, ravie! exclame-t-elle d'une voix si éclatante que M^{me} Rondeau, absorbée dans sa lecture, tressaute et relève son visage effaré.

— Ravie d'avoir fait encore un coup de tête et, sans doute, mécontenté votre père? Il n'y a pas de quoi!

— Bah! je l'ai averti de ma fugue vingt-quatre heures avant d'avoir quitté les Morin; il pouvait envoyer une dépêche, ou bien téléphoner. Mais, voilà : le veto des parents, c'est antique, périmé; il le sait, mon petit papa; il admet que les jeunes d'aujourd'hui peuvent se conduire seuls, aussi il prend des précautions pour me faire adopter ses projets. Ma vieille Rondeau, aviez-vous compris pourquoi il m'a engagée à faire cette absurde visite au château Morin, où l'on s'ennuie à cent francs de l'heure?

— Si vous l'avez compris, il n'y paraît guère ! répliqua la gouvernante d'un ton aigre qui provoqua le rire éclatant d'Olive.

— Je ne suis ni aveugle ni sotte, vous me l'accordez ; donc, l'objectif de papa était Tous-Vents, et, à Tous-Vents, certain jeune homme qu'il serait satisfait d'appeler : mon gendre ; je l'ai deviné, et cela a piqué ma curiosité. Il me plaît, ... il me plaît même beaucoup, Rémy Vallier. D'abord, je lui ai trouvé un air de mentor qui m'agaçait, et aussi sa tenue était d'un classique stupide, pour un homme de son âge ; mais je n'ai pas tardé à voir qu'une femme avisée peut le faire évoluer. Quel bond en avant je lui ai fait faire, depuis trois semaines ! Gai, spirituel, il reprend goût aux sports, et son costume de tennis en fait un autre homme. Il m'appelle « grande enfant » avec condescendance ; je m'en moque : il prévient tous mes désirs. Que concluez-vous de ce changement, sinon que ce beau monsieur ne néglige rien pour plaire à votre élève, et qu'elle approche du but ?

— Le but ? La demande en mariage, voulez-vous dire ? Mais, alors, votre départ est insensé, stupéfiant !

Les traits mobiles d'Olive essayèrent une expression de dédaigneuse pitié :

— Pauvre Rondeau ! Combien différentes votre psychologie et la mienne ! Mon envol inattendu vers un lieu de plaisir, c'est l'affirmation de mon indépendance et de mes goûts, que Rémy n'aurait pas admis. Avant quinze jours, il viendra ici faire une petite saison. Alors, on causera sérieusement.

— Vous ne l'aimez pas, dit M^{me} Rondeau, faisant un retour vers le temps de ses propres fiançailles.

— Il me plaît, vous dis-je. Son chic, c'est de n'avoir pas le chic des autres. Quand j'aurai arrangé notre vie à mon gré, je l'aimerai ferme. Voilà le timbre qui annonce le dîner ; descendons. Demain, j'irai à la recherche de Gisèle.

... Le père Châtel et sa petite-fille avaient quitté Saint-Christophe quelques jours auparavant et pris

possession, à Trouville, d'un confortable appartement, dans un hôtel de premier ordre.

« Trop de luxe pour un campagnard, pensait le brave homme, avec un fin sourire; mais cela ôte tout prétexte à M^{me} de Salbert pour offrir une chambre près d'elle à mon enfant. »

Cette élégante installation fut, en effet, pour la vieille dame, une première déception, qu'elle cacha en accablant sa petite-fille de caresses. Bientôt elle dut reconnaître que Gisèle acceptait sans la moindre arrière-pensée la présence du « vieil intrus ».

Elle s'en irrita. Que venait-il faire? Avec sa finesse de Normand, avait-il deviné ses projets? Alors, c'était une affaire manquée, à moins que Gisèle ne se montrât énergique, ... *très énergique* pour affirmer son amour! Certainement, la lutte serait chaude.

Le jeune avocat, qui se tenait sur la défensive, fut surpris, au bout de trois jours, de constater la tranquille bienveillance du vieillard à son égard, et l'extrême liberté qu'il laissait à Gisèle pour prendre sa part des plaisirs trépidants de la saison battant son plein. M. Châtel exigeait seulement qu'elle vint le rejoindre aux heures des repas.

— Alors, que vient-il faire ici? répétait de son côté Orlandi, à demi rassuré.

La vie fiévreuse, reposante, paraît-il, pour les habitués des stations en vogue qui ont passé l'hiver sous le harnais mondain, reprenait Gisèle dans son engrenage. Au casino : concerts, théâtre, bals; le bain, le tennis ou le golf dans la journée; tout cet ensemble de plaisirs allait lui rendre, M^{me} de Salbert l'espérait, son ancienne mentalité. Le père Châtel, avec une sereine bonhomie, la rassurait sur son propre sort :

— Amuse-toi, ma fille; moi, j'aime le grand air, le soleil, la mer : je me promènerai...

Le premier jour, à l'heure du bain, il décida de faire les cent pas sur les planches; au second tour, ce qu'il vit l'arrêta net, les sourcils froncés, la

physionomie inquiète. Baigneurs et baigneuses, à peine vêtus de leurs maillots aux vives couleurs, étendus sur le sable tiède, s'étiraient, se retournaient, sans le moindre signe d'embarras, riant et causant bruyamment.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il, d'un ton bref, à une vieille dame qui passait.

Elle le regarda, ironique :

— La mode a décrété qu'après le bain de mer, l'hygiène exige la cuisson au soleil, et toute cette jeunesse obéit avec entrain et inconscience.

— La mode! gronda le grand-père de Gisèle.

Il cherche des yeux et sait trouver, parmi les cent têtes émergeant de l'eau, le clair visage de son enfant... Enfin, sa bonne figure exprime une franche satisfaction : la jolie baigneuse sort de l'eau, s'enveloppe d'un peignoir neigeux et se dirige prestement vers la cabine de luxe qu'il a louée pour elle. En chemin, elle sème Albine et Lola; celles-ci s'allongent sur le sable et commencent à caqueter avec leurs voisins de rencontre.

M^{me} de Salbert devait passer d'étonnement en surprise : après l'hôtel luxueux et les jolies toilettes offertes par le grand-père à Gisèle, M^{me} Orlandi, débordant de joie, vint lui annoncer qu'il avait loué deux autos pour faire des excursions aux environs.

— Est-ce que cela te plaira, ma fille? avait-il demandé à Gisèle.

— Beaucoup, grand-père; je reverrai la campagne.

— Tu la regrettes donc?

— Je l'aime bien, répondit-elle, les yeux perdus dans le bleu infini du ciel.

Pas un nuage en haut, pas une vague frangée d'argent en bas... Des chants, des rires montent de la plage... Cette joie, sous le rayonnant soleil, n'est-ce pas l'image de la vie qu'elle mène?... Tout lui sourit, et, elle en est certaine maintenant, le vieillard se prépare à accepter son rêve d'avenir. Pourquoi cette joyeuse existence lui inspire-t-elle la

même tristesse qu'elle a connue, lors de son exil à Saint-Christophe?... Soudain, elle tressaille : entre elle et la radieuse vision de la mer et du ciel, un brun visage s'interpose. Les lèvres peintes d'Olive laissent échapper un rire presque insolent :

— Oui, c'est moi ; un coup de théâtre, hein ! Est-ce que vraiment vous ne m'attendiez pas ?

— Je ne croyais pas..., balbutia Gisèle.

— ... Que je saurais m'en tirer ? Pour vous qui êtes intelligente, cela tombait sous le sens. Les jeunes Morin quittent le château demain ; vous absente, je restais seule.

— Cependant,... à Tous-Vents... ?

— Ah ! oui : M^{me} Vallier,... très aimable, mais pas folichonne ; pour me distraire, elle serait capable de m'apprendre à faire des confitures ! Quant à Rémy (ici, la voix d'Olive sonna drôlement), il s'amende, il rajeunit ; je crois qu'il viendra bientôt faire une petite saison à Trouville. En attendant, vous n'allez pas me lâcher ; je compte sur vous pour m'introduire dans un cercle amusant.

Servir d'introductrice à M^{lle} Melpo,... patronner cette fille bizarre ! Gisèle eut à peine le temps d'y songer. Le lendemain matin, elle revenait, par la rue de Paris, de faire quelques emplettes, quand elle rencontra Olive, accompagnée d'Edgar Orlandi ; celle-ci sourit et expliqua d'un air délibéré :

— Ma chère, il n'y a que les deux pôles qui ne se rencontrent pas ; j'ai trouvé sur la terrasse votre grand-père et M. Orlandi qui vous cherchaient. Nous sommes chargés de vous prévenir qu'on déjeune à Villers. Réunion dans une demi-heure ; les autos attendront devant l'hôtel de M^{me} de Salbert. Bien entendu, M. Châtel m'a invitée.

— Bien entendu, répéta Gisèle, que ces façons agaçaient. Je vais me préparer au plus vite.

— Alors, M. Orlandi va me servir de guide pour retourner à l'hôtel, car je ne connais pas ce patelin.

— Que pensez-vous de Gisèle ? demanda Olive, chemin faisant.

— M^{lle} Châtel est... une jeune fille...

— ... Délicieuse, n'est-ce pas ; c'est cela que vous alliez dire. Vous devriez l'épouser.

— Mademoiselle!!!

— Elle accepterait certainement, continua Olive, sans s'inquiéter de l'effet qu'elle produisait ; elle n'attend pas, comme moi.

Edgar essaya de plaisanter :

— Qu'attendez-vous donc ? Le prince des îles merveilleuses ?

— Ma majorité ; un mois encore, cela ne sera pas long ; alors je déciderai de ma vie comme il me plaira.

— Oui, reprit l'avocat, mi-railleur, les jeunes filles modernes ne s'inquiètent pas d'obtenir le consentement de leurs parents. Prenez garde, cependant ; une arme reste à ceux-ci : la dot.

— Papa pense-t-il à m'en donner une ? Je n'en sais rien et je m'en moque : j'ai la fortune de ma mère. Tiens, comme vous me regardez ! Vous croyez que je blague ?

— Non ; je me demande par quel chemin vous en êtes venue à me faire ces confidences ?

— Ce ne sont pas des confidences, car je n'ai rien à cacher ; tout le monde peut entendre. Quant à papa, je ne tiens pas du tout à le contrarier, pourvu que je sois heureuse à ma façon. Allons, voilà mon hôtel ; merci de m'avoir ramenée, et à tout à l'heure.

XXII

Le père Châtel, cet homme tranquille, semblait doué pour organiser des parties amusantes; après Villers et les Roches Noires, elles se succédèrent, dirigées par lui, et toujours à ses frais. On allait chercher la fraîcheur dans la forêt de Touques, ou bien on visitait les petites stations balnéaires semées sur le littoral, de Trouville à Dives. Chaque fois, un repas délicat attendait les touristes qui rentraient à temps pour se replonger, s'ils le désiraient, dans les plaisirs du soir.

Ceux-là avaient les préférences de M^{me} de Salbert; mais les procédés aimables du vieillard lui semblaient de bon augure, puisque les Orlandi étaient toujours invités. La mère d'Edgar y voyait l'assurance que son fils n'avait eu qu'à paraître pour plaire. Lui redoublait de prévenances près de Gisèle; quant à échanger quelques paroles avec elle seule, il n'y fallait pas songer: Olive vivait positivement dans son ombre; ses grands yeux scrutateurs, son sourire malicieux et les remarques embarrassantes qu'elle lançait souvent la rendaient dangereuse. Le temps s'écoulait, et M^{me} Orlandi, qui avait entrepris de charmer le père Châtel, se croyant sur un terrain bien préparé, dit un jour à son fils :

— Mon ami, il est temps d'avertir ton père et de faire la demande officielle; le grand-père est bien disposé... Quoi, tu hoches la tête! Tu n'es pas de mon avis?

— Oui, quant à la bienveillance de M. Châtel; si elle voulait s'y prêter, tout irait vite et bien.

— Alors, c'est des sentiments de Gisèle que tu doutes? Que t'a-t-elle dit?

— Rien, car je cherche vainement à la voir seule. Cette petite Olive ne la quitte pas; au casino, à la plage, elles sont inséparables. Après nos excursions, sous prétexte de fatigue, M^{lle} Gisèle rentre avec son grand-père et ne repartait que le lendemain. Quand elle ne peut m'éviter, son sourire bienveillant et tranquille semble dire : « C'est entendu : vous m'aimez; inutile de le répéter. »

Effondrée dans un fauteuil, l'Italienne gémit :

— Je me suis donné tant de mal pour que tu fasses ce beau mariage, et voilà que tu y renonces!

— Oh! pas encore! A Saint-Christophe, pendant notre promenade sur l'étang, j'avais obtenu une sorte de consentement ressemblant à un aveu, et je me suis habitué à l'idée d'épouser cette jeune fille qui résume tout ce que je puis désirer, depuis la beauté jusqu'à la fortune; mais elle est changée; quelque chose de grave s'est glissé entre nous. Ce n'est plus la jolie mondaine que son exquise coquetterie rendait facile à conquérir.

— Alors?

— Alors mes intentions sont les mêmes : à dots égales, c'est toujours cette délicieuse Gisèle que je préfère. Je dis à *dots égales*, car l'argent est indispensable à mes projets.

M^{me} Orlandi regarda curieusement son fils, et, dans ses yeux dont elle connaissait bien l'expression changeante, elle lut qu'il ne lui livrerait pas son secret.

— Veux-tu te fier à moi? dit-elle, après avoir réfléchi un instant.

— Sans doute; mais puis-je savoir...

— Ce serait trop long à expliquer. Après le bain, tes sœurs restent au soleil, sur la plage, et Gisèle, en fille un peu arriérée, rejoint son grand-père.

— Je ne tiens pas à ce que ma future femme s'exhibe comme vos filles!

— Tout est donc pour le mieux, si tu peux éloigner Olive pour quelques heures.

— Quelques heures?

— Eh ! oui : emmène-la au tennis, au golf, à la pêche, où tu voudras, pourvu qu'elle ne vienne pas troubler ma petite conférence avec M^{me} de Salbert.

Edgar, indécis, haussa les épaules.

— Ce que vous me demandez est difficile, peut-être impossible ; cette diable d'enfant ne fait que ce qu'elle veut... Enfin, j'essayerai.

La chance devait le favoriser. Le lendemain matin, comme il flânait, l'air soucieux, il déboucha sur la place du Casino. Point de promeneurs à cette heure, seulement deux dames, dont l'une accompagnait de gestes violents des paroles sans aménité :

— Vieille Rondeau, votre sottise m'entrave constamment ! A-t-on besoin d'avoir le pied marin pour faire une traversée si courte ?

— Tout ce que vous voudrez, excepté cela, ma chère enfant ! gémissait l'ex-gouvernante ; le mal de mer me rend malade à mourir.

— Mais puisque je vous assure que la mer est comme une nappe d'huile, entêtée !

Edgar se rapprochait ; M^{lle} Melpo l'aperçut :

— Tenez, voici M. Orlandi : demandez-lui son avis.

Sans laisser M^{me} Rondeau prononcer une parole, Olive mit avec volubilité le jeune homme au courant :

— N'est-ce pas stupide ! Je veux voir Le Havre, et c'est parfait aujourd'hui : aller et retour à des heures commodes ; mais elle se cramponne à son horreur des bateaux. Eh bien ! je ne céderai pas : j'irai seule !

— Calmez-vous, Madame, dit Edgar qui saisit l'occasion au vol, tout peut s'arranger. Je songeais justement à faire ce petit voyage : si vous voulez bien vous fier à ma sagesse, je suis à vos ordres et à ceux de M^{lle} Melpo ; je vous promets de la ramener saine et sauve. Voulez-vous seulement avoir l'obligeance de faire prévenir ma mère qui peut-être m'attendrait ?

Olive battit des mains :

— A la bonne heure, voilà qui est chic ! Plus amusant que de vous traîner de force, pauvre Rondeau ! A ce soir ; et nous, Monsieur, dépêchons : le bateau pourrait partir sans nous.

Quand M^{me} Orlandi, par un mot de la gouvernante, apprit qu'Olive voguait vers Le Havre et que son fils avait *l'extrême obligeance* de la piloter dans la grande ville, elle eut un de ses gestes enthousiastes et murmura :

— Décidément, ce garçon est un homme de génie !

La toilette était une opération compliquée pour M^{me} de Salbert. Vers onze heures, elle quitta sa chambre et trouva son amie dans un minuscule salon délaissé des autres baigneurs, occupée à faire des houppes de soie pour orner un petit panier.

— Au travail, déjà ! fit la vieille dame en s'installant dans un fauteuil de jonc. Vos filles ? envolées à la plage ; elles y retrouveront Gisèle.

— Probablement ; mais ne me demandez pas si Gisèle y trouvera mon fils.

— Parce que ?

Après un temps de silence, la mère d'Edgar poursuivit sur un ton mi-plaisant :

— Il s'est laissé enlever par M^{lle} Melpo ; je pense qu'à cette heure ils ont débarqué au Havre et visitent la ville. Oh ! vous savez, maintenant cela est courant et bien reçu entre jeunes gens et jeunes filles... N'empêche que cette petite Olive devient dangereuse pour nos projets.

— Vous croyez qu'Edgar...

— Je ne crois rien de précis, chère amie ; mais, pour un homme très épris, le dépit est mauvais conseiller.

— Y a-t-il, par hasard, une querelle entre nos amoureux ?

— Amoureux, dites-vous ? Mon fils a voué à votre Gisèle une affection passionnée, j'en suis sûre ; mais elle y répond avec une indifférence souriante qui l'exaspère.

— Coquetterie, simple coquetterie, protesta M^{me} de

Salbert. C'est charmant, n'est-ce pas, de se faire adorer par un brave garçon qui...

— ... Qui se lasse, je vous l'avoue, dit l'Italienne avec une gravité impressionnante.

— Mais elle l'aime, j'en suis certaine ! elle l'aime ! Allons, il faut que je m'en mêle, que je mette cette jeune coquette au pied du mur : je ne doute pas de sa réponse.

— Mon fils serait aux nues, car le grand-père n'est plus à craindre.

— Je voudrais être sûre qu'il sera loin, pendant mon entretien avec Gisèle.

— Rien de plus facile ; mon mari est engoué du brave homme : je vais l'engager à faire une promenade avec lui.

Vers une heure et demie, M^{me} Orlandi s'approcha de son mari qui lisait et posa, d'un geste affectueux, la main sur son épaule.

— Il fait chaud, mon ami.

— Oui, ma bonne : une chaleur accablante.

— Une promenade te ferait du bien.

— Sans doute, vers cinq heures, quand il fera plus frais.

— Au contraire, c'est au moment de la digestion qu'il faut sortir.

— Tu n'y songes pas, Héloïse ! Le soleil est torride ; pas un pouce d'ombre.

— Pour ceux qui ne savent pas en trouver. Dans la campagne, il y a des chemins couverts. Va donc demander à M. Châtel s'il veut t'accompagner.

— Permets, permets : j'ai encore quatre grandes pages de notes à corriger ; un travail du plus haut intérêt.

— Elles ne vont pas s'enfuir, tes notes. Pour une fois, fais ce que je désire. M. Châtel doit s'ennuyer ; sacrifie ton plaisir à nos intérêts.

Titus résistait :

— Veux-tu me dire quel intérêt nous avons à amuser cet excellent bonhomme ?

— Tu le comprendras bientôt. Pour le moment, pas de discussions, je les ai en horreur !

Habitué à ces sortes de scènes, le bon Titus haussa les épaules et s'en fut à pas lents, sous le regard triomphant de sa femme. A mi-chemin, il rencontra Gisèle, toute fraîche dans sa toilette blanche; elle s'écria :

— Oh ! mon bon monsieur Orlandi, cette chaleur vous suffoque !

— Littéralement, ma chère demoiselle.

— Vers cinq heures, il ferait plus frais.

— Je sais ; mais on m'a dit que votre grand-père serait heureux de me voir.

— Certainement ; vous allez le trouver lisant son journal.

— Merci ; ne demeurez pas plus longtemps au grand soleil.

Mais, en route, le bon savant fut ressaisi par l'attrait de ses notes.

« Quelle mouche pique Héloïse ? se dit-il. M. Châtel lit son journal, et on étouffe ! Ma foi, tant pis, je reviendrai à cinq heures. »

Et il tourna dans une rue qui le ramenait à l'hôtel.

Gisèle avait trouvé M^{me} de Salbert dans sa chambre, située au rez-de-chaussée. Elle, impatiente de liquider une question angoissante, demanda presque aussitôt :

— As-tu vu Olive, ce matin ?

— Non, et cela m'étonne : elle me suit partout.

— Prépare-toi à un autre étonnement. Elle parcourt en ce moment les rues et les quais du Havre ; elle est partie ce matin, accompagnée d'Edgar.

— Ah ! c'est une bonne idée, il fait si beau ! Et puis cela me repose, dit Gisèle, qui feuilletait une revue.

L'aïeule scruta sa physionomie tranquille et, brusquement, brûla ses vaisseaux :

— Oui, cela te repose ; et, puisque nous voilà bien seules, nous allons causer de nos petites affaires.

— Quelles affaires ?

— De ton avenir, chérie ; de la grande décision

que tu dois prendre pour fixer notre bonheur à tous.

Le visage de la jeune fille ne trahissant aucun émoi, M^{me} de Salbert se vit obligée de poursuivre :

— Tu connais Edgar : il est intelligent, au seuil d'une carrière brillante; au physique, un homme séduisant; sa recherche te rend très heureuse.

— Très heureuse, articula Gisèle, dont le ton démentait les paroles.

Elle tourna la tête et se mit à contempler la mer.

— Gisèle, s'écria la vieille dame, effrayée, est-ce que tu renonces à ce projet?

— Rien ne presse; on pourrait me laisser encore réfléchir.

— Rien ne presse, tu crois cela, jeune folle! Eh bien! moi, je te dis que, si tu ne te décides pas, une autre t'enlèvera ton fiancé.

— M. Edgar n'est pas mon fiancé; je ne lui ai pas donné le droit de prendre ce titre. Qu'il épouse *cette* autre si bon lui semble!

Devant un tel éclat, M^{me} de Salbert frémit.

— Ma fille, supplia-t-elle, tu ne sais pas ce que tu sacrifies à un caprice : l'amour d'un homme d'honneur, une existence heureuse, et, s'il faut tout te dire, tu me jettes dans la gêne la plus étroite, presque la misère!

Les yeux agrandis par la stupeur, la jeune fille balbutia :

— Vous, grand'mère! Mais votre fortune...

— Ma fortune! Ah! faut-il que les enfants soient aveugles et égoïstes, pour ne pas se douter de ce que nous leur sacrifions! La pension de M. Châtel eût-elle suffi pour te faire la vie d'une petite princesse? J'y ai ajouté chaque année mes pauvres deniers. Ce n'est pas avec la maigre pension de veuve d'officier que je peux subsister. Si tu épouses Edgar, il promet que j'habiterai chez vous; mais non; tu préfères m'abandonner.

Gisèle vint s'agenouiller devant sa grand'mère; elle était très pâle.

— Vous abandonner, moi! dit-elle en étouffant un

sanglot. Si c'est le seul moyen de vous rendre heureuse, eh bien ! oui : j'épouserai M. Orlandi.

Cette fois, M^{me} de Salbert n'eut pas besoin de feindre, elle n'avait pas espéré cette prompte victoire et tremblait de joie.

— Et ton grand-père ? dit-elle.

Gisèle sourit amèrement.

— Si je lui affirme que je désire ce mariage, il consentira ; il ne pense qu'à mon bonheur, lui !

La vieille dame tressaillit :

— J'ai entendu des pas ; quelqu'un nous écoutait.

Gisèle déplaça deux vases de fleurs pour se pencher à la fenêtre ; de ce côté, la plage était déserte, deux enfants barbotaient au bord de l'eau ; plus loin, devant les cabines, l'animation était grande.

— Personne, dit-elle ; soyez tranquille.

Edgar et Olive, enchantés de leur excursion, rentrèrent avant la fin du jour. Quand tout le monde fut endormi, M^{me} Orlandi se glissa jusqu'à la chambre de son fils.

— Embrasse-moi, dit-elle : j'ai réussi. Giséle consent, mais il faut se hâter de faire la demande : son grand-père parle de leur prochain départ.

A cette même heure, Giséle, à genoux au pied de son lit, pleurait silencieusement et priait comme elle n'avait jamais prié.

XXIII

Le soleil glissait ses chauds rayons à travers les stores baissés ; Titus Orlandi dormait encore. Sa femme l'appela ;... n'y tenant plus, elle secoua son oreiller ; il répondit par des bâillements plaintifs et des regards soumis.

Remuante, affairée, elle lui présenta sa robe

de chambre et ses pantoufles, et lui désigna un fauteuil.

— Vite, mon ami; j'ai une chose très importante à te dire.

Quand il eut compris ce qu'elle lui annonçait, le brave homme se montra fort joyeux.

— Gisèle, la femme d'Edgar? Mais c'est charmant, ma bonne amie! Une si jolie fille... et pleine de cœur. Seulement,... est-ce qu'elle ne sera pas très riche?

— Grosse dot d'abord, et, plus tard, héritage magnifique.

— Ah! diable! voilà un obstacle sérieux!

— Naïf! Un garçon comme Edgar peut-il épouser une fille sans fortune?

— Quand je t'ai épousée, Héloïse, je n'ai pas pensé à la dot... que d'ailleurs tu n'avais pas.

— Inutile de me le rappeler.

— Là, là, ma bonne, je ne veux pas t'offenser; pardonne-moi.

— De tout mon cœur; tu es un brave homme. A présent, écoute comment tu dois te présenter à M. Châtel.

— Ah! c'est très simple, avec un homme si bon, si loyal...

— Écoute tout de même.

Et M^{me} Orlandi pérorait si bien que son mari sentit s'évanouir sa première assurance. Quand il se présenta chez le père Châtel, son désarroi était complet. Mais à peine eut-il balbutié quelques phrases que celui-ci lui vint en aide.

— Cher Monsieur, dit-il avec bonhomie, j'ai pour vous beaucoup d'estime, et vous me faites un grand honneur en désirant appeler Gisèle votre fille. Après nous, elle aura une belle et solide fortune; je ne cherche pas l'équivalent. Votre fils a du talent, de l'avenir, une bonne réputation; s'il plaît à Gisèle, je ne désire rien de plus. Mais il me faut le temps de prévenir ma femme, d'interroger aussi la petite; nous en causerons dès ce soir.

Après quelques phrases cordiales, Titus prit congé; il revint tout joyeux. M^{me} Orlandi exultait :

— C'est grâce à moi que tu as réussi, mon ami; je t'avais bien stylé.

— Hélas! ma bonne, je n'avais pas souvenir d'une seule de tes phrases!...

— C'est égal : leur sens avait pénétré ton esprit. Et la dot, sais-tu le chiffre?

— Héloïse! un peu de dignité!!!

— Je n'en manque pas; mais, enfin, qu'a-t-il dit de la dot?

— Rien.

— C'est sec! Enfin, il faudra bien qu'il parle.

Gisèle passa l'après-midi sur la plage avec Olive et les sœurs d'Edgar qui, lui, ne parut pas. Le soir, elle apprit sans surprise la démarche du bon Titus et, en silence, écouta les observations de son grand-père qui conclut :

— Pour être une bonne épouse, il faut aimer son mari. Consulte ton cœur,... réfléchis.

— C'est tout réfléchi, grand-père; M. Edgar a toute mon estime. Les mariages de raison sont les plus heureux.

— Tu es trop sage pour une fille de ton âge! Enfin, puisque tu le veux, dans quelques jours, je répondrai.

— Pourquoi pas tout de suite? dit Gisèle, désireuse d'en finir.

— Parce que, mademoiselle Pressée, j'aurais l'air d'un grand-père étourneau; songe que ta grand-mère Châtel ne sait rien. T'ai-je dit que nous partons demain matin? La moisson commence; il faut l'œil du maître. Je prévient M^{me} de Salbert par un mot que nous ne pouvons lui faire nos adieux, mais que tu la reverras bientôt.

A l'annonce de ce départ brusqué, Gisèle, loin de protester, éprouva un inexplicable soulagement. Bien avant dans la soirée, son grand-père l'entendit aller et venir pour préparer sa malle.

Ce fut à l'aube qu'il composa son épître à M^{me} de

Salbert ; vrai campagnard, le travail du soir lui était impossible. Il traça les lignes suivantes :

MADAME,

Je ne vous causerai aucune surprise en vous annonçant que M. Titus Orlandi est venu me demander, pour son fils, la main de Gisèle, car je crois que vous avez beaucoup contribué à ce projet, sans être certaine que notre chère enfant trouverait là le bonheur. Elle paraît disposée à accepter. Ce que je sais du jeune homme est satisfaisant ; mais je ne le connais pas assez pour être certain qu'il ne vise pas surtout notre fortune ; aussi je dois prendre de sages précautions. Puisqu'il m'est impossible de contrôler parfaitement le choix de mon enfant, je veux la mettre à l'abri de la cupidité ; j'offre donc à M. Edgar deux cent mille francs, et si, dans un an, Gisèle m'assure qu'elle est heureuse, je le mettrai en possession de la somme beaucoup plus élevée qui constitue sa véritable dot, en attendant notre héritage.

Si M. Edgar est satisfait de mon offre, j'écirai à son père pour lui donner une réponse définitive. Mes affaires me rappellent à Saint-Christophe ; j'emmène Gisèle, dont la position ici serait assez fausse. Elle regrette de partir sans vous embrasser et espère vous voir bientôt.

Recevez l'assurance de mes bons sentiments.

Jean CHATEL.

XXIV

J'étais clairvoyante, ma pauvre enfant : tes hésitations, puis votre départ précipité qui ressemblait à une fuite ont découragé l'homme qui t'avait voué un amour si profond et ont servi une autre plus sage que toi : Edgar et Olive ne se quittent plus ; sur la plage, au tennis, au golf, partout enfin, on les trouve

ensemble. Cette petite, sans crainte de s'afficher, ne danse qu'avec lui. Avant-hier a eu lieu un superbe rallye-automobile; dans la même voiture, ils ont gagné le second prix, et M^{me} Orlandi exultait; à tout propos, elle rappelle qu'Olive est la fille unique d'un riche banquier. Pour justifier l'évolution de son fils, où poussée par son extraordinaire besoin de parler, elle m'a confié qu'il pense à poser sa candidature aux prochaines élections législatives, avec toutes chances de succès, *grâce à la fortune de sa femme!* Est-ce assez clair!... Vois quelle situation te fait perdre la *lésinerie* de M. Châtel! Que pouvait faire Edgar de ses misérables deux cent mille francs? tandis qu'Olive va, paraît-il, entrer en possession de la fortune de sa mère! Il est sage,... cent fois sage, et ton grand-père manque autant de jugement que de grandeur d'âme! Deux cent mille francs, est-ce assez dérisoire, l'offre de ce Crésus campagnard! Cela m'arrache l'espoir d'une vieillesse heureuse! A quoi bon le redire? tu le savais et tu m'as fait de belles promesses. Ne valait-il pas mieux influencer M. Châtel, l'amener à verser sans retard ta véritable dot?

Olive quitte Trouville demain avec son ombre de gouvernante, les Orlandi partent aussi; moi, je ne peux rester plus longtemps, c'est trop dispendieux pour ma pauvre bourse; mais je ne rentre pas à Paris. N'attends pas de lettre de moi avant quelque temps, et sois sans inquiétude. Ingrate enfant, je souhaite que M. Châtel trouve pour toi un aussi beau parti dans ses brillantes connaissances. Si tu ne te décides pas à épouser un fermier, peut-être reviendras-tu près de moi, et te laisseras-tu guider par mon expérience du monde. Mille baisers.

LIANE DE SALBERT.

Gisèle était seule quand le vieux facteur lui remit cette lettre. Elle la lut, la relut, et chaque fois la même plainte monta de son cœur à ses lèvres :

— Pauvre grand'mère!...

Impossible de s'illusionner : M^{me} de Salbert n'avait vu dans son mariage avec Orlandi que l'assurance de continuer sa vie luxueuse en s'accrochant au jeune ménage. Etreinte par une douloureuse compassion, elle mesurait le niveau moral de

la charmante aïeule qui l'avait gâtée pendant son enfance; oui, *gâtée*, dans le mauvais sens du mot! Il avait fallu l'honnête atmosphère de la Châtellenie pour lui refaire une mentalité saine, orienter son âme vers des régions plus nobles... Elle en vint à juger Orlandi; il ne lui paraissait plus qu'un personnage de second plan! Le grand amour dont il lui prodiguait les marques s'était *mué*, soudain, en une inclination non moins passionnée pour la fille du banquier! Avec la finesse et la droiture qu'elle tenait des Châtel, elle pesa l'importance d'une fortune mise tout de suite à la disposition de l'ambitieux qui voulait courir les chances d'une campagne électorale; et son cœur restait calme; pas une fibre douloureuse, pas l'ombre de jalousie pour le succès d'Olive! Mais *un autre* allait éprouver une cruelle déception: l'homme supérieur, sacrifié par la folle Olive au joli mondain.

« Il va souffrir, pensa-t-elle, tandis que, moi,... je ne regrette rien! »

Et, résolue de garder jusqu'à nouvel ordre le secret des confidences de M^{me} de Salbert, elle enferma sa lettre dans un coffret.

A Saint-Christophe, comme au bord de la mer, la saison est splendide. Chaque matin, le lever triomphal du soleil dans un ciel sans nuages annonce la grande chaleur du jour; aussi, à l'aube naissante, la campagne s'anime: les hommes fauchent ou conduisent les machines à moissonner; femmes et enfants s'empressent dès que la merveilleuse toison d'or jonche le sol, ou bien suivent le râteau mécanique qui glane les épis oubliés et les couche en longues rangées... Les sept grandes fermes appartenant au père Châtel sont louées et gérées par leurs fermiers; mais de belles pièces de terre, disséminées dans le pays, dépendent encore de la Châtellenie, et leur propriétaire aime à surveiller lui-même ses moissonneurs. Allègre, il revit les heures laborieuses de sa jeunesse. Gisèle a déclaré qu'il n'irait pas à pied aux champs les plus éloignés; elle se lève à la pointe du jour; tous deux roulent dans la voiturette

qu'elle conduit d'une main ferme. Tout en causant, l'aïeul scrute le jeune visage qu'il voit de profil et se demande :

« Qu'y a-t-il sous son sourire? Que pense-t-elle de ces gens de Trouville qui ne donnent pas signe de vie? Elle n'a pas une fois prononcé leurs noms! »

Quand la jeune fille tourne vers lui ses yeux lumineux, il croit voir au fond une petite flamme, comme une pensée secrète qui ne la quitte pas!

— Elle abandonne son piano, gémissait parfois M^{me} Châtel, elle ne chante plus, de ces jolies roulades que j'aime tant! Ce bel avocat lui tient donc bien au cœur?

Alors son mari s'éloignait, haussait les épaules et murmurait :

— Ils ne bougent pas, ces gens de malheur! Sapristi! après la moisson, ils me rendront leurs comptes!

A la Grande Ferme, Gisèle trouvait Marie-Louise très occupée à surveiller les servantes qui devaient préparer et porter le repas des moissonneurs. Instruite par la mère Châtel de la démarche d'Edgar, celle-ci s'inquiétait du calme apparent de sa cousine. Mais comment l'interroger? Le sourire de Gisèle semblait défendre son âme, comme une barrière bien close!

En se rendant chez M^{me} d'Hubaire, la jeune fille s'arrêtait souvent à l'église; agenouillée près du gros pilier qui l'avait une fois cachée, elle revoyait la courte scène illuminée par le soleil : un jeune couple descendant la nef que ses rayons irradiaient. De ce jour-là, ses yeux s'étaient ouverts sur ses véritables sentiments... Alors ses larmes coulaient, lentes, apaisantes aussi. C'était en vain que son jeune cœur refoulait sa douleur! Toute parole humaine, même affectueuse, l'eût blessé; au grand Consolateur, il s'abandonnait, le laissant panser ses plaies, se reprenant à espérer... Espoir vague, voilé, mais certain. Un jour, la Providence lui montrerait le chemin tracé par elle pour l'enfant pleine de

bonne volonté qui savait enfin que le vrai bonheur est lié au devoir.

Ah ! l'idée qu'elle s'en était faite, jadis, dans ses rêves creux et égoïstes, comme elle s'était évanouie !... La modeste maison de Suzanne lui semblait un paradis ; c'était cependant toujours le même train de vie uniforme : l'ingénieur à l'usine, la jeune femme remplissant avec entrain ses devoirs journaliers. Gisèle ne s'étonnait plus, ne pensait plus à la plaindre.

— Edith me tend les bras, voulez-vous me la confier ? disait-elle gentiment ; je vais la faire manger.

Un jour, en la voyant patiemment empâter le bébé, Suzanne hasarda :

— Cela vous va bien de jouer à la petite maman ; quand ce sera pour de bon...

— Vous voulez donc que je quitte Saint-Christophe ?

— C'est vrai, votre mariage vous éloignera ; il n'y a pas, ici, de parti pour vous.

— C'est vrai, répéta la jeune fille, en étouffant un soupir.

La moisson s'achevait ; le père Châtel et sa petite-fille étaient rentrés à Saint-Christophe depuis sept semaines, quand une seconde lettre à l'adresse de Gisèle arriva. L'enveloppe portait le timbre de Jersey ; la grande écriture à la mode, impersonnelle, presque illisible, lui était inconnue.

Ça y est, ma chère Gisèle, écrivait l'auteur de la missive, je suis mariée ! La chose s'est faite rondement : papa, qui rêvait d'avoir pour gendre *vous savez qui*, aux premiers mots d'Edgar a consenti. Je m'attendais à regimber, à lutter ; il s'est montré ravi pourvu que tout se fasse *presto prestissimo* ! J'ai couru les magasins, éreinté Rondeau ; elle en perdait la tête !... M^{me} Orlandi voyait, dans la cérémonie, une occasion de pêcher des maris pour ses filles ; à sa grande fureur, elle a dû se contenter de l'annonce bien connue : « Le mariage sera célébré dans la plus stricte intimité ! » Sur ce point, la volonté de mon père était irréductible, et je comprends à présent

pourquoi parader en public ne le tentait pas ! Le sur-
lendemain, accompagné de ma chère belle-mère, il
entreprenait un petit voyage, destination inconnue...
et lointaine. Huit jours après, son *histoire* éclatait
(vous avez pu l'apprendre par les journaux). Ed-
gar a pensé aussitôt que, pour éviter les éclabous-
sures, nous devions nous éloigner. Il a choisi une
île, qui n'est pas celle de Robinson, mais que l'eau
sépare tout de même du monde : à Jersey, nous
sommes très bien pour attendre que le silence se
fasse. Dans le monde des grandes affaires, ces choses-
là s'oublient vite ! Grâce au contrat de ma mère, ma
fortune ne peut être englobée dans la débâcle ; du
reste, il paraît que mon subrogé tuteur (que je con-
naissais à peine) veillait honnêtement à mes intérêts.
Voilà de quoi consoler mon mari, qui est tout de
même furieux, parce qu'il n'ose plus se présenter
aux prochaines élections. Quand sa mauvaise humeur
m'ennuie, je le *rabroue*. Il a mon argent, c'est ce
qu'il voulait. (Vous le voyez, je n'ai pas d'illusions,
je ne vis pas dans la lune), c'est pourquoi je main-
tiendrai les conditions que j'ai posées avant le ma-
riage : l'hiver, deux mois à Paris ; plaisirs et sports
dans la montagne ; l'été, séjour sur une belle plage
ou saison dans une station en vogue, avec, en plus,
quelques jolies randonnées en auto. Rien ne m'em-
pêchera de jouir de ma fortune...

Il est difficile de toujours se taire. Ici, je n'ai per-
sonne à élire pour confidente, et vous m'êtes très
sympathique, voilà pourquoi je vous écris tout cela.
Vous serez sans doute contente de savoir que je n'ai
pas fait naufrage avec papa. Pauvre papa ! dans
quelle région inconnue va-t-il vivre aux crochets de
sa chère moitié qui, elle, a su mettre ses millions à
l'abri ?

M^{me} Orlandi, qui sait tout, m'a appris que votre
grand'mère hérite d'une cousine qui habitait le Berry.
Cette dame, vous le savez certainement, l'a appelée
près d'elle quand elle se disposait à quitter Trouville.
Je ne vous apprends rien sur cette affaire, n'est-ce
pas ? Enfin, je vous félicite : on n'a jamais trop
d'argent !

Bien à vous,

Olive ORLANDI.

P.-S. — Je me demande quelle tête a fait Rémy

en apprenant mon mariage; a-t-il repris son air de mentor?

Quand Gisèle acheva la lecture de cette lettre, la stupéfaction et le dégoût qui l'avaient graduellement envahie étaient au comble! Elle jeta la feuille au hasard et vint s'asseoir près de la fenêtre ouverte, les regards tournés vers le calme paysage, comme pour y chercher un apaisement aux sentiments qui l'agitaient.

L'*histoire* qui avait éclaté, et dont Orlandi craignait de recevoir les éclaboussures, ce ne pouvait être que la faillite retentissante du banquier!... Pour se soustraire à ses graves responsabilités, Melpo avait fui lâchement. La honte eût dû frapper sa fille au cœur : elle en parlait comme d'un fait divers, persuadée que l'oubli des hommes suffirait à l'effacer! Ah! non, elle ne vivait pas dans la lune, cette inconsciente jeune femme qui faisait bon marché d'avoir été épousée pour sa fortune, pourvu qu'elle tirât de cette fortune toutes les satisfactions convoitées!...

Néanmoins, Gisèle jugeait, elle aussi, la bassesse des sentiments d'Edgar — de l'homme qu'elle avait cru aimer,... dont, en partant pour l'exil, elle avait craint de perdre l'amour... Quelques semaines auparavant, elle avait agréé la recherche de cet homme! Ah! mais, alors, avec un secret brisement de cœur!

La jeune fille revoyait sa grand'mère suppliante, et ce souvenir la ramena soudain aux deux phrases d'Olive concernant celle-ci. L'étonnante nouvelle lui parut vraisemblable. Une parente de M^{me} de Salbert habitait Bourges. M^{me} de Tournai, très simple, un peu austère, n'entretenait pas de relations suivies avec sa cousine, dont les goûts différaient trop des siens. Malade, sans autre famille, elle l'avait probablement appelée près d'elle, et c'était Bourges le but du mystérieux voyage entrepris par la vieille dame en quittant Trouville.

Le lendemain, quelques lignes de cette dernière sur une simple carte-correspondance vinrent confir-

mer ces suppositions. Après un bref éloge de la morte, M^{me} de Salbert disait peu de chose du legs. Un point noir tempérerait sa satisfaction : elle héritait d'une belle rente, non du capital; M^{me} de Tournai, la connaissant, avait agi prudemment.

Suis-je donc incapable de gérer une fortune? écrivait l'héritière déçue... Du moins, me voilà certaine de ne rien changer à mon train de vie! J'ai reçu un faire-part : Olive épouse Edgar Orlandi; je l'avais prévu! Tu peux, maintenant, choisir un lourd Normand, plus ou moins étranger à tes goûts délicats!

— Une rente : voilà ce qui lui convient, dit le père Châtel, en prenant connaissance de la petite carte; elle peut jeter l'argent par la fenêtre : impossible de se ruiner! Quant au bel avocat, tu ne le regrettes pas, ma fille; ta grand'mère et toi vous faisiez des confidences trop près d'une fenêtre ouverte; les paroles s'envolent... Pendant la moisson, je n'ai pas eu le temps de lire les journaux, et dans celui-ci que je parcourais, on parle de la fuite du banquier Melpo, en faillite. Comment expliquer, alors, le choix d'Orlandi, ce coureur de dot?

— Olive possède la fortune de sa mère.

— Elle te l'a dit?

— Oui, répondit Gisèle, heureuse de ne pas montrer la lettre de la jeune femme, qui eût excité l'indignation de son grand-père.

— Ah! ah! de mieux en mieux! Le père n'a pas dû partir les mains vides; tout ce beau monde mènera joyeuse vie, sans souci des pauvres créanciers... Mais, sapristi! j'y pense : Rémy doit être pris dans cette affaire; Melpo lui avait rendu service, il y a quelques années, et il dépose tous ses fonds dans cette banque... Comme tu es pâle, petite! Est-ce que tu aurais des regrets?

Dans les grands yeux que Gisèle tourna vers son grand-père, il lut une telle fierté que ce regard valait une réponse, et déjà un flot rose remontait à ses joues.

— Bien, ma petite fille; tu es digne de mon Jean; cette journée me délivre d'un grand souci. Pourquoi faut-il que l'inquiétude pour les Vallier vienne tout gâter? Demain, en allant à Saint-Pierre-les-Ifs, je passerai par Tous-Vents.

XXV

Quand le père Châtel revint du marché, l'après-midi touchait à sa fin. Il avait l'air soucieux en répondant aux questions dont sa femme l'accabla aussitôt.

— Oui, je me suis arrêté à Tous-Vents; les nouvelles que je rapporte ne sont pas brillantes : Rémy est parti pour Paris, il y a une dizaine de jours. Depuis, M^{me} Vallier a reçu deux cartes très brèves, de vagues encouragements qui, à mon avis, sont sans valeur. En bon fils, il veut préparer sa mère à une mauvaise nouvelle. Ce sont surtout les bruits qui couraient au marché que je trouve inquiétants. Qui donc a informé tout ce monde des affaires de Rémy?

— Le directeur des nouveaux tissages, dit M^{me} Châtel; il va souvent à Paris, il n'aura pas été fâché de nuire à son concurrent.

— J'espère du moins qu'on exagère le malheur : certaines gens vont jusqu'à dire que le pauvre garçon est entièrement ruiné, dans l'impossibilité de faire honneur à ses affaires; bref, qu'il songe à fermer l'usine.

— Fermer Tous-Vents! après tant d'efforts pour le relever!

— Eh! oui, ma bonne amie; à moins qu'il ne trouve un associé; mais, par ces temps difficiles, l'industrie n'est pas en faveur.

— Quel désastre ! Tous-Vents fermé, il n'y aura plus rien à faire ici pour Rémy.

— Il peut trouver une belle situation ailleurs.

— Ailleurs, oui ; ils partiront tous deux. Quel vide dans notre petit cercle !

— C'est la vie, ma chère femme, la triste vie ! Il semble pourtant que ce brave enfant mérite mieux que cela.

Gisèle était entrée au commencement de cet entretien ; elle avait écouté en silence.

— Rémy rentre ce soir, ajouta le père Châtel ; j'irai le voir demain, de bonne heure.

— Qu'appellez-vous de bonne heure, grand-père ? Pas comme pendant la moisson ?

— Pas au point du jour ; mais, à huit heures, je suis certain de le trouver seul ; le travail commence à sept.

Peut-être, durant le souper, l'entretien eût-il encore roulé sur l'événement qui affectait les bons Châtel, sans les efforts de Giséle pour en détourner leur esprit. Elle parlait de tout, excepté des Vallier, avec une sorte d'enjouement, et trouva moyen de distraire ses grands-parents jusqu'à l'heure où elle leur souhaita une bonne nuit.

— Elle est jeune, dit alors M^{me} Châtel ; la ruine, le malheur, ... des choses qu'elle ne comprend pas encore !

Le lendemain, la jeune fille entra dans la salle ; son grand-père achevait de déjeuner.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il en la voyant chapeauté.

— De l'église ; c'est là qu'on fortifie ses grandes résolutions.

— Lesquelles avez-vous prises, Mademoiselle ? plaisanta l'aïeul.

— J'ai vu M^{me} Vallier à la messe, coupa la jeune fille.

— Ah ! ... Et tu lui as parlé ?

— Non ; je l'ai laissée en prière. C'est à vous, grand-père, que je veux parler sérieusement. Où est grand'mère ?

— Elle donne à manger à ses poules favorites.

— Alors, nous sommes bien seuls.

Gisèle ferma la porte et vint s'asseoir en face du père Châtel.

— J'écoute, fit-il en souriant... Ah ! te voilà pâle comme hier !

— Ce n'est rien, n'y faites pas attention. Ce que je veux vous dire, c'est... que Tous-Vents *ne doit pas fermer*... Vous pouvez l'empêcher, affirma la jeune fille, en réponse au regard stupéfait qu'elle rencontrait.

— Moi ! Comment diable veux-tu que je m'y prenne ?

— En faisant accepter votre aide à M. Vallier.

— Mais, ma pauvre petite, c'est une somme énorme qu'il faudrait lui offrir ! Toute ma fortune est en terres, j'ai toujours placé ainsi mes économies ; il faudrait vendre, hypothéquer, que sais-je ! Cela prendrait du temps, et Rémy ne pourra peut-être pas attendre. J'ai de l'argent liquide juste ce qu'il faut pour le roulement des affaires, et ta dot en bonnes valeurs.

— C'est à cela que j'ai pensé ; je ne me marie pas maintenant, je ne me marierai peut-être jamais : faites-vous son commanditaire pour la somme qui m'est destinée.

— Jeune folle, s'il sait que c'est ta dot, il refusera par délicatesse, et aussi par prudence ; d'un jour à l'autre, tu peux trouver un parti qui te plaise et...

— Non, non ; ce sera dans très longtemps ; d'ailleurs, vous ne direz pas à quoi cette somme était destinée,... vous serez persuasif ! Grand-père, je vous en supplie !... Je ne veux pas qu'il souffre !

Sous les yeux clairs de l'aïeul qui devenaient pénétrants, un voile de pourpre couvrit le visage de Gisèle.

— Il vous a sauvé la vie, murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Et c'est pour cela,... *pour cela seulement* que tu veux... ?

Pas de réponse ; la jeune tête s'inclinait, de

grosses larmes roulaient, lentes et pressées, sur les joues en feu.

— Ma chérie! la fille de mon Jean! dit le père Châtel en la pressant sur son cœur... Eh bien! oui : j'essaierai. Si la ruine de Rémy est réelle, je ferai tout pour lui faire accepter *notre* aide; mais ne te berce pas d'un trop grand espoir : tout cela est très délicat.

« ... Très délicat, compliqué en diable! » pensait encore le vieillard en franchissant la grille de Tous-Vents.

Comme d'habitude, il pénétra dans le cabinet de Vallier sans se faire annoncer. Au bruit de la porte, le jeune homme, assis devant son bureau, se retourna; l'expression morne de sa physionomie disait quelles heures angoissantes il avait traversées. Il prit la main qui s'offrait.

— Mon vieil ami, je lis dans vos yeux que vous savez, dit-il avec lenteur, impuissant à surmonter son accablement.

— Courage, mon enfant; tout n'est pas perdu : on retrouvera Melpo.

— Comme on retrouve tant de faillis en fuite, et à quoi bon? Il ne possède pas un sou vaillant; les millions de sa femme sont à l'abri. Tout liquidé, nous recevrons un infime dividende.

— Et Olive? Qu'est-elle devenue? demanda brusquement le père Châtel.

— Olive?... Ah! oui : son père l'a mariée avant de fuir.

— Tu parles de cela comme d'un simple incident! C'est un grand chagrin ajouté au reste?

Vallier vivait un de ces moments où tout ce que l'âme renferme de secret jaillit au moindre choc sympathique. Après une minute de silence, il dit, la voix lasse :

— Vous vous trompez : tout est bien ainsi... J'allais faire une folie...

— Elle te plaisait, pourtant, cette fille excentrique?

— J'avais pitié d'elle, si délaissée,... et j'espérais guérir d'un amour malheureux.

— Poison contre poison, railla le vieillard avec bonhomie, de l'homéopathie sentimentale ! Alors, puisque tout est bien ainsi, pensons aux affaires sérieuses. Les tiennes sont connues et courent le pays, sans doute par les soins de tes concurrents ; on dit que tu jettes le manche après la cognée, que tu vas fermer l'usine...

— Moi, désertier, fuir la lutte après avoir déjà tant combattu ! Ceux qui avancent cette sottise ne me connaissent pas ! Je tiendrai jusqu'au bout,... jusqu'au bout !

— Le bout viendra vite, sans capitaux ; donc le moyen sauveur serait une commandite.

— Oui, la suprême ressource ; je vais chercher.

— Tu trouveras difficilement ; à présent, ceux qui ont de l'argent préfèrent presque tous jouer sur les valeurs que de placer dans l'industrie.

— Voulez-vous me décourager ? fit Rémy, un peu agressif.

— Tu ne le crois pas ? Dis-moi : huit cent mille francs te suffiraient-ils ?

— Avec cinq cent mille, je pourrais marcher.

— Alors, j'ai ton affaire.

— Vous dites ?

— Qu'on t'offre huit cent mille francs.

— Qui, *on* ?

Le vieillard parut réfléchir et peser sa réponse.

— Ma foi, dit-il avec la fine bonhomie qui adoucissait sa voix, je n'ai aucune raison de te cacher la vérité : Gisèle est une petite femme d'affaires ; elle pense à te confier la fortune que je lui ai constituée, en attendant qu'elle se marie,... si jamais elle y consent.

— Orlandi l'a déçue, peut-être désespérée, coupablement Vallier, oubliant tout le reste.

— Oh ! pour être déçue, désespérée, il faut aimer !... Puisque je suis entré dans la voie des confidences, écoute ce qu'un beau matin, à Trouville, j'ai entendu, en me promenant sur la plage, devant

l'appartement de M^{me} de Salbert. Je n'espionnais pas : la fenêtre était ouverte.

La mémoire du vieillard avait-elle retenu fidèlement le mot à mot de l'entretien ? Le sens, du moins, en était exact ; et le sanglot de Gisèle, ce sanglot qui avait retenti dans son cœur paternel avec les paroles du consentement qu'on lui arrachait, ne fut pas oublié.

— Pour en revenir à ce qui t'intéresse, tu auras tout le temps de remettre tes affaires en bonne voie avant que ma petite-fille te demande le remboursement. Accepte ; songe donc qu'elle n'a que dix-neuf ans ; c'est moi qui négocierai pour elle.

— Mais enfin, articula péniblement Rémy qui avait écouté, muet et immobile, cet argent doit être bien placé ; quelle raison donne-t-elle à sa fantaisie ? Cela ne peut pas être... autre chose qu'une fantaisie.

— Elle est d'une droiture... déconcertante pour certaines gens ; elle me l'a donnée tout d'un élan, sa raison. Je ne peux te répondre que par ses paroles ; écoute : « Je vous en supplie, grand-père, soyez persuasif ! Il cédera ; *je ne veux pas qu'il souffre !* »

Comme touché par une décharge électrique, Vallier se leva et, droit devant le vieillard qui avait fait le même geste :

— Mon ami, mon vieil ami ! A mon tour, je vous en supplie : ne me rendez pas fou !... A-t-elle vraiment dit cela ? N'a-t-elle cédé qu'à un sentiment charitable ?

— Dieu ! que les amoureux sont bêtes ! exclama le père Châtel en se croisant les bras d'un air indigné. Ma parole, s'il n'y avait pas des gens sages à côté d'eux, ils gâteraient leur vie à plaisir ! Si tu ne veux pas me croire, c'est bien simple : viens ce soir à la Châtellenie ; le temps est superbe, le jardin embaume ; vous y ferez un tour ; c'est l'endroit et l'heure pour traiter certaines affaires. Au revoir, mon garçon !

Déjà il tournait le dos, et la porte se refermait sur sa robuste silhouette...

Blottie près de sa grand'mère, Gisèle, l'air ému, mais heureuse, écouta le père Châtel.

— Ma mission est finie, dit-il comme conclusion : la tienne commence. La charité, c'est sublime ; mais fais comprendre à cet incroyant que, dans ton cœur, elle n'a pas seule dicté ton geste ; il ne demande qu'à être converti.

... Dans le vieux petit jardin à la française, sous le beau ciel qui déjà se pique d'étoiles, les deux jeunes gens avançaient lentement. La voix grave et tremblante de Rémy s'élève :

— Cet argent que m'offre votre folle générosité, si c'est tout ce que je puis espérer, je refuse... Avant de l'accepter, c'est un don plus précieux que j'attends de vous.

— La compagne qui vous suivra dans la bonne et la mauvaise fortune, elle est à vous, dit-elle très bas, mais avec fermeté.

— Celle qui embellira toute ma vie ! Oh ! Gisèle, est-ce possible ? Mais cet exil que vous maudissiez ?

— Maintenant, il serait là-bas !... J'y ai rêvé d'un bonheur égoïste, fait de pauvres joies mondaines ; celui que je choisis est noble et saint : le devoir l'accompagne.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
 franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
 (Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

